

Satprem

LA TRAGÉDIE DE LA TERRE

DE SOPHOCLE À SRI
AUROBINDO

SOPHOCLE, contemporain de Socrate et du Bouddha, incarne un grand Tournant de la conscience humaine et de notre destinée au moment où nous allions basculer dans la barbarie moderne de notre ère post-socratique. « Sommes-nous esclaves ? » demande Sophocle, « Sommes-nous voués au Néant ? » et il regarde la Mort avec une autre question muette : « Ô monstre invaincu »... À l'autre bout de notre Âge de Fer, qui fut l'âge des grandes religions et de la science, quelque dix mille ans après ces extraordinaires Voyants védiques qui chantaient l'aurore des hommes, Sri Aurobindo, le révolutionnaire de la conscience et de l'Évolution, regarde les mêmes questions, mais avec des yeux védiques et la volonté de FAIRE quelque chose « cette fois-ci ». Entre un Occident post-socratique qui ne croit qu'en ses pouvoirs mécaniques sur la Matière et une Asie post-védique qui ne croit qu'en sa « libération » de la Matière, Sri Aurobindo incarne un autre grand Tournant de notre destinée humaine, son dernier tournant peut-être, où il nous faut retrouver nos propres « pouvoirs divins sur la Matière », comme le chantaient déjà les Védas, notre propre réalité immortelle dans cette Matière, ou périr de notre propre impuissance mécanique. C'est toute la cosmogonie du monde qui se déroule comme une tragédie grecque, mais c'est la Terre qui doit sortir de ses murs ou être vaincue une fois de plus, comme Antigone.

à Sujata avec mon amour

Note de l'auteur

Les traductions de Sophocle étant très variables selon les goûts, nous avons emprunté tous nos textes de l'un ou l'autre de ces quatre auteurs avec, parfois, nos propres nuances : Jacques LACARRIÈRE, Paul MAZON, ou Robert PIGNARRE, mais essentiellement nous nous sommes servi de l'excellente traduction de Paul MAZON, avec nos remerciements, ainsi qu'à Jacqueline de ROMILLY pour sa remarquable étude sur *La tragédie grecque*.

Notre propos ici n'est pas de faire un exposé de la pensée grecque, ni même du théâtre de Sophocle, mais de saisir les réflexions des êtres humains tels qu'ils sentaient et peinaient et réagissaient il y a deux mille cinq cents ans, lors de Sophocle qui sut si bien, et si vastement, embrasser les hommes d'avant notre âge. C'est un *état* de la conscience humaine qui nous sollicite.

PROLOGUE

Cinquante ans après

Je rêverais de dire...

*Ce qui fait vivre
Ce que Lazare a vu,
sorti du tombeau.*

Je rêverais de dire

*le secret des secrets
Ce qu'une plante connaît
Ce qu'une bête regarde
aillée, qui va sa route
sans savoir*

et qui sait.

Je rêverais de dire

*Ce que les Sages
de tous les temps ont su
à moitié
Ce que les Voyants
de tous les hypogées ont vu
à moitié.*

Je rêverais de dire

*Ce que les Dieux ne savent pas
du haut des cieux
Ce que les Diables savent un peu mieux
dans leur abîme
Ce que sait le petit lichen
accroché à son rocher
très bien
Sans haut ni bas
Sans tombe ni cieux.*

Je rêverais de dire

*Ce qu'une algue respire
Sans croûte autour
Sans savants pour lui dire
ce qu'il ne sait pas.*

Je rêverais de dire

*cet air de toujours
qui fait vivre
les vivants, les morts
Ce que les millénaires ont toujours su
sous nos catacombes
ou nos prisons jolies.*

Je rêverais de dire

*ces millions de peines
qui portaient une joie
ces millions de nuits
qui portaient un soleil
ces prisons et ces prisons
qui contenaient un grand Large
ces millions de formes
travesties, murées,
qui palpitaient d'infini
qui portaient leur propre but
jamais trouvé, toujours là.*

Je rêverais de démasquer les hommes

*et leurs dieux et leurs diables
et leur science nocturne
et cette mort qui cache autre chose
et cette vie qui cache sa tombe.*

Je rêverais de dire

*ce qui est là
sous une peau d'homme
ou de lézard*

*au creux des galaxies ou d'un grain de sable
ce qui fait qu'on est là
au bout des siècles, des peines
au bout des millions de morts
à chercher...
ce qui est là.*

Et qu'est-ce qui est là ?

*Et qu'est-ce qui bat toujours
encore et encore
malgré nous
depuis le premier lichen
depuis le premier cri de peine ?*

Lazare est sorti de sa tombe

*des millions de fois
en nous.*

Je rêverais de dire

*Je rêverais de dire...
Ce que tu sais
sans savoir*

15 novembre 1943

11 novembre 1993

Ces petits bouts de souffle nous étaient venus « comme cela » pour célébrer les jours de notre mort qui furent le commencement de notre vie. Car tel est le Destin. Ils n'étaient pas destinés à ce livre, encore inconçu, mais ils en étaient peut-être le prologue.

S.

Oï ! Oï ! “ vain cadavre !
Sophocle, *Électre*

I

La Tragédie de la Terre

Même Homère plaçait le Destin au-dessus des Dieux.

Sri Aurobindo place l'Immortel *dans l'homme* au-dessus des Dieux et du Destin.

Par un tournant un peu brutal, nous pouvons débarquer dans le XX^e siècle et entendre, encore, la voix de Sri Aurobindo, simple, tranquille comme les siècles qui regardent : « *Les machines sont nécessaires à l'humanité moderne en raison de notre incurable barbarie* ». »

Même les Machines ont pris la place du Destin, ou peut-être sont-elles le Destin, masqué, et sans doute ont-elles pris la place de l'homme pour mieux faire éclater les petits Barbares que nous sommes, repus de Science et de Religion, comme si ces quatre milliards et demi d'années de peines et de triturations et de convulsions n'avaient servi qu'à produire un Primate prétentieux, religieux et scientifique, ou dévergondé, comme l'on veut — un nonhomme, ou un Homme pas encore, et pas encore maître de son Destin.

Nous POUVONS, mais nous ne savons pas encore qui nous sommes et qui est là, c'est pourquoi nous sommes les esclaves de forces gigantesques et cruelles, et nous ne pouvons *que* la mort et la destruction et les mille « remèdes » et les mille artifices de notre impuissance.

Nous POUVONS, c'est le chœur constant de cette grande tragédie épique qu'est *Savitri* — qu'est toute l'Œuvre de Sri Aurobindo, toute la vie de Sri Aurobindo — même sur la Mort.

Et parce que nous n'avons pas résolu cette Énigme, qui date de quelques milliards d'années avant le Sphinx, nous n'avons rien résolu de notre vie et de notre Terre — la mort est juste, la douleur est juste, nos destructions sont justes, et, pourrait-on dire, l'injustice est juste, parce qu'elles détruisent ce que nous ne sommes *pas*, ou pas encore, et qu'elles veulent nous obliger, par le feu et le fouet et la foudre, à trouver *qui* nous sommes et ce que nous POUVONS au bout de ces milliers d'années de Barbarie préparatoire. « Toi, “ Zeus, “ Père, s'écriait Simonide de Céos au VI^e siècle avant notre jeune ère, change notre Destin ! Mais, si ma prière est trop osée et s'éloigne de ce qui est juste, pardonne- moi ! »

Sri Aurobindo a osé.

Depuis vingt siècles, qui songe à prier même de changer le Destin ? Nous changeons seulement de vêtements et de colifichets, et quelquefois de religions, tout en passant d'une guerre à l'autre. Et le Destin, qu'est-ce que c'est ? On meurt et on recommence, c'est entendu, en mieux paraît-il. Mais depuis le temps des Cavernes, ce mieux-là ne s'est pas amélioré. À coup de massue ou de bombes nous sommes les mêmes Barbares, impuissants, et d'autant plus ignorants que nous croyons savoir.

Que pouvons-nous ? C'est la question même que nous pose le Destin, que nous posent tous ces milliards d'années d'Évolution. C'est la question même de la Terre, cette petite bille qui tourne dans un Espace aussi vide que nos cœurs. Peut-être avait-elle tourné assez pour produire un Socrate qui pose enfin la question, et un poète du massacre des Thermopyles qui pousse ce cri à Zeus pour changer le Destin.

Mais depuis vingt-cinq siècles, diable, où en sommes-nous avec nos divers Sauveurs qui n'ont rien sauvé.

Nous améliorons les gènes et les chromosomes, paraît-il, pour produire quoi ? — De prochains morts sous les mêmes étoiles ?

Et nous croyons entendre le chœur d'*Antigone* :

*Ils remontent loin les maux que je vois,
sous le toit des hommes*,
toujours après les morts,*

* Nous nous sommes permis de changer « sous le toit des Labdacides », la famille d'Antigone, en ce « toit de la famille humaine ».

*s'abattre sur les vivants,
sans qu'aucun père,
jamais,
délivre les enfants...
Et demain comme hier
et toujours
prévaudra cette Loi :
nul mortel n'atteint
l'extrême du bonheur
qu'il ne touche à sa perte.*

Rien ne sera changé, ni le monde ni les étoiles, tant que la Mort ne sera pas changée — on ne *peut pas* changer la vie, notre vie, sans changer la Mort. C'est cela, le Destin, notre destin et celui de la Terre. Sinon nous changeons seulement de petits vêtements, également fatidiques et également cruels — jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce pour quoi on est là, sur cette Terre et non dans les Cieux, depuis une première petite cellule d'une première petite algue du Groënland il y a trois milliards d'années. Car le Destin commence là. Et au cœur de cette première petite cellule, il contient sa réponse.

Mais nous ne sommes jamais allés jusque là, même avec nos microscopes, qui nous livrent seulement notre propre regard de Barbare.

Il faut...

*« jeter un pont
entre les forces humaines et le Destin »*

dit Sri Aurobindo dès les premiers chants de *Savitri* 2.

Après les inventions de notre impuissance, il faut l'invention de notre Puissance, ou sa retrouvaille.

Et Mère, cette Actrice même de la grande tragédie de Sri Aurobindo, s'écriait :

*« Il faut vaincre la mort,
qu'il n'y ait plus de mort,
c'est très clair 3. »*

Et encore, dix ans avant la fin terrible, ou sublime, de cette tragédie :

ÉVEILLE-TOI ET VEUX !

Et elle ajoutait : *« Ce qui donne de la force à l'Opposition l'« opposition », c'est toujours la Mort « c'est l'Ignorance superstitieuse — superstitieuse au sens d'une sorte de foi, ou tout au moins de croyance dans le Destin, la Fatalité. C'est invétéré, comme tissé dans la substance humaine... Alors il y a le bon destin, il y a le mauvais destin ; il y a une Force divine que l'on considère comme quelque chose que l'on ne comprend pas, qui a des intentions et des buts tout à fait inexplicables, et la “soumission” consiste en une acceptation aveugle de tout ce qui arrive. La nature se révolte, mais se révolte contre un Absolu contre quoi elle ne peut rien. Et tout cela, c'est de l'Ignorance. Il n'y a pas un seul de tous ces mouvements qui soit vrai—depuis la révolte la plus intense jusqu'à la soumission la plus aveugle. C'est tout faux. Mais... j'entends très fort (pas pour moi : pour l'humanité) : ÉVEILLE-TOI ET VEUX ! Et ça, c'est comme la clef qui ouvre la porte de l'avenir 4. »*

Haletante — moi, son scribe, comme autrefois à Thèbes près de la reine Tiyi —, je l'écoutais, je la voyais pétrir cette Matière rebelle où se cache la dernière opposition, et la clef de l'avenir — les deux ensemble. Haletante et indomptable, dix ans plus tard, pressant mes mains comme les mains mêmes de notre humanité barbare, comme Électre pouvait presser

l'urne des cendres d'Oreste, son frère, pour le faire ressusciter, nos cendres ! nos cendres ! — « “ vain cadavre », que nous sommes, parce que nous le voulons, parce que nous ne savons pas qui nous sommes, pas encore, Mère disait encore : « *Pour l'homme, la réalisation suprême, c'est la compréhension : c'est comprendre les choses. Pour le Supramental, la réalisation, c'est le Pouvoir, c'est la volonté créatrice... la réalisation de demain*⁵. » La fin des Machines. Toutes les nécessités de la vie créées et modelées, ou remodelées, par le pouvoir direct de la conscience. Mais attention ! cette conscience-là, inconnue, n'est pas là-haut, dans un super-intellect ; elle est, au contraire, à l'autre bout des choses, au fond du corps, au bout des tombes et des Enfers, là où a jailli le miracle d'une vie dans un premier bouillon de plasmas et de vapeurs. Et le premier miracle contient son ultime miracle... difficile. Je l'écoutais, je l'entendais gémir, et puis son sourire radieux, toujours : « *C'est comme si un Pouvoir surhumain voulait se manifester à travers des millénaires d'impuissance. a, le corps, c'est fait de millénaires d'impuissance. Et un Pouvoir surhumain qui essaye... qui presse là pour se manifester. C'est comme cela. Quel sera le résultat ? je ne sais pas*⁶. »

Et pourtant, ce dernier jour encore, avant que les portes du Destin *voulu par les hommes* ne se referment sur Elle, isolée et entourée de vautours qui préféreraient leur petit désastre au jour le jour, c'est Sri Aurobindo que nous évoquions tandis qu'Elle pressait ces mains d'un homme qui ne voulait pas la mort, qui disait NON avec tout son cœur et tout son corps : « Dans *Savitri*, il dit clairement :

*Des pouvoirs tout-puissants sont enfermés
dans les cellules de la Nature...*

Il le dit clairement : c'est LÀ, dedans, dans les cellules mêmes. C'est maintenant que ça doit se faire. C'est maintenant... »

— Quelle heure est-il ? m'a-t-elle demandé.

— Onze heures moins cinq.

Puis la porte s'est refermée sur Elle — ce sourire, cet espoir — emmurée par ses propres disciples, comme Antigone.

Mais ce n'est pas le dernier acte de cette Tragédie- là. Parce que c'est la Tragédie même de notre Terre.

Et Oreste, notre frère, ressuscitera.

Ténèbres, “ ma clarté
Sophocle, *Ajax*

II

Le paradoxe des Enfers

En vérité, chaque homme répète le mystère de tous les siècles et de toute l'espèce, seulement il ne le sait pas toujours. Le moment où il le sait, il entre dans le Destin.

Le moment où l'on est devant le Mystère...

Les deux extrémités de l'existence côte à côte.

Sophocle est le plus émouvant de tous les poètes tragiques grecs. On sent son regard bleu comme

la Mer Égée, vaste, calme, et sa question, et son silence. Une tragédie, c'est le lieu où l'on parle,

et pourtant ses chœurs sont troués de silence, ses héros, silencieux, seuls, toujours seuls, s'enfoncent dans leur destin, face à la mer ou à un mur, dans un moment poignant où tout se ramasse. Et tout est une question — seulement une question. La solution, la réponse, c'est seulement l'acte au bout. « L'histoire ici se clôt définitivement », tels sont les derniers mots du Coryphée dans *Œdipe à Colone*.

Se clôt-elle jamais ? cette histoire, de nous tous.

Sophocle nous émeut parce qu'il ne dit jamais « c'est juste, c'est injuste, c'est bien, c'est mal — c'est la faute de... » C'est la faute de tout le monde, c'est le mal de toute cette Terre malheureuse. Et finalement, « c'est ainsi ». Le silence ne discute pas : il est. Et c'est peut-être le seul moment où l'on *est*.

Et pourtant, cette Question poignante derrière tout, en chacun et en tout acte.

Si l'on savait attraper le regard bleu de Sophocle...

Et l'on entend la voix du Coryphée s'adressant à Électre :

Tu es née d'un mortel, Électre,
songes-y.

Oreste était mortel aussi.

Ne gémisses donc pas trop :

nous sommes tous voués au même sort.

Ou ce qui vibre dans la voix d'Ulysse s'adressant à la fille de Zeus, Athéna, lorsque la porte se referme sur Ajax frappé de folie :

Je vois bien que nous ne sommes,
nous tous qui vivons ici,
rien de plus que des fantômes
ou des ombres légères.

Vingt-cinq siècles plus tard, Sri Aurobindo est un autre regard, qui voit la même question — mais avec une volonté, ou un Destin, de trouver la réponse, la vraie, la solution, la vraie, et *Savitri* parle :

*Elle n'était pas de l'étoffe fabriquée par la terre
Bonne pour un jour d'usage par des Pouvoirs affairés
et insouciantes.
Pas une image voltigeante sur l'écran de la fatalité
À demi animée pour une séance d'un jour,
Ni une épave sur l'océan du Désir
Jetée aux tourbillons d'un jeu impitoyable
Ballottée et disparue dans le gouffre des Circonstances,
Quelque créature née pour se plier sous le joug,
Serve ou jouet des seigneurs du Temps,
Un pion de plus qui vient pour être poussé,
Un lent coup en avant sur un tablier sans mesure
Dans cette partie d'échecs de l'âme terrestre avec la
Destruction...*

Et pourtant, les silences de Sophocle nous conduisent à une réponse, ils béent tout d'un coup sur quelque chose d'éternel où la mort n'est pas, où le mal n'est pas, où le juste et l'injuste se mêlent dans un même Feu, dans ce quelque chose qui *est*, comme si notre cœur fleurissait soudain par-delà ses peines et ses maux. Alors nous sommes tous concernés, empoignés, comme si, vingt-cinq siècles encore après, Sophocle était toujours vivant — et ce n'est pas du tout, mais alors pas du tout, le masque de pierre que certains tragiques modernes, comme Cocteau dans sa *Machine Infernale*, ont mis sur le visage de l'*Œdipe roi* de Sophocle : « Regarde, spectateur, dit Cocteau, remontée à bloc de telle sorte que le ressort se déroule avec lenteur tout le long d'une vie humaine, une des plus parfaites machines construites par les dieux infernaux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel. »

Non, c'est autre chose.

Et c'est cette « chose » qui nous importe.

L'OCÉAN ARCHAÏQUE

Sur cent vingt-trois tragédies de Sophocle, il n'en reste que sept ! C'est peu pour mesurer cet immense génie qui a vécu quatre-vingt dix ans et œuvré jusqu'au bout.

Mais ce que l'on sent dans Sophocle (un peu comme on hume l'odeur de la mer), c'est un sens Divin partout, un sens cosmique, vraiment comme la mer embrasse tout : les épaves avec les sables noirs et le varech, et la risée jolie qui frise au vent. Nos religions modernes ne peuvent pas comprendre cela, c'est trop vaste, c'est trop contradictoire ! Ce sont des « païens », ce sont des « idolâtres », Dionysos est un peu ivre — peut-être comme le Bateau de Rimbaud. Et tout est clôturé d'interdits, comme le Code Pénal. Mais à ce compte froid, tous les héros de Sophocle passeraient en Cour d'Assises, ou à la Cour de Rome, Électre et Ajax et Œdipe et la tendre Déjanire... Et où conduisent nos « interdits » ? nos petites boîtes diverses, de péchés et de vertus, de ceci et pas-cela, tous nos justiciers glacés et chamarrés d'or ou de sainteté ? De l'océan « archaïque » nous sommes passés au marécage.

Ainsi reste sauf le trône de l'Inconscient

*Tandis que s'enroulent et passent nonchalamment les
âges*

Et l'Animal broute dans l'enceinte sacrée

Et le Faucon d'or ne traverse plus les cieus I...

dit Sri Aurobindo dans *Savitri*.

Et l'immense Sophocle, regardant tous ces meurtres, ces suicidés héroïques, ces Puissants somptueux et inexorables, ces silencieuses femmes déchues et abandonnées qui s'en vont à leur Destin, ces Oracles ambigus qui vous précipitent au Sort même que l'on voulait fuir, Sophocle, l'immense, tout de même regarde plus haut, plus loin :

Mais quel orgueil humain pourrait donc

Réduire ton pouvoir, “ Zeus !

Ni le sommeil qui charme tous les êtres,

Ni les saisons divines infatigables

N'en triomphent jamais.
Insensible à l'âge et au temps, tu restes
Le maître absolu de l'Olympe à l'éblouissante
clarté.

Ainsi parle le Chœur dans *Antigone*.

Mais de quel « Dieu » parlons-nous, nous les modernes, ou de quel Zeus ? de quel Faucon d'or ?
Est-ce bien la même chose ?
Où donc est la « chose » ?
Quel est ce Mystère ambigu qui vous emporte sur les ailes ou les précipices du Destin?

LES QUESTIONS DE SOPHOCLE

Pourtant, trois fois au moins, Sophocle a rompu son « silence » olympien pour regarder ces épaves noires ou ces récifs naufrageurs sur cet océan à l'« éblouissante clarté », et il a posé explicitement une question tandis que ses héros se contentaient de vivre la question par leurs actes. C'est dans *Les Trachiniennes* et ce sont les derniers mots de Hyllos, le fils de Déjanire, lorsque sa mère vient de se suicider après avoir empoisonné, sans le vouloir, l'être qu'elle aimait le plus au monde, Héraclès :

*Les dieux ont engendré des enfants,
ils en sont dits partout les pères,
et ils les voient souffrir ainsi !*

Puis, encore une fois dans *Philoctète*.

C'est Philoctète qui parle lui-même, seul, abandonné dans une île déserte par ses propres compagnons d'armes, frappé de peste, empoisonné par le serpent venimeux que lui avait envoyé la Nymphé jalouse :

*Ah ! misère !
Notre père, alors, nous aurait engendrés
pour être des esclaves et non des hommes libres ?*

C'est peut-être la question la plus poignante et la plus profonde — esclaves, nous le sommes tous, de *tout*. De notre passé, des pères innombrables qui nous ont fabriqués, du présent et de ses seigneurs provisoires et de ses slogans provisoires qu'autrefois on appelait « idées », et des habitudes toutes faites et de nos désirs, innombrables désirs, fabriqués aussi par d'innombrables ancêtres brutaux... et... d'un Inconnu, devant, qui tire, qui tire... vers quoi ?

Dans l'une des plus sombres réflexions de Sophocle, où vibre je ne sais quel appel, ou quelle prière muette à Zeus par-delà le désespoir, le Chœur d'*Œdipe roi* chante — il chante, n'est-ce pas, ce Chœur :

*Pauvres générations humaines,
Je ne vois en vous qu'un néant !*

Mais toujours, Sophocle refuse le désespoir et il appelle à l'acte. À Électre, dont le père Agamemnon vient d'être perfidement assassiné par l'amant de sa mère et qui est réduite à mendier sa nourriture auprès des convives, allant de table en table, dans son propre palais, le Chœur dit froidement :

*Ni sanglots ni prières n'arracheront ton père
au Marais de l'Enfer où tous doivent descendre...
Tu te tues lentement sans davantage parvenir
à te délivrer de tes maux.*

Et presque, il prie Électre :

Ne pousse aucun cri de révolte.

Étrangement, en allant au plus sombre, au plus inacceptable, au plus contradictoire — peut-être à la Contradiction même de l'homme —, Sophocle semble pousser vers... quelque chose. Quelque chose qui bat, quelque chose qui vit — qui est peut-être la Vie même — dans tout ce vain « Néant ». Comme un suprême Défi à l'Homme au milieu de ses malheurs et de sa noirceur.

Et Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes, dans *Œdipe à Colone* (la dernière pièce qui nous reste de Sophocle), déclare :

*Ce n'est pas par des mots
que je veux voir donner quelque éclat à ma vie,
ce n'est que par des actes.*

Et pourtant ces « actes », ils ne sont pas engendrés par l'homme même, ils sont poussés par un Destin, *Anankè*, qui semble organiser tout, ou désorganiser tout, pour arriver à un certain point.

Un point de l'Homme.

On croirait entendre la voix de Socrate derrière les silences de Sophocle.

Sophocle avait vingt-six ans au moment de la naissance de Socrate.

Et il en avait soixante-huit à la naissance de Platon. Mais ce n'étaient pas les « idées » qui le mouvaient, c'est le Secret de cette destinée humaine — ce qu'on fait devant ce qui nie le plus ce qu'on est.

LE MOMENT DU MYSTÈRE

Eschyle, trente ans avant Sophocle, disait dans les *Suppliantes* : « Les voies de la pensée divine vont à leur but par des fourrés et des ombres épaisses que nul regard ne saurait pénétrer. » Sophocle, lui, a voulu « pénétrer ».

Le Destin, c'est un grand mystère. Et pourtant ça existe pour chacun de nous qui allons et venons sur les boulevards « comme d'habitude ». Et puis, un jour, ce n'est plus comme d'habitude.

Tout s'arrête. C'est autre chose.

C'était un sourire, et puis ce n'est plus un sourire.

C'était un malheur, et puis ce n'est plus un malheur non plus.

Et tout d'un coup, comme un enfant égaré, nous sommes précipités hors de « la ronde des étoiles de l'Ourse », comme dit le Chœur d'*Œdipe roi*, comme si l'on venait d'ailleurs, ou tombait d'ailleurs.

D'où tombons-nous ? du ventre de quelle Mère ?

D'innombrables mères, peut-être, qui ont tissé cet instant à travers des siècles et des peines ou d'autres sourires, qui furent pourtant, et se souviennent d'avoir été.

Quelle est cette Mémoire, que nous appelons « destin » ?

Qu'est-ce qui se souvient dans un homme, et soudain reconnaît ?

Et nos questions valent mieux que toutes nos réponses. Car c'est le moment de la Question. Un homme, c'est une question jamais résolue, et c'est sa grandeur et c'est la force de sa course dans la nuit.

Car nous sommes des êtres nocturnes, avec quelque chose d'autre dans le ventre, et qui brille et qui brûle malgré tout.

Le Destin est en marche

dit le Chœur des *Trachiniennes*. Mais il est toujours en marche !

Le malheur est en marche

dit Antigone dès son entrée en scène. Et ce « malheur », quelquefois est un bonheur au tournant prochain de notre boulevard. Que savons-nous des malheurs et des bonheurs ? En vérité, c'est autre chose qui va vers un but.

*Ah ! voyez donc, enfants,
comme il nous atteint vite
le vieil oracle proclamé par la divine Prescience...
Et le voilà qui conduit exactement,
sans défaillance,
les événements à son but...*

Ainsi chante le chœur des *Trachiniennes*.

Il y a toujours un chant.

Mais l'Homme se débat dans la nuit, il ne sait pas, il y a un choix à faire — il y a toujours un choix, à chaque pas de notre boulevard.

Antigone s'apprête à donner une sépulture à son frère, Polynice, en dépit des ordres du puissant Créon, elle ne veut pas que son frère aimé reste le « jouet des chiens et la nourriture des oiseaux » dans le désert où il a été abandonné de tous, elle sait que son acte lui vaudra la mort. Pourtant, à côté d'elle, sa sœur Ismène la supplie de renoncer :

Hélas ! quelle aventure !

Ton cœur est là qui s'enflamme
pour un dessein qui devrait le glacer.

Mais Antigone, toute jeune, toute frêle, brûle d'un autre feu :

*Eh bien ! c'est moi qui, de ma main,
et toute seule
achèverai l'entreprise.*

Elle sera emmurée vive par Créon.

Et Sophocle oppose encore le choix d'Électre qui veut venger le meurtre de son père Agamemnon et le choix de sa sœur Chrysothémis, près d'elle, qui la supplie d'abandonner, comme Ismène suppliait sa sœur Antigone :

*En plein désastre, je crois bon
de plier les voiles...
Je ne te prêche rien que de céder aux forts.*

Mais Électre, toute seule et obstinée en dépit de la mort promise :

*Flatte-les à ton aise !
Je suis d'une autre espèce.*

Étrange cri.

Non, ce n'est pas une bravade « héroïque », à la manière cornélienne ou racinienne (et d'ailleurs Racine a emprunté plus à Euripide qu'à Sophocle), ce n'est pas un « conflit des devoirs et moralités » comme sur nos scènes de la Comédie-Française, Sophocle a une autre dimension, qui manque à nos tragiques, son air respire un autre « naturel » spontané. Quand Électre s'écrie « je suis d'une autre espèce ! » c'est peut-être la première fois qu'elle s'aperçoit qu'elle est d'une autre espèce. Ce moment qui vibre, comme de très loin, où l'on n'est plus « comme d'habitude ». Tout d'un coup, on s'aperçoit que l'on est autre que l'on ne croyait, ou que l'on avait l'habitude de se croire — c'est un autre CRI. On se découvre soudain meurtrier ou incestueux comme Œdipe, ou tout seul et nu devant... quelque chose qui échappe. Un enfant qui ouvre de grands yeux. Et en même temps on reconnaît : « ah ! c'est ça », comme de la foudre, et on bée sur quelque chose qui remonte de très loin, très loin, comme d'une autre planète. C'est peut-être un sourire, un simple geste, un mot, une fortuite rencontre dans cette « horlogerie du Hasard ² », comme dit Sri Aurobindo dans *Savitri*. Ou une brutalité affreuse comme un viol. Ça vient d'ailleurs.

Nous avons perdu cet « ailleurs », nous du XX^e siècle, et il revient nous hanter.

Et il n'y a pas de « jugement » chez Sophocle, pas plus que dans ces milliers de spectateurs venus en foule de toute la cité avec le cortège de Dionysos — il n'y a pas de « c'est bien, c'est mal ». Il y a ce moment où « autre chose » jaillit, une autre Loi, et ce que l'homme fait de ce moment.

Ainsi Antigone défie-t-elle le puissant Créon :

*Je ne pensais pas que tes défenses à toi
fussent assez puissantes pour empêcher un mortel
de passer à d'autres lois,
aux lois non écrites, inébranlables, des dieux !
Elles ne datent pas, celles-là,
ni d'aujourd'hui ni d'hier,
et nul ne sait le jour où elles ont paru*

Et encore ce Chœur dans *Œdipe roi* :

*Elles siègent dans les hauteurs,
les lois qui commandent à l'Anankè,
Elles sont nées dans le céleste éther
et l'Olympe est leur seul père,*

*aucun être mortel ne leur donna le jour.
Jamais l'oubli ne les endormira...*

Oublieux, nous sommes, et soudain l'amnésique se réveille, et c'est là.
Mais dans quel *but*, ce moment terrible, ou merveilleux ? N'est-il pas étrange, et profond, que le mot *deina*, chez les Grecs, signifie à la fois « merveilleux » et « terrible ³ », comme si c'était la même *chose*. Une Mémoire se fend, comme un mur, et nous y sommes.

*Choses amères et douces, glorieuses et sordides,
Choses terribles et belles et divines⁴...*

dit *Savitri*.

*C'est un terrible pouvoir que le pouvoir du Destin.
Ni la richesse ni les armes ni les remparts
Ni les vaisseaux noirs que battent les flots
ne sauraient lui échapper.*

chante le Chœur d'*Antigone*.

*Et voici Ajax, le colosse, le héros vainqueur d'Hector, frappé de folie par
Athéna, la fille de Zeus, la déesse de la Sagesse. Mais quelle est cette sagesse si
terrible ?
Ajax gît à terre,
victime d'un troublant orage*

dit sa captive aimée, Tecmesse, emplie de désespoir.

Mais Athéna poursuit presque cruellement ce fier héros qui a eu quelque impertinence envers les dieux :

*Et moi de presser l'homme
en proie à son délire,
de le pousser au fond de ce filet de mort...*

On reste avec une sorte d'étonnement muet, comme les rochers qui regardent la mer — Athéna, la déesse de la Sagesse !

Mais contrairement à l'histoire, Sophocle fait retrouver la raison à son héros. « Il veut savoir où il en est », dit Tecmesse penchée sur ce corps délirant. Et Ajax *s'aperçoit* qu'au lieu de tuer les chefs grecs, dans sa furie vengeresse, il a égorgé... un troupeau de moutons. Il est bafoué, déshonoré, réduit à néant. Et il a ce cri si mystérieux, si étonnant, jailli on ne sait d'où :

«Ténèbres, “ ma clarté !

Il reste longtemps à regarder la mer tandis que Tecmesse le rassure, le cajole, veut le sauver. Il murmure plus qu'il ne parle :

Oui, le Temps, dans sa longue, interminable course,
le Temps fait voir ce qui restait dans l'ombre,
tout comme il cache ce qui brillait au jour...
Il n'est donc rien à quoi l'on ne puisse s'attendre...

Même le Chœur lui fait écho :

*Quand s'achèvera-t-elle donc cette longue suite
d'années vagabondes !*

La décision est prise. En dépit des supplications de son amante, il se tuera.
Ou vivre noblement ou noblement périr,
voilà la règle pour qui est d'un bon sang.
C'est tout.
J'ai dit ce que j'avais à dire.

Et l'on sent dans Sophocle une émotion si profonde, si vaste devant cet inconnu de l'Homme, qui regarde la mer, frappé de folie ; on entend presque sa grande pitié dans les paroles d'Ajax, juste avant qu'il ne se suicide tout seul, face à la mer, lorsqu'il fait appeler son jeune fils et lui dit :

*Il est cependant une chose que je t'envie
en ce moment,
c'est de n'avoir pas conscience de nos maux.
Ne rien sentir, voilà.
Voilà le temps le plus doux de la vie.*

Et Ajax va seul. Sophocle a même fait retirer le Chœur, ce qui est contraire à toutes les tragédies grecques connues. Il va seul, face à la mer, s'empaler sur l'épée d'Hector, son ennemi vaincu — le symbole de ses victoires devient son instrument de mort.

On dit qu'une rose rouge a jailli de son sang.

Mais ces « Ténèbres », tout de même, de quelle lumière sont-elles la clarté ?

UN AVEUGLE EN MARCHE

Si le jeune fils d'Ajax ne « sentait » pas encore, Sophocle, lui, sentait immensément, mais pas à la façon des vaines pitiés, ni des larmes vaines sur la misère des hommes — et tous ces sacrifices inutiles. Inutiles ? Sophocle, lui, poursuit, presque impitoyablement, comme s'il était à la chasse du Secret, ce moment du Destin où le But de tous ces meurtres, ces déchirements, cette misère partout comme un perpétuel viol de notre humanité, révèle sa face, qui est la nôtre, vraie enfin. Il aiguise les contradictions comme pour mieux faire éclater ce qu'il y a dans ce ventre-là. Et nulle part mieux que dans *Œdipe roi*, et surtout son « deuxième Œdipe », *Œdipe à Colone*, sa dernière tragédie connue, il ne dit si simplement ce qui est Simple.

Voici donc Œdipe arrogant et fier, dont Sophocle fait « celui-qui-sait » (*Oïda*), pauvre savoir ! et qui est d'avance condamné par l'oracle de Delphes : il tuera son père, il épousera sa mère. Il sera « la souillure ». Pour fuir le destin, il quitte Corinthe, il quitte ceux qu'il croyait être son père et sa mère, et il se met en route pour Thèbes. Sur le chemin il tue un étranger malencontreux, qu'il croyait être un brigand. Mais l'Oracle ne lui a pas dit que le roi et la reine de Corinthe n'étaient pas ses parents. Arrivé à Thèbes, il est le héros victorieux qui délivre la cité de l'abominable Sphinge, il est presque un dieu pour tous, et il épouse la reine de Thèbes, Jocaste — qui était sa mère. L'Oracle le précipite dans le Destin même qu'il voulait fuir...

Mais ce n'est pas tout, avant même la naissance d'Œdipe, le malheur était en marche, car l'Oracle avait prédit au roi de Thèbes, Laïos, que son premier fils le tuerait — lui aussi veut fuir le destin... pour se mieux précipiter dedans — et il abandonne ce premier fils à peine né, notre Œdipe, dans le désert. Recueilli par des bergers, Œdipe nouveau-né est adopté par le roi et la reine de Corinthe. Des années plus tard, dans sa fuite de Corinthe, Œdipe tue un étranger malencontreux, qui n'était autre que son père, Laïos.

Tout est terriblement fait d'avance et l'on pourrait trouver quelque raison à la *Machine infernale* de Cocteau. Mais Sophocle n'est pas « moderne » et l'Olympe siège au-dessus de lui alors même qu'il adore la Grande-Déesse terre et les danses de Dionysos.

Donc Œdipe est déterminé à démasquer tous ces Oracles et ces devins qu'il méprise, il veut prouver que sa vraie mère est bien celle qu'il a fuie, tandis que Jocaste, sa « chère femme », le conjure de ne rien chercher, elle craint obscurément cette recherche :

*Et qu'aurait donc à craindre un mortel,
jouet du Destin
qui ne peut rien prévoir de sûr ?
Vivre au hasard, comme on le peut,
c'est de beaucoup le mieux encore.*

À quoi Œdipe répond :

JE VEUX SAVOIR LE VRAI.

Comme Ajax gisant sur le sable en proie à son délire : « Il veut savoir où il en est ». Comme Sophocle.

Et au devin Tirésias qui lui déclare : « *C'est toi, le criminel qui souille ce pays* », Œdipe répond encore :

*Je demeure hors de tes atteintes :
En moi vit la force du vrai.*

Mais ce « vrai » n'était pas celui qu'Œdipe croyait, ni les devins, ni même Sophocle, car Sophocle sentait bien qu'il n'avait pas trouvé le « vrai » dans sa première tragédie, simplement en montrant Œdipe déshonoré et détr^ué, et il poursuit son But avec une obstination égale à celle d'Œdipe — il n'y a rien de plus obstiné que le vrai.

Car c'est le But même de tous ces désastres et ces ténèbres et ces enfers.

Ainsi donc, dans la première tragédie de Sophocle, Œdipe *s'aperçoit* que les Oracles avaient dit vrai :

*Hélas, hélas ! ainsi tout à la fin serait vrai !
Ah ! lumière du jour, que je te voie ici pour la
dernière fois
puisque, aujourd'hui, je me révèle le fils
de qui je ne devais pas naître,
l'époux de qui je ne devais pas l'être,
le meurtrier de qui je ne devais pas tuer !*

Et il se précipite dans les appartements de sa femme, la trouve pendue, arrache les agrafes d'or qui drapaient ses vêtements et se crève les yeux.

« Celui-qui-sait » est plongé dans les ténèbres.

*Ah ! nuage de ténèbres !
nuage abominable qui t'étends sur moi,
immense, irrésistible, écrasant...*

Devenu « la souillure » de la cité, Œdipe s'exile de son propre pays, même le tyran Créon lui arrache ses deux filles, Antigone et Ismène, et cet aveugle se met en marche, tout seul — « aucun des siens ne lui servait de guide. »

Il va mendier sur les routes.

Non, ce n'est pas encore cela « le vrai » poursuivi par Sophocle, bien que, au bout de tout, il y ait cette détermination farouche d'un homme qui se met en marche tout seul. Même ces ténèbres sont déjà quelque chose... qui brûle.

Sans savoir pourquoi, nous pensons à Mère, la grande Actrice de *Savitri*, mais physiquement cette fois en 1973, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, seule et enfermée dans sa chambre, entourée de ces vautours, à demi aveugle, et qui dit, par deux fois, à la Brute qui la garde : « *Je veux marcher... Je veux marcher.* »

Il y a ce Feu indomptable devant la Mort.

Et c'est peut-être le Secret de l'Homme.

C'est peut-être le ce-qui-peut sur la Mort.

LA RÉPONSE DU DESTIN

Non, Sophocle n'a pas trouvé encore, et ce mendiant aveugle qui va seul sur la route ne pouvait être qu'un commencement, non une fin.

Vingt ans plus tard, dans sa dernière tragédie, *Œdipe à Colone*, écrite à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, Sophocle poursuit la même Contradiction, il lui prête même toutes les voix du diable — ou de la Sagesse ? comme le chante le Chœur :

*Celui que ne satisfait pas une part normale de vie
et qui en souhaite une plus grande
obéit à pure sottise :
pour moi, ce sera là une éclatante vérité.
Les longs jours n'ont jamais réservé à personne
que des épreuves plus voisines de la douleur que de la joie.
Les joies, où sont-elles ?
ton oeil les cherchera en vain sitôt que tu auras
franchi,
pour ton malheur,
la limite marquant ton lot.
Ton seul recours, alors, sera
Celle qui donne la même fin à tous,
à l'heure où se révèle la crise meurtrière
qui fait taire les chants, les lyres et les danses,
ce sera la Mort, qui termine tout...*

Le Chœur ajoute même ce dernier petit accent noir :

Ne pas naître, voilà ce qui vaut mieux que tout.

Comme un coup de massue.

Colone, « la blanche Colone », est le lieu où naquit Sophocle. C'était en l'an 496 d'avant notre ère, le V^e siècle d'avant... nous ne savons pas trop quoi, ni ce qui nous vaut d'avoir marqué le commencement... des Temps ? C'était encore l'âge du Bouddha, là-bas, sur les rivages d'Asie, et de Socrate dans les rues d'Athènes, et de ces païens si émouvants. Colone, est le lieu du dernier *Œdipe*, qui sera joué cinq ans après la mort de Sophocle, en l'an 401. C'est là qu'arrive le vieil aveugle « sous des hardes dont la vieille et horrible crasse ronge les vieux flancs ». Il s'enquiert : « Où sommes-nous ici ? De quel peuple est-ce le pays ? Qui accordera aujourd'hui à Œdipe, le vagabond, quelque misérable aumône ? » Il s'assoit sur une pierre, au bord d'un petit bois — c'était une pierre sacrée, un étranger le prie de quitter promptement ce siège : « Ne sais-tu pas que ce lieu tout entier est sacré ? le maître en est l'auguste Poseidon, dieu des mers. » Colone est dans la banlieue d'Athènes, à l'orée d'un petit bois, « c'est ici que fréquente Dionysos, le Bacchant. » C'est là que l'Oracle avait conduit Œdipe, lui annonçant sa mort prochaine et « un séjour hospitalier chez les Déeses Redoutables ».

*Allons ! douces enfants de l'Ombre primitive, allons !
Prenez en pitié le malheureux fantôme
de celui qu'on nommait Œdipe,
car ce n'est plus là, sûrement, l'homme qu'il a
jadis été.*

Ainsi parle Œdipe lui-même, et la nouvelle court jusqu'à Thésée, le roi d'Athènes, fils d'Égée. Sera-t-il chassé d'ici aussi ? Il plaide que sa tombe reste ici, à Colone prédestinée.

*Ô très cher fils d'Égée,
les dieux sont seuls à ne connaître ni la vieillesse
ni la mort.
Tout le reste subit les bouleversements qu'inflige le Temps souverain.
Voit-on pas dépérir la force de la terre
comme dépérit la force d'un corps ?
La loyauté se meurt, la félonie grandit,
et ce n'est pas le même esprit qui toujours règne
entre amis,
pas plus que de ville à ville...
Le Temps infini enfante à l'infini et des nuits et
des jours
au cours desquels, sous un léger prétexte,
on verra soudain la guerre disperser à tous les
vents
les assurances qui vous unissent aujourd'hui...*

Mais Thésée l'accueille comme un héros, même les dieux avaient prédit qu'on le chercherait partout et que sa tombe serait le salut d'Athènes.

Œdipe reste interdit : « Moi, une loque ! »

Et c'est là où il a ce cri, cet autre cri, qui est comme la réponse du Destin :

*C'est donc quand je ne suis plus rien,
que je deviens vraiment un homme !*

Jamais cri plus puissant n'a traversé les tragédies de la Terre.

Nous allons comme des aveugles, nous tâtonnons dans nos misères et nous nous lamentons de notre sort, et nous sommes n'importe quoi, Pierre ou Paul, qui va n'importe où, au milieu d'un million de petites choses si semblables à celles de l'autre qui passe, et de petits buts qui ne sont de nulle part, n'étions-nous pas des millions de fois pour rien et des millions de pas qui foulent d'innombrables nuits d'avant, sous ce vêtement ou un autre, avec des petits désirs si pareils à ceux d'hier et des morts insensées et des douleurs si vieilles qu'elles semblent la boue même de la terre. Et qu'est-ce qui *est* là-dedans, quel Homme enfin, quelle minute qui compte?

Et c'est l'heure du Destin. Ce silence devant quelque chose qui bée. Ce moment qui brûle comme si l'on n'avait brûlé que pour *ça*. Des millions de secondes pour cet homme-là, tout d'un coup, qui se regarde comme s'il n'avait jamais été. Une première seconde qui bat comme si l'on n'avait jamais vécu, que pour ce battement-là. Et *ça* brûle. Et *c'est...* pour toujours. Et *ça* aime — on ne sait pas quoi, mais c'est comme un amour de toujours pour cette Nuit ou pour ce Jour, pour personne et pour tout, comme s'il n'y avait jamais eu que cet Amour au fond de tout. C'est fini, et *ça* commence. On va mourir et la mort n'est plus. On ne savait rien, et on sait — quoi ? le silence, ce silence-là qui carillonne à travers les univers, et pour toujours.

Œdipe va son destin, il marche au-delà du petit bois sacré, vers le cratère indiqué par l'Oracle : « le seuil d'airain ». Seul Thésée le suit de loin, Œdipe ne veut pas que ses filles l'accompagnent. « Il dépouille là ses hardes sordides », et il aura un autre cri encore, si bouleversant, comme seul Sophocle, ou Sri Aurobindo, peuvent le sentir :

*Oui, c'est bien par ici que m'emmènent ensemble
et Hermès, le guide des morts, et la déesse des
enfers.
Lumière !
invisible à mes yeux,
depuis longtemps, pourtant, tu étais mienne...*

De loin, le Messager décrit aux filles d'Œdipe la scène que personne ne devait voir :
« Voici Zeus Infernal qui se met à gronder... et au bout d'un instant, nous nous retournons, et nous voyons que des deux hommes (Œdipe et Thésée), l'un n'était plus là, et l'autre, notre roi, avait la main au front, s'en ombrageant les yeux comme en présence d'un spectacle effroyable qui se fût révélé à lui et dont il ne pouvait supporter la vue. Peu après, cependant, et presque sans délai, nous l'apercevons qui adore à la fois, dans la même prière, la Terre et l'Olympe divin...

« Mais de quelle mort Œdipe a-t-il péri ? nul ne serait capable de le dire, sinon notre Thésée. Qui l'a fait disparaître ? Ce n'est pas un éclair enflammé du ciel, ni une rafale montée de la mer à ce moment-là. C'est bien plutôt un envoyé des dieux ; à moins que ce ne soit l'assise ténébreuse de la terre des morts qui ait eu la bonté de s'ouvrir devant lui. »

« Ici se clôt définitivement l'histoire. »

Œdipe disparaît en pleine gloire.

CETTE ASSISE TÉNÉBREUSE

Le Destin nous martèle encore et encore, et quelquefois — rarement — un enfant d'homme entend sa réponse, mais « l'assise ténébreuse » reste là, ouverte, le « seuil d'airain » jamais franchi par un vivant. Et la déesse de la Sagesse, Athéna, la fille de Zeus, nous poursuit presque féroce.

Cette Sagesse n'aurait-elle donc pour but que d'arracher ce cri de nous, puis c'est fini, on disparaît, pour revenir encore et encore à la poursuite de ce But mystérieux ? Est-ce donc la fin de l'histoire, notre histoire ?

Et Sophocle ouvre ses vastes yeux sur ces générations houleuses des hommes, il dit leurs cris, leurs méfaits qui souvent se changent en bienfaits, leur Ignorance devant le prochain pas de leur chemin, leurs tendresses et leurs faiblesses, leur mort toujours — leur impuissance. Mais jamais il ne doute, jamais il ne se révolte — « tel était le bon plaisir des dieux », dit Œdipe — il regarde l'océan du Temps :

*Oui, le Temps qui coule,
inépuisable, inexorable,
le Temps bouleverse toute chose.
Il dévoile ce qui restait caché,
il cache ce qui s'était montré,
il rend possible l'impossible
il ébranle l'inébranlable.*

Et Sophocle regarde là-bas cet « impossible » qui deviendra peut-être possible, cette « assise ténébreuse » qui peut-être sera ébranlée — cet Olympe qui n'a pas dit tous ses secrets, pas dévoilé le But, ou pas encore. Il a foi en ce ressort mystérieux qui meut l'homme et lui arrache tantôt des forfaits, tantôt des héroïsmes qui viennent comme « d'une autre espèce » — et ces forfaits et ces nuits sanglantes étaient peut-être poussés par la Grande Déesse pour faire jaillir de notre espèce un autre cri, un autre Jour. Sophocle questionne. Avant l'heure, il est peut-être le héros — ou le héraut — d'un autre Âge. Sa pensée rayonnante, ombrée de peine et de pitié et de féroces questions, est déjà un appel, un cri, presque une supplique vers ce qui reste là-bas, au fond du Temps, derrière les orages noirs et les horizons bouchés — “ Homme, où vas- tu ?

*Il est bien des merveilles en ce monde,
il n'en est pas de plus grande que l'homme.*

chante le Chœur d'Antigone.

*Il est l'être qui sait traverser la mer grise
à l'heure où souffle le vent du Sud
et ses orages
et qui va son chemin au milieu des abîmes...
Il est l'être qui tourmente la déesse auguste
entre toutes,
la Terre
la Terre éternelle et infatigable...
Les oiseaux étourdis, il les enserme et il les prend,
tout comme le gibier des champs et les poissons
dans les mailles de son filet,*

*l'homme à l'esprit ingénieux...
Parole, pensée vite comme le vent, aspirations
d'où naissent les cités,
tout cela, il se l'est enseigné à lui-même...*

Et cette question, toujours, au fond de Sophocle :

*Bien armé contre tout, il se voit désarmé
contre rien de ce que peut lui offrir l'avenir.
Contre la mort seule, il n'aura jamais de charme
permettant de lui échapper...*

Puis il ajoute, après l'un de ces silences que l'on sent toujours derrière les mots de Sophocle, comme si son chant venait de loin.

*Mais, ainsi maître d'un savoir
dont les ressources ingénieuses dépassent toute
espérance,
il peut prendre ensuite la route du mal
tout comme du bien.*

Et jamais l'on ne sait, avec Sophocle, si cette route du mal ne cache pas un bien inattendu, comme l'aurore tendre derrière l'horizon noir. Il espère, toujours il espère — il attend.

Par un bond brutal, nous pouvons sauter dans un autre Âge, vingt-cinq siècles après Sophocle, lorsque « *les fils de Wotan* », comme dit Sri Aurobindo, déferlaient sur l'Europe avec leurs monstres noirs. Le temps d'Auschwitz, de Buchenwald. Et nous osons pousser la « Contradiction » de Sophocle, regarder dans les yeux cet acharnement d'Athéna qui presse l'homme « au fond de ce filet de mort » — cette fois, plus cruellement encore —, et c'est une autre manière de tragédie, ou la même toujours avec un autre masque :

(extrait d'un feuillet anonyme)

Dans une cellule à Fresnes,
des centaines de cellules empilées
les unes sur les autres.

Chaque soir ce rituel mortel :

D'une cellule en bas montait une voix qui criait par le vasistas : « Salut, les copains. Demain je vais au poteau. Je m'appelle Antoine... Adieu, les copains. » Alors, de toutes les cellules, chacun frappait le tuyau du lavabo avec sa cuillère, et tous les tuyaux de descente frappaient-frappaient l'un sous l'autre, des centaines de tuyaux de fer faisaient le chœur des morts. Dans le couloir un SS hurlait des insultes. Quelquefois, un copain disait son adresse : « Vous direz à ma mère... »

Et puis c'est tout.

Salut les copains.

Puis le silence, comme celui qui avait saisi Œdipe vingt-cinq siècles plus tôt. Des centaines

de silences dans la nuit — qui écoutent quoi ? Des centaines de cœurs, comme arrêtés, qui écoutent comme pour la première fois, le Mystère, qui brûlent d'un Feu jamais connu, qui regardent comme un premier homme, comme un inconnu qui se reconnaît, qui ne sait plus rien et pourtant sait immensément tous les siècles dans cette termitière des morts en attente.

C'est déjà fini ? La vie, la vie quoi ?

Un moment, qui laisse une marque blanche sur une page où il y a eu tant de choses, qui n'étaient rien. Alors c'est chaud, ça brûle si intensément dans ce rien-là. C'est comme pour l'éternité. Oui, « tu diras à ma mère... » Il y a eu cette mère de tant de fois, qui nous a laissé tomber de son ventre, ici ou là — pour quoi ?

Et ce « quoi », c'est seulement comme un Feu.

a brûlé, ça fait mal, ça ne veut rien dire.

Et pourtant c'est tout — mais un tout si plein, si chaleureux, comme la Mère même de tous ces mondes et toutes ces peines.

Cette Mère-là ne nous aurait pas jetés sur cette terre pour basculer à l'aube dans une fosse commune ? Et tous les Olympes du monde ne nous consoleront jamais. Pourtant...

pourtant Elle nous fait toujours ce cadeau — mystérieux — ce Feu, qui est comme un amour englouti, un amour de toujours. Nous sommes peut-être très jeunes encore au monde. Comme le grand large au loin que regardait Sophocle, cette Mère attend peut-être, derrière l'horizon noir, que nous nous apercevions de ce

qui brûle dans le cœur d'un homme, que nous devenions l'Homme enfin par-delà notre sauvagerie ingénieuse. Elle attend... Elle attend, cette fois-ci ou d'autres, que nous arrivions au moment vrai où l'homme est « *jeté nu sur son besoin primordial* »¹, comme dit *Savitri*. Et c'est toujours un Feu — il est noir, ou rouge comme le sang de l'héroïsme, il se jette dans toutes les passions et les sourires qui s'éteignent, et les bonheurs qui blessent et les triomphes qui s'écroulent, et les savoirs, d'infinis savoirs qui ne savent rien, sauf ce Moment-là où « ça » sait tout sans un mot, où « ça » brûle. Alors c'est un autre Feu, et pourtant toujours le même, qui perd son noir et ses couleurs changeantes et ses balbutiements d'enfant sauvage. C'est pourpre comme la fleur du grenadier. C'est « l'Immortel dans l'homme » dit Sri Aurobindo. Et c'est ça qui peut tout, même sur la mort.

C'est le cadeau de l'Ancienne de tous ces Âges. Ce n'est pas pour la mort qu'Elle nous a jetés ici, c'est le levier et le secret englouti dans cette « assise ténébreuse » — il ne faut plus avoir besoin de mourir ni des enfers pour s'apercevoir de la Vie tout d'un coup, comme une aurore inattendue, et tendre et maternelle, dans le ventre de notre nuit.

Car le premier secret de la mort, c'est ce Feu, le jaillissement d'autre chose.

Nous avons des leviers, mais il faut s'apercevoir que nous les avons, et il faut apprendre à s'en servir. Nous sommes très jeunes encore dans les jeux terribles du monde.

Alors le temps des morts vivants sera fini.

Et Sophocle ouvrira les yeux encore une fois pour voir rouler sous une grande vague blanche les fantômes d'un vieux monde :

Ô divinités des enfers ! Ô monstre invaincu !

Et le Destin égrené comme des petits coquillages sur une plage neuve.

Mais après Zeus, et partageant
son trône, siège la Pitié

III

Le Tournant d'un Âge

Lorsque Sophocle nous quitte, en l'an 406 d'avant notre ère, le monde est attristé. Nous sommes appauvris. Sept ans après lui, en l'an 399, Socrate sera condamné à mort.

Lorsqu'on écoute Sophocle, on aimerait être poète, ou musicien, tant sa voix coule et s'en va dans l'infini, pour retourner à nous chargée de mystère, comme un ressac au long duquel on se promène avec nos peines, notre besoin jamais comblé...

*Quelque chose qui attend, quelque chose qui erre
et ne s'arrête nulle part
un Rien qui était tout I*

dit Sri Aurobindo à l'autre bout de ces longs siècles.

*Une réalité voilée, à demi connue, toujours manquée
Une quête de quelque chose, ou de quelqu'un, jamais
trouvé...
Un vieux besoin usé, jamais comblé*

Et Sophocle, comme Sri Aurobindo, porte cette musique de notre songe vagabond, de notre humanité avec un trou dans le cœur — mais cette peine d'être se fond dans le large, dans autre chose qui chante, comme les Chœurs, comme Dionysos, ce dieu vénéré qui signifie *l'ailleurs* et désigne *l'Autre*. Mais le mystère de Sophocle est de ne s'arrêter jamais. Ses cris les plus sombres cachent toujours un appel, veulent un appel, à ce qui est le plus contraire à ce trou noir, ses héros ne sont pas des « victimes » d'un sort « injuste », ils se débattent avec leur propre cœur et tirent leur propre force de ce qui est le plus contraire à leurs limites ; ce « néant » auquel Œdipe roi voit promises ces « pauvres générations humaines » est encore un défi — êtes-vous vraiment destinés là ? allez-vous secouer votre nuit ou couler avec, comme un navire en partance pour nulle part ? Même Antigone, devant la Brute qui s'apprête à l'emmurer vive : « Je suis entre tes mains, dit-elle, que veux-tu de plus que ma mort ? — Rien, répond Créon, ta mort me suffit amplement... » Et elle dit si simplement, sans un cri, sans une protestation, comme on regarde non plus la mort mais ce qui *reste* au bout de tout :
Je suis née pour aimer, non pour haïr.

Une réponse divine.

Et dans le plus désastreux, le plus nocturne, c'est encore le plus contraire que Sophocle appelle, c'est toujours l'homme solaire et la joie qu'il veut provoquer — car Sophocle est un provocateur, il ne cherche pas des discours et des lamentations, il cherche ce qui *est* :

Quand un homme doit renoncer à ce qui faisait

*sa joie,
je tiens qu'il ne vit plus.
Ce n'est plus à mes yeux qu'un cadavre qui
marche.*

dit le Messager dans *Antigone*.

Et Sophocle est un Messager de cet Âge solaire du V^e siècle d'avant... qui s'apprête à basculer après. Ô Homme, où navigues-tu, semble dire Sophocle, où est ta joie ? dans *quoi* mets-tu ta joie et ton amour ?...

Seul répond un vieux ressac au bord d'une plage qui semble si noire tandis que nous promenons ce vieux « besoin jamais usé ».

LE MASQUE TOMBE

Rarement, dans l'Histoire, nous pouvons saisir des moments si exacts. Sophocle s'en va, et deux ans après, en 404, c'est la ruine politique d'Athènes qui capitule devant Sparte, la fin de la guerre du Péloponnèse, la lutte fratricide des cités grecques, puis les despotes, puis cette mort si troublante de Socrate — comme l'assassinat d'un Âge. Quelque chose a viré déjà dans la conscience de cet Occident pas encore né. Car il est un Destin dans les nations comme dans les individus, et dans les siècles comme dans nos secondes, et finalement, c'est toujours l'être « Terre » qui est en marche vers... son But.

Nos contradictions sont notre levier — dont on se sert, ou pas.

Les convulsions politiques d'une nation, d'un Âge, sont un masque derrière lequel de puissantes forces se meuvent, ou s'affrontent. C'est un grand jeu, un terrible jeu, où seul l'Homme, la réalité de l'Homme, est en question et se délivre peu à peu, spasmodiquement, du ventre des vieux Ténèbres d'où il était sorti. Et ce n'est pas la ruine d'Athènes qui signale le changement de vent, ni les vieux despotes qui n'ont jamais manqué, mais un souffle plus subtil qui a saisi la tragédie grecque, et l'achève : disons le phénomène Euripide.

C'est un phénomène, en effet, car seulement seize ans d'âge séparent Euripide de Sophocle, son contemporain. Mais tandis que Sophocle regarde les dieux, toujours, calmement, Euripide les discute : « de vieux contes », dit-il dans *Bellérophon*. Il accuse, il proteste, il condamne*. Déjà il y a des « fautes », et des juges. Il brandit des arguments, et c'est « pour » et c'est « contre », et c'est l'interminable jeu du Mental qui commence. « Que ne puis-je faire parler mes bras, mes mains, mes cheveux, mes pieds ! » s'écrie la violente Hécube dans sa rage¹. Déjà la tragédie laisse tomber le masque derrière lequel soufflaient d'autres voix, et c'est le petit bonhomme qui apparaît : moi, la personne... qui naturellement ne sait pas et cherche des « torts » et des « raisons », des « blancs » ou « noirs » — bientôt on vous pendra juridiquement, ou vous brûlera religieusement. Il est pacifiste ou patriote ou amoureux et orateur et militant — d'une patrie qui n'est plus celle des dieux, d'un « ailleurs » qui est tombé dans sa tête et veut être seul à régner. Tranquillement, Sophocle faisait parler le devin Tirésias derrière son masque : « Pense à cela, mon fils. L'erreur est fréquente chez tous les mortels. » C'était simple. Mais l'« erreur », sans ce masque et sans cet « ailleurs » qui conduit tout à travers notre nuit pour nous faire devenir ce que nous ne sommes pas encore, devient péché,

devient vertu, devient les mille visages de notre prison ambiguë — et nécessaire puisque nous sommes un petit bonhomme séparé qui cherche des « maîtres » et des « commandements de Dieu » pour lui dire ce qu'il ne sait plus. « Las ! que ne me dis-tu les mots que je dois dire ? » demande Phèdre². Déjà le cortège de Dionysos n'est plus pareil lorsque la foule heureuse allait sortir le dieu du sanctuaire pour l'installer sur son autel au centre de l'*Orchestra* tandis que les choreutes tournaient et psalmodiaient. Déjà les passions se déchirent entre un « toi » et un « moi ». Une ombre est descendue sur les rivages de l'Attique et bientôt sur tout notre continent. C'est l'âge des premiers sophistes à Athènes, et des rhéteurs : on déclame ce qui ne se sait plus soi-même dans le tourbillon des « oui » et des « non » et des « je veux » et des « je fais » — et c'est ce malheureux « je » qui entre en scène. Bientôt Aristote au front plissé viendra, avec ses élèves qui marchaient en rond sous les portiques du Lycée, c'est l'âge des *péripatéticiens*, comme le mot grec le dit si bien : ceux-qui-marchent-autour. Nous allons marcher autour de tout, même de la lune ou sur la lune, autour du monde et de nulle part, autour de notre vieille peine jamais comblée, notre secret jamais trouvé. Déjà Platon rêve d'aller fonder une « cité idéale » ailleurs — mais cet ailleurs, qui dira où il est ?

* Voir Jacqueline de Romilly, « Euripide ou le héros des passions ».

ET LES LONGS SIÈCLES

Depuis la mort de ces Grands parmi nous, on regarde. Cette longue suite de siècles vagabonds, dirait Ajax. Mais il y eut d'autres Grands, avant, et d'autres cités, disparues sous les sables, et d'autres méfaits, oubliés. Puis viennent de nouveaux Empires et d'autres méfaits revenus. On regarde la Grande-Déesse Mère qui façonne ses enfants comme elle façonne ses empires et ses temples, puis les détruit. Dans quel but ? Serons-nous jamais hommes ? Le corps grandit, ses maladies, ses peines, ses enthousiasmes qui flambent, un moment, et les enfants qui se multiplient et les cités. Les nations aussi, qui se querellent comme les frères grecs — on ne grandit jamais, semble-t-il, ou c'est pour trouver toujours la même chose sous un déguisement ou un autre. Le masque est tombé, mais c'est un autre travesti, pompeux et glorieux, et indubitable de plus en plus puisqu'il règne sous la bannière de la Religion ou de la Science bientôt. Et tout est su, et nous sommes désolés comme un enfant nu et né d'hier. Au bord d'un même ressac nous portons le même rien ou le même quelque chose qui écoute-écoute et ne sait plus, et ces pas devant, inconnus, et ces pas derrière, effacés — comme les Empires là-bas, sous les sables, et d'autres enfants disparus... qui écoutaient aussi, oui cette question brûlante, cette même question dans le cœur des petits d'homme devant une grande mer, un grand lointain de neige ou de nuit qui cache son secret, peut-être. Et cette question qui brûle, toute seule et sans réponse, c'est peut-être notre secret même. La Grande-Déesse façonne peut-être un Feu, façonne peut-être un cri à travers tous nos désastres toujours recommencés, comme le vieil Ajax gisant sur les sables en proie à son délire — n'allons-nous pas devenir l'*Homo demens* en place de notre *Homo sapiens* ? Ou comme le cri d'Antigone devant son mur, devant la Brute — il y a tant de brutes, de-ci, de-là, et des murs de plus en plus. Et pourtant cet amour au fond qui ne cesse de battre, de brûler, comme si tous les siècles se ramassaient là, et tous les enfants nus comme s'ils avaient toujours été.

On regarde. On peut sauter les siècles comme les cailloux blancs ou noirs du Petit-Poucet. On se croit bien grandi sur nos terres de l'Ouest ou de l'Est. On a tant de sciences et tant de dieux, qui ne sont plus païens. Mais on sent bien, tout de même, que quelque chose se précipite et que les siècles sont en train de s'agglutiner, de se ramasser et se comprimer comme les atomes dans un ventre noir — pour quelle naissance, ou quelle destruction encore? On croirait entendre Athéna derrière nos mille Babel électroniques : « Et moi, de presser l'homme en proie à son délire, de le pousser au fond de ce filet de mort. »

Allons-nous avoir ce CRI bientôt : « Ténèbres, “ ma clarté ! » Ou, ravagés et nus sur notre litière putride, sursauter comme Œdipe : « C'est donc quand je ne suis rien, que je deviens vraiment un homme ! »

L'Ancienne des Temps façonne son enfant, brutalement, mais ce n'est pas pour le laisser mourir encore une fois, ni tous ces siècles pour quelque autre fils de Wotan ou d'Allah.

*Lève-toi, “ Âme
Et vaincs le Temps et la Mort ¹
Sri Aurobindo, Savitri*

IV

Le Paradoxe Divin

Par-delà les tombes, et les siècles, tant de siècles, ce « Temps infini qui enfante à l'infini et des nuits et des jours au cours desquels... » quoi ? on entendrait presque la grande onde qu'était Sophocle rejoindre le grand rythme qu'était Sri Aurobindo comme le Chœur rejoint l'Acteur, comme la fin retrouve son commencement, comme leurs questions se mêlent et leur regard.

*Ô race née de la terre, que le Destin emporte
Et que la Force contraint,
Ô futiles aventuriers dans un monde infini
Prisonniers d'une humanité de nains,
Tournerez-vous sans fin dans la ronde du mental
Autour d'un petit moi et de médiocres riens ?
Vous n'étiez pas nés pour une petitesse irrévocable
Ni bâtis pour de vains recommencements,
Vous étiez faits de la substance de l'Immortel,
Vos actes peuvent être de rapides foulées révélatrices
Votre vie, un moule changeable pour les Dieux qui
grandissent.
Un Voyant, un puissant Créateur est en vous
La grandeur immaculée veille sur vos jours,
Des pouvoirs tout-puissants sont murés dans les cellules
de la Nature.*

*Une destinée plus grande vous attend...
Auteurs des grandes métamorphoses terrestres
C'est à vous qu'il est donné
De traverser les dangereux espaces de l'âme
Et de réveiller totalement la formidable Mère
Et de trouver le Tout-Puissant dans cette demeure de
chair
Et que cette vie devienne les millions de corps de l'UN.*

Ainsi parlait le Roi dans *Savitri*.

On croirait entendre un dernier Chœur de Sophocle se poursuivre par-delà la Mer Égée, sur la baie du Bengale.

Ils se connaissaient bien.

À peine âgé de sept ans, Sri Aurobindo partait en Angleterre faire ses études, conduit par son père, puis, adolescent, il entra à Cambridge où il lisait dans l'original grec Homère, Eschyle, Sophocle... avant même de connaître sa langue maternelle, le bengali. Il lisait aussi Virgile dans l'original et il parlait « un très bon français », nous disait Mère. Ces Grecs éveillaient ou réveillaient un vieux mystère dans son cœur, comment ne pas retrouver cet ancien murmure qui a peiné avec nous sur bien des rivages oubliés, et soudain reconnu, là, comme depuis toujours ? On se croirait tous les hommes en un moment. Et comment cet adolescent solitaire et pauvre, sur les quais de Londres, ne voyait-il pas la vieille Misère partout. « L'histoire se clôt ici, définitivement » — vraiment ?

C'était le temps de la Science et du Matérialisme triomphant.

C'était le temps de Darwin. Comment imaginer une semence qui ne contienne pas un arbre ? — l'Homme ? vraiment ?

À l'âge de vingt ans, il retourne en Inde, en 1893, il apprend la mort subite de son père. Non, il n'était pas « philosophe » — jamais, jamais, jamais ! s'écriera-t-il par trois fois, bien qu'il ait dû écrire beaucoup de philosophie pour se faire comprendre de notre âge mental. Il était poète, il était voyant, il était prescient. Il commence à entrer dans l'Inde, cet autre mystère, et à regarder avec des yeux plus vieux que ceux de Sophocle, comme si le plus ancien du fond des âges rejoignait l'avenir, notre avenir, comme si cet avenir avait toujours été là au fond des Himalayas, au fond d'un autre Temps qui se projetait lentement à travers nos siècles et nos Histoires si pareilles, ici ou là.

Et des révélations fondent sur lui comme la foudre, nul ne sait comment dans ce cœur silencieux de vingt-deux ans :

*J'ai perçu la Loi
Le Vrai, le Vaste
D'où nous venons et que nous sommes.
J'ai entendu les âges passés
Murmurer leur histoire
Et j'ai su le Mot.*

Ainsi disait Sri Aurobindo dans l'un de ses plus anciens poèmes de l'Inde. Déjà il commence les premières ébauches de *Savitri*, cette prodigieuse épopée de 23.813 vers qu'il corrigera et recorrigea et élargira sans cesse à mesure que son exploration s'enfonçait dans l'inconnu, au fond du corps, jusqu'au dernier mois de sa vie, en 1950, lorsqu'il révisait *Le Livre du Destin* : douze livres divisés en quarante-neuf Chants... « *L'épopée de la victoire sur la*

mort ⁴ », disait Mère, lorsque, toute seule, elle devra frayer dans son corps ce passage à travers « l'assise ténébreuse de la terre des morts ».

Ce passage... de la mort qui contient le secret de notre avenir.

*Et les gardiens de la félicité
Ouvriront la porte d'or.
Car telle est notre demeure, tel est l'espoir secret
que nos cœurs explorent.
Pour faire descendre ces cieus sur la terre
Nous venons tous ici
Dans la naissance humaine...
Cherche-Le sur la Terre
Car tu es Lui, “ Roi.
Seule la nuit est sur ton âme
Par ta volonté propre,
Ôte ce voile et retrouve
La totalité sereine
Que tu es, en vérité.*

Et ce cœur de vingt-deux ans grandissait, explorait — écoutait les voix de l'avenir.
Puis, en 1900, au tournant du siècle, lorsque ce Matérialisme gonflait son torse de monstre, la révélation devenait plus complète :

*Il vient enfin, le jour prévu d'antan,
Ce que Jean de Patmos a vu, ce que Shelley rêvait...
L'Âge de Fer est fini.
Seul, maintenant,
Un dernier spasme féroce du passé mourant
Secouera les nations, et, une fois tombé,
La Terre, lavée de ses maux, lèvera un front plus vrai...
Car l'Âge de Fer prépare l'Âge d'Or,
Ce que nous appelons péché
N'est rien que le restant des abysses de l'homme...
Il laisse derrière lui le mal au milieu de lutttes et de
douleurs,
Car le mal s'accroche et sans cesse revient,
Il brûle féroceement dans le feu de la souffrance
Pour mériter plus de douceur, pour gagner plus
d'intensité
Il grimpe vers le bien avec des ailes de Titan
Et c'est pourquoi son haut malaise,
Car il était venu des infinitudes
Pour bâtir immortellement avec des choses mortelles
Pour emplir le corps d'une âme grandissante
Étendre le droit du Ciel sur la terre douloureuse
Et passer de la mort à une naissance plus divine.*

C'était le commencement. Et ce jeune Sri Aurobindo, qui avait vingt-huit ans en 1900, allait chercher le moyen, « *le levier magique* 1 », comme dit Savitri, et creuser dans son propre corps pendant cinquante ans pour trouver le fond de nos abysses, le bout de notre nuit, la porte d'or de l'autre côté de notre mort. Car il était venu pour FAIRE ce que Sophocle rêvait dans ses héros toujours détruits et qui frappaient-frappaient à la porte du Destin pour que jaillisse un autre cri.

Mais cette fois, c'est la Terre qui doit crier.

Ou mourir pour de bon.

LE RÉVOLUTIONNAIRE

Sri Aurobindo est un mystère. Il faudra peut-être longtemps pour le comprendre, un peu. Ou bien les faits viendront répondre. Il était plus facile de comprendre Euripide. Mais cette sublime Contradiction d'un Destin qui semble si noir, d'un monde qui semble s'en aller périodiquement à la ruine, d'un homme si dément — l'Âge de Fer est fini ? Quand tous les enfers semblent dégorger d'innombrables entités qui portent des masques fardés et des chapeaux divers ? Sri Aurobindo rêvait ?

Je chéris Dieu le Feu, non Dieu le Rêve 1

répondait Savitri à la Mort.

Même Sophocle, si tranquille, si serein, dans l'un de ces rares moments où il laissait transparaître ses questions, faisait dire au jeune Philoctète, presque crier : « De la canaille, rien qui ait péri encore, c'est à elle, au contraire, que les dieux réservent leurs soins. Tout ce qu'il y a de coquins, de roués, ils se plaisent à le faire remonter des Enfers... Comment donc concevoir ces choses ? et comment y applaudir, si, quand je veux louer l'action divine, j'y trouve des dieux malfaisants ? »

Nous sommes peut-être arrivés au vrai moment de cette question, et à son dénouement.

Dieu, quoi ?

Sri Aurobindo n'était pas un rêveur, il brûlait d'un autre Feu, et dès qu'il eut un peu regardé dans les yeux de cette Inde profonde, il se jette dans l'action révolutionnaire. C'était le temps de

la reine Victoria, impératrice des Indes, le temps des grands pilleurs, corrupteurs et diviseurs que Sri Aurobindo voyait grouiller sous d'élégants chapeaux. Sri Aurobindo était essentiellement un révolutionnaire, ce que Sophocle n'était pas — mais son drame, il voulait le porter dans la vie, sa question il voulait l'arracher à cette matière humaine et à notre nuit même. Il va bouleverser l'Inde — pour un moment — au milieu des « congressistes » timorés et manipulés par les Anglais, et bientôt des saintetés gandhiennes qui ne sanctifieront rien (et ne sauveront rien, au contraire). « *Je ne suis ni un moraliste impuissant ni un pacifiste débile* 2 », disait-il. Il fait appel à l'âme de l'Inde, à la Grande-Mère, et ça répond — un moment. Il avait vu cette âme de Feu, si ancienne. Et brusquement, au milieu de cette action révolutionnaire, un jour à Bombay, il est soulevé, aspiré en haut comme par une tornade, et englouti dans le Nirvâna, comme le Bouddha deux mille cinq cents ans plus tôt lorsque Sophocle déambulait encore, peut-être, dans les rues d'Athènes. C'était en janvier 1908. Décidément, Sri Aurobindo était au cœur de toutes les contradictions.

Tout est aboli,

*seul le Seul de silence.
Le penseur délivré de la pensée.
le cœur délivré des peines
annulés maintenant
inexistants, inimaginablement.
Je n'est plus, la Nature n'est plus
connu-inconnu disparus.
La ville, image d'ombre
flotte, vacille, irréaliste, sans teinte,
les formes glissent, fluent, sans relief,
un cinéma de silhouettes vacantes,
une épave qui s'enfonce
dans un gouffre sans rivage
le monde est fini.
Seul le Permanent, seul l'illimitable, là.
Une Paix prodigieuse, sans traits, immobile
remplace tout.
Ce qui fut je, anonyme,
un vide de silence, là
heureux de fondre dans l'Inconnaissable
ou de battre avec les lumineuses mers de l'Infini.*

Puis, brutalement, comme pour le précipiter à l'autre pôle de l'Olympe, au cœur même de la Contradiction, les Anglais le jettent en prison : il est accusé d'avoir machiné et organisé un attentat contre un digne magistrat anglais qui passait en voiture par là. On va le pendre. « C'est l'homme le plus dangereux que nous connaissions », déclare Lord Minto, le Vice-roi des Indes. C'était en mai 1908.

Quel était donc cet étrange Destin entre les diables et les dieux, entre l'Olympe et les Enfers, et où était le « diable », vraiment ? ou le Dieu qui conduisait si imperturbablement cet être de Feu à sa destinée chaotique — dans quel but ? Ce « but » si obstinément cherché par Sophocle et toujours manqué. On ne peut comprendre une tragédie que quand on la vit dans sa peau. Le Diable, quoi ?

C'est toute la Terre qui est en train de vivre cette tragédie dans sa peau.

Dans l'Enfer, il cherchait la racine et la cause de l'Enfer.

dit le Roi dans *Savitri*.

LA VIE, QUOI ?

Lorsque les barreaux de sa cellule à la prison d'Alipore se sont refermés sur lui, une autre vie commençait pour Sri Aurobindo. C'est étrange comme cette « mort » est toujours le commencement d'autre chose, pour les êtres et les nations ou les cycles et les saisons de la

Terre. Et les « sommets » vont à la ruine, qui est aussi un commencement — ou un recommencement de « quelque chose » qui se cherche et meurt pour se retrouver à neuf.

Il était dans le Nirvâna, mais c'est aussi une très vieille chose, qui était aussi un sommet tandis que la Terre roulait dans sa nuit pareille, et Sophocle, déjà, à l'autre bout des rivages d'Asie, regardait : « Je vois bien que nous ne sommes, nous tous qui vivons ici, rien de plus que des fantômes ou que des ombres légères. » Mais ces ombres peinent et la Terre aussi. Va-t-elle mourir, une fois de plus, pour se chercher encore ?

Sri Aurobindo voyait bien ces ombres, qui n'étaient pas légères, et ce petit bonhomme pendu au bout d'une corde ne l'émouvait pas — tant de fois, déjà, il avait été pendu, brûlé et disparu dans un cachot ou un autre de notre vieille Histoire. La vie, quoi ? Et Sri Aurobindo a ce mot brûlant qui ramasse tout, ce mot si puissant qui s'enfonce dans le Mystère comme dans notre cœur :

La vie, pour que la Mort puisse mourir ¹ ?

Comme si c'était la Mort qui cherchait à mourir encore et encore à travers toutes nos vies et d'autres Terres disparues. Comme si toutes ces Terres tournaient, avaient tourné, pour trouver la mort de la Mort — la Vie enfin.

*Feu de Dieu, je me suis passionné pour la vie
Et j'ai ramassé des cendres :
La vie, pour que la Mort puisse mourir.
Était-ce la vie qu'Il m'avait donné vraiment ?*

Nous disons « la vie », comme si c'était bien entendu, c'est la plus simple des choses à voir et à battre dans un cœur depuis le commencement des Âges d'avant Darwin. Et nous disons « l'aurore de la vie » comme nous fêtons la naissance d'un premier bébé. Il y a un « phénomène vie » qui se déroule — mais ce n'est peut-être pas le phénomène que nous croyons. Et si c'était un « phénomène mort » qui se répète et se répète pour arriver à la Vie enfin ?

Toutes nos recherches sont peut-être dans le mauvais sens.

Ce n'est pas la vie qu'il faut guérir — c'est la mort qui doit être guérie, c'est la mort qui doit périr.

Tous nos cieux sont peut-être dans le mauvais sens aussi et tous nos Nirvâna — c'est la Terre qui doit enfanter les Cieux, c'est cette mort qui doit enfanter la vie. Les Cieux doivent pousser d'en bas. C'est cette « assise ténébreuse », jamais explorée, qui doit livrer son secret que nulle Science n'a jamais touché. Et nous entendons Sophocle, encore, qui fait entrer en scène Héraclès mourant, tordu de douleur, empoisonné par le poison même de la flèche avec laquelle il avait tué le Centaure Nessus : « Mort, il m'a tué vivant. » Et de même, c'est Ajax, fou, qui s'empale sur l'épée d'Hector : « En mourant, Hector a fini par te tuer à son tour », dit Teucros, le frère d'Ajax. Et Eschyle, quelque trente ans avant Sophocle, déclarait simplement dans les *Choéphores* : « *Je dis que les morts frappent le vivant* ³. »

Les morts tuent les vivants — ils reviennent encore et encore, comme notre propre frère dans notre propre ventre, comme notre propre père dans le ventre des nations, comme le père, peut-être, de tous ces Âges et toutes ces Terres. Et nul Ciel ne guérira jamais ce cauchemar. À moins que l'on ne trouve le Ciel dans ce ventre-là : la « porte d'or ».

Au bout d'un an de prison, Sri Aurobindo, silencieux sur le banc des morts en attente, sera inespérément acquitté. Mais ce n'était plus le même homme, ce n'était plus la révolution de l'Inde qu'il voulait, plus l'indépendance de l'Empire britannique, mais la révolution de l'espèce et l'indépendance du règne de la Mort.

LA FÉROCE QUESTION

Le mystère, de ces vies, qui vont pas à pas sans savoir et qui pourtant savent, comme les notes d'une grande Musique qui s'égrènent et déjà contiennent ce triomphe ou ce déchirement. Ces grands pas, inconnus, de la Terre, qui vont sans savoir et qui croient, un moment, que c'est tel dieu, telle science, tel roi qui sait tout pour elle, et ce *Te Deum* toujours attendu. On sait de plus en plus tout, même sur les étoiles, et de plus en plus rien, et chaque fois on s'enfonce dans ce rien qui contenait une grande Musique pourtant, un grand Rythme qui égrenait nos pas comme les étoiles. Il manque une Note à nos vies, une grande Note qui ferait battre notre cœur comme à l'unisson des mondes et soudain déchirerait le voile de l'Inconnu et tous ces rois d'un Moment et tous ces masques, et comme le chemin est long pour savoir ce que l'on est, tout simplement.

*Le monde est autre que nous le pensons et le voyons
maintenant*

*Nos vies sont un mystère plus profond que nous l'avons
rêvé.*

Même cette Matière si sûre sous nos deux pieds, si microscopiquement explorée par notre science du moment, est « un masque », dit Sri Aurobindo, et ces cieux si bien appropriés par nos prêtres ou nos idéalismes...

Un oiseau peint du paradis dans une cage 2

Nous ne savons RIEN. Nous n'avons jamais été si égarés. Même les « sauvages » savaient mieux, même les oiseaux qui vont tout droit leur chemin d'une lointaine Sibérie à ce petit sanctuaire de l'Inde, inconnu, et pourtant si bien connu des cellules muettes de leurs ailes. Nous ne connaissons pas nos propres ailes — en avons-nous ? sauf nos ailes de titane qui vont nulle part partout. Et qui, parmi nous, se pose seulement une question puisque toutes les réponses sont données par nos sages ? — une simple question qui brûle, muettement.

L'homme est un anormal qui n'a pas encore trouvé sa propre normalité...

dit Sri Aurobindo dans *Le Cycle Humain*.

*Il peut s'imaginer l'avoir trouvée
Il peut paraître normal dans son espèce
mais cette normalité n'est qu'une sorte d'ordre
provisoire...
et même s'il est infiniment supérieur à la plante et à
l'animal
il n'est pas parfait dans sa propre nature
comme le sont la plante et l'animal.*

Ce Feu qu'était Sri Aurobindo quitte sa prison, quitte sa révolution et se met en route avec sa question.

*Pourquoi tout cela ? et dans quel but sommes-nous ici
Si vers quelque être de béatitude éternelle
La destinée de notre esprit est de retourner ?*

Cet être de béatitude, Sri Aurobindo le connaissait, mais il connaissait aussi l'Immortel qui est dans l'homme — et si l'Immortel est là, pourquoi mourir ?

*La fierté de l'Immortel refusait la fatalité de vivre
Miséreux d'un misérable marché
Entre notre petitesse aux espoirs d'esclave
Et les Infinitudes compatissantes.*

C'était en 1910. Il allait vers Pondichéry, en Inde ex-française, se réfugier, et pendant quarante ans sans bouger, il brûlera, creusera dans ce masque de la Matière et dans cette cage de nos paradis peints.

*La féroce question des heures humaines revivait là tout
entière.*

Il voulait savoir LE VRAI, comme Œdipe — savoir et FAIRE .

*Car la Vérité et la connaissance sont un vain rayon
Si la connaissance n'apporte pas le pouvoir de changer
le monde...*

Mais nous ne savons pas encore jusqu'à quel point cet être de Feu était capable d'aller. La mort mécanique que les Anglais voulaient lui infliger n'était rien qu'un masque aussi à côté de Celle qu'il cherchait les yeux grands ouverts pour lui arracher son secret — notre secret.

*Indifférent au doute et aux croyances,
Avide de l'unique choc du réel nu,
Il a tranché la corde du mental qui lie le cœur terrestre
Et quitté le joug des lois de la Matière.
Les lois du corps n'enchaînaient pas les pouvoirs de
l'esprit.
Quand les battements de la vie se furent arrêtés la mort
n'entraîna pas,
Il osa vivre quand le souffle et la pensée ne bougeaient
plus.
Ainsi a-t-il pu poser le pas en ce lieu magique
Que rares peuvent même entrevoir d'un coup d'œil
fugitif,
Délivrés un moment des besognes laborieuses du
mental
Et de la pauvreté des yeux terrestres de la Nature.*

L'INONDATION EN MARCHÉ

Cette vaste vision de Sri Aurobindo est aussi un mystère.

Comme les Voyants védiques, il écoutait ce grand Rythme qui vient de l'infini et retourne dans l'infini et qui revient toujours et se déroule sans fin comme si c'était le Son de l'univers, le ce-qui-tisse les siècles et les pas de notre vie comme les moments de l'Histoire, ce que, parfois, Beethoven saisit, grandiose, ce que les poètes ont entendu par instants, ce que nos cœurs écoutent sans savoir quand tout est sombre, quand tout est rien. Une grande onde d'aucune langue qui passe et repasse dans le silence au-dessus de nos têtes comme dans les espaces interstellaires et qui a traversé tous les Âges comme aujourd'hui et qui contient tous les avenir comme si c'était déjà chanté, toujours chanté, comme la première Note des univers, toujours pareille, qui porte nos cris et nos tumultes et se sait déjà et nous emporte dans sa grande vague de Délice. Un moment, nous savons, et cette seule seconde a vécu dans notre vie et ce seul moment

a traversé toutes nos morts et toutes nos nuits comme si ce seul Délice vivait, savait, chantait. Alors on continue les heures et les ans lourds, on est porté à jamais, on sait le But et les étoiles. Sri Aurobindo écoutait ce grand Rythme et tout se revêtait de connaissance, le passé comme l'avenir, et le présent dans ce grand sillage, et la puissance qui meut. Il écoutait les anciens Rishis du fond des Himalayas, il écoutait les voix du passé qui viennent doucement perler sur nos plages ou comme le sourd tumulte d'un orage qui approche, et passera aussi, il lisait le sanscrit védique comme il avait lu Sophocle, il écoutait cette langue de bronze et de conque qui résonne et résonne depuis l'aurore des Âges et qui portait notre Secret et ce Moment tumultueux où tout roule et s'écroule pour arriver enfin à sa Naissance sublime, ou mourir encore une fois.

1914 arrivait, Mère arrivait aussi, ils se rencontraient ou se retrouvaient comme tant d'autres fois, à l'heure où les choses se font. Cette guerre, il l'avait vue venir, cette « victoire » des Alliés aussi, mais il n'était pas trompé et il savait que de plus grands tumultes venaient derrière, comme la lame de fond sur les mers lisses, un moment. Quelque chose était en route, et les Âges du fond, peut-être, arrivaient à leur Moment. Des paroles prophétiques venaient à lui sur les ailes de ce grand Rythme et si nous les écoutons quelque soixante-dix huit ans plus tard, elles prennent un sens si précis, si fantastiquement exact. Voici ce qu'écrivait Sri Aurobindo dans sa Revue *Arya* du 15 mai 1916, au milieu de la guerre :

« ... Les vieux dieux ne sont pas morts, le vieil idéal de la Force dominante qui conquiert, qui règne et "perfectionne" le monde est encore une réalité vitale et n'a pas lâché sa poigne sur la psychologie de la race humaine. Et non plus, il n'est pas du tout certain que la Guerre actuelle a détruit ces forces et cet idéal, car la Guerre a été décidée par la force qui affronte la force, par l'organisation qui triomphe de l'organisation, par l'utilisation supérieure, ou en tout cas plus efficace, des armes mêmes qui faisaient le vrai dynamisme de la grande Puissance Teutonique agressive. La défaite de l'Allemagne par ses propres armes ne suffirait pas à détruire l'esprit qui, alors, s'incarnait en Allemagne ; elle aboutirait probablement à une nouvelle incarnation du même esprit, ailleurs, dans une autre race ou un autre empire, et il faudra, alors, recommencer une fois de plus toute la bataille. Tant que les vieux dieux sont vivants, il ne sert pas à grand-chose de briser ou d'abattre le corps qu'ils animent, car ils savent fort bien transmigrer. L'Allemagne a abattu l'esprit napoléonien en France, en 1813, et brisé les restes de l'hégémonie française en

Europe en 1870 ; cette même Allemagne est devenue l'incarnation de ce qu'elle avait abattu. Le phénomène peut aisément se renouveler à une échelle plus formidable.»

1940 a passé aussi, et cinquante ans après, les vieux dieux sont toujours là, plus formidables que jamais, plus efficaces que jamais — plus hypocrites que jamais et plus innombrablement incarnés sous une peau blanche ou noire ou jaune, sous de respectables chapeaux et barbes diverses et de respectables slogans dans toutes les langues du monde, mitraillette à la main.

Tranquillement, en 1919, Sri Aurobindo disait :
C'est la halte temporaire d'une inondation en marche.

LES ENFANTS MALADES DE L'ÉVOLUTION

On croirait entendre les premières paroles d'*Antigone* : « Le malheur est en marche. » Mais nous ne savons rien du Destin ni des vieux Ténèbres, et comme les héros de Sophocle nous sommes peut-être conduits au contraire de ce que nous croyons voir, au contraire de ce qui fait notre désespoir, à ce vieux paradoxe des Enfers, qui est peut-être un Paradoxe Divin, ou un terrible jeu de cette Mort qui voudrait bien mourir enfin au bout de tous ces siècles malades, et nous contraindre, nous, mortels et anormaux, bientôt déments, à sauter dans le vide de notre nullité et à trouver la Vie enfin derrière le Mur de notre Matière et le masque creux de notre Intellect. Nous sommes les enfants malades de l'Évolution et nous voyons nos petits siècles comme la lente cathédrale de l'*Homo sapiens*, et notre cathédrale se défait et c'est tant mieux car nous étouffons dans cette Prison mondiale et meurtrière.

*Une geôle, tel est cet immense monde matériel.
Sur chaque route, debout, en armes, une loi aux yeux
de pierre,
À chaque porte, énormes, voilées, les sentinelles vont
et viennent.
Un tribunal gris de l'Ignorance,
Une Inquisition des prêtres de la Nuit
Passe en jugement l'âme aventurière...*

Pendant si longtemps nous nous sommes crus ce que nous sommes, avec l'évidence de la chenille qui suit son chemin, et nous avons tant de religions pour nous dire ce qu'était Dieu, ce qu'était le Diable, et tant de Science pour nous démontrer ce qu'était le monde au bout de ses microscopes, au bout de ses télescopes — nous étions devenus une sorte d'évidence si bien bétonnée : l'« homme », c'était tout fait d'avance, avec quelque perfectionnements. On peut imaginer des robots et de célestes évasions — mais on s'évade d'un homme tout fait pour revenir dans une autre génération également faite avec des calculs plus précis de ce que nous sommes de par la Loi. Mais *qui* calcule cette « loi » ? *Qui* regarde au bout de ce télescope ou de ce microscope ? Pourvu d'instruments pareils à son espèce, le petit lézard ou la chenille verraient un monde indubitable de lézard et de chenille — nous voyons un monde d'« homme », c'est tout. Nous

passons un télescope ou un microscope à travers les murs de notre prison, et nous disons : l'univers est « comme cela » et la Matière est « comme cela » (et Dieu est peut-être bien « comme cela ») et c'est indubitable : on le voit, on le touche, on l'a touché pendant des siècles, de tristes siècles qui ne s'améliorent pas. Mais c'est seulement la Prison qui se regarde elle-même avec ses mêmes yeux de prisonnier — et d'ailleurs qui s'aperçoit de la prison ?

Il faudrait en sortir pour s'apercevoir que l'on

est dedans ! Et les longs siècles sont là pour nous dire notre fatalité indubitable, comme l'*Anankè* des grecs. Même nos Cieux sont notre fabrication d'homme imperturbable.

Et si nous étions une chrysalide d'homme dans quelque chose d'autre ? Enterrés en nous-mêmes.

Sri Aurobindo regardait les longs millénaires, il écoutait le grand Rythme qui vient de toujours, et c'est un long chemin depuis une première petite cellule dans les océans sans nom, il y a trois milliards d'années, et c'est cette même cellule dans notre prison d'aujourd'hui. Et tranquillement, toujours si tranquillement, il disait :

Seuls des commencements ont eu lieu ici.

Trois milliards d'années de commencements.

Depuis 1910, il explorait, non pas le Nirvâna et les Cieux, mais les Murs de cette Prison — justement ces Ténèbres qui nous enferment, là où personne n'est allé vivant.

*Maintenant, une obscurité sacrée couvrait dedans,
Le monde était une profonde obscurité, immense et nue,
Et ce Vide contenait plus que tous les mondes grouillants
Et cette nullité sentait plus que toutes les naissances du Temps :
Ces ténèbres savaient muettement, immensément l'Inconnu...*

Peut-être pouvait-il déjà dire à Mère lorsqu'elle était revenue en France, en 1915, ce Secret :

*Un monde qui ne connaît pas le Moi qui l'habite
Œuvre et peine pour trouver sa cause et son besoin d'être,
Un esprit ignorant de l'univers qu'il a fait,
Obscurci par la Matière, travesti par la Vie,
Lutte pour émerger, pour être libre, pour connaître et pour régner...
Cette obscurité cache notre plus noble destinée.
La chrysalide d'une grande et glorieuse vérité...*

Déjà, il savait :

*Mais j'ai vu à travers le masque insensible
J'ai senti remuer un esprit secret dans les choses...
Dans le commencement se prépare le dénouement.
Cet étrange produit irrationnel de la boue
Ce compromis entre la bête et Dieu
N'est pas le couronnement de ton monde miraculeux...
Un pouvoir s'est levé du sommeil de mes cellules.*

Et vers 1918, sur un feuillet sans date, il écrivait :

« Cette nescience de la Matière est une conscience somnambule, voilée, emprisonnée, qui contient tous les pouvoirs latents de l'Esprit. Dans chaque particule, chaque atome, chaque molécule, chaque cellule de la Matière vivent et œuvrent, inconnues, toute l'omniscience de l'Eternel et toute l'omnipotence de l'Infini. »

Mais c'est une révolution ! La révolution la plus hardie de tous les temps, plus lourde de sens que Darwin, celle que Simonide de Céos appelait il y a vingt-six siècles, et peut-être d'autres suppliants disparus dans la nuit de l'Histoire : « Toi, “ Zeus, “ Père, change notre Destin ! »

Il savait, il avait touché dans son corps.

*Une exultation dans les profondeurs du sommeil
Un cœur de béatitude au fond d'un monde de peine.
Un Enfant allaité dans le sein caché de la Nature
Un Enfant joue dans les bois enchantés
Égrenant les notes de sa flûte de ravissement près des
torrents de l'Esprit
Attendant l'heure où nous entendrons son appel...
Une âme, une étincelle de Dieu survit
Et parfois brise l'écran sordide
Et allume un feu qui nous fait semi-divins.
Un Pouvoir caché demeure dans les cellules de notre
corps...*

En 1918, quand nous chantions nos sérénades à une victoire qui était encore le triomphe de la vieille Ruine sous un autre masque, Sri Aurobindo, lui, disait son appel, sa certitude d'une autre Victoire au bout de nos Âges Noirs, cette « *clef magique* » dans nos Ténèbres, ce paradoxe divin qu'il fallait arracher aux siècles de meurtres pour rien, de bûchers pour rien, de fusillés pour rien à l'aube d'un vrai jour jamais né :

*L'HOMME EST UN ÊTRE DE TRANSITION
IL N'EST PAS LA FIN
CAR, DANS L'HOMME ET HAUT PAR-DELÀ,
MONTENT LES DEGRÉS RADIEUX
D'UNE SURHUMANITÉ DIVINE.*

*La Matière, ici-bas, semble modeler la vie du corps
Et l'âme va où pousse sa nature :
La Nature et le Destin contraignent son libre choix.
Mais des esprits plus grands peuvent renverser cet équilibre
Et faire de l'âme l'artiste de son destin.
Telle est la vérité mystique que cache notre ignorance :
La Ruine est un passage pour notre force innée
Notre épreuve est le choix de l'esprit caché
L'Anankè est le propre décret de notre être.*

Pendant des siècles nous avons obéi aux prêtres de la Nuit, vêtus de religions infailibles et cruelles, et maintenant vêtus d'une religion plus infailible encore, scientifique, et

plus cruelle — tous, ils ont renforcé les Murs de notre prison pour s'adjuger le salut profitable de leurs ouailles ou le salut encore plus profitable de leurs canons défenseurs des patries et de leur science protectrice des maladies. Mais l'homme n'a jamais été aussi malade, ni aussi impuissant, et nos Cathédrales s'ouvrent sur des Enfers, notre Intellect sur la démence collective d'une race qui n'a pas trouvé son but ni sa clef. Allons-nous trouver enfin la « normalité » de notre espèce finissante ? ou culbuter une fois de plus dans le vieux chaos de la Préhistoire ?

« SI L'HOMME EST INCAPABLE DE DÉPASSER SA MENTALITÉ, IL SERA DÉPASSÉ. LE SUPRAMENTAL ET LE SURHOMME SE MANIFESTERONT NÉCESSAIREMENT ET PRENDRONT LA TÊTE DE L'ÉVOLUTION ^{12.} »

Car le paradoxe des Enfers a *toujours* été un paradoxe Divin et, quoi qu'il arrive, quelle que Ruine qu'il faille encore traverser, quels que soient les diables ou les prêtres du moment, nous allons tous au But inévitable.

*Adversaires du Suprême, ils sont sortis
De leur monde de pouvoir et de pensée sans âme
Pour servir par leur hostilité le plan cosmique*

dit Savitri.

Car, finalement, toutes les résistances et les négations servent à alimenter le Feu qu'il faut pour briser ou pour faire fondre cette résistance même et cette négation même, dans les espèces comme dans les individus — et aller plus loin, vers le But. C'est la « *terrible stratégie de l'Éternel* ¹⁴ » dit Savitri encore. *Tout sert le dessein cosmique. Tout va POUR*, même quand tout est contre.

C'est pourquoi aussi, Sri Aurobindo a ramassé toute sa sagesse en trois mots : « *Change tout en miel* ^{15.} »

Il faut attraper le pour qui est dans le contre.

UNE IMMENSE RÉVOLUTION

Devant cette immense révolution, nous sommes saisis et nous balbutions des mots comme l'enfant devant un premier océan et ses si grandes vagues, et nous disons à notre mère, regarde ! émerveillés, parce qu'elle n'a jamais vu, comme nous, cette si grande chose qui roule et va nous emporter peut-être. Et nous sommes là, devant ce nouvel océan, cette terrible merveille — *deina*, disaient les Grecs —, confondus et ne sachant pas comment dire cet assaut, ce raz-de-marée jamais contemplé, qui envahit nos corps comme nos nations et toutes ces cellules muettes du grand corps de notre terre bouleversée. Nous voudrions dire à d'autres enfants, comme nous, au bord de ce terrible Miracle, regarde ! Mais ils ne s'en aperçoivent pas — le Destin, c'est le moment où l'on s'aperçoit... de ce qui est là, du Mystère qui a toujours été là et que les bêtes savent mieux, qui naviguent sans savoir, qui écoutent le grand rythme d'un monde aux millions de cellules jamais séparées, aux millions d'atomes d'un seul corps. C'est comme une première naissance d'un monde qui se reconnaît, qui se touche lui-même partout comme la petite vague dans la grande mer, et nous ouvrons des yeux innombrables que nous ne nous savions pas —

regarde ! écoute ce qui bruit, ce qui chante, ce qui gronde comme un dangereux miracle dans notre grand corps réveillé. Et comment dire ce qui se passe à nos frères dans leur petite coquille séparée ? Mais elle craque, cette coquille : c'est abominable, c'est merveilleux — c'est la mort et c'est la Vie en même temps ! Allons-nous rouler avec la vague, allons-nous ouvrir les yeux et traverser les murs de notre prison ?

Mais comment ça fonctionne, cette révolution ?

C'est simple, pourtant, la bête comprend très bien, mais elle n'a pas de mots et elle suit son chemin de fourmi ou de chenille dans cet immense chaos qui n'a cessé de chaoter la Terre depuis la première vague, depuis un premier corps — et nous avons tant d'antennes d'acier dans notre dernier corps et nous ne savons pas ce qui se passe. Mais dans cette immense Prison de notre espèce, cette unique Coquille d'ombre épaisse qui enveloppe les innombrables cellules de notre unique corps d'homme, si quelque aventurier de l'avenir fait un trou, un seul trou, ça change tout ! C'est un autre air qui entre. C'est un autre pouvoir, c'est une grande vague inconnue, comme si, soudain, quelque poisson du vieil océan regardait une nouvelle terre et respirait un autre ciel — et que faire de ces vieilles nageoires ? qui ont fait des pattes, qui ont fait des bêtes de toutes sortes et des hommes aussi. C'est un nouveau chaos. Et pourtant c'étaient de vieilles cellules qui avaient œuvré, peiné, marché avec tant d'obstination à travers tous les climats et toutes les ruines, avec un pouvoir si formidable qui modelait et remodelait ces corps, comme si de la larve pouvait sortir un dieu. Et si, enfin, nous allions saisir notre propre pouvoir au fond de ce vieux corps des Âges et remodeler cette vieille bête et changer cette vieille prison *consciemment* au lieu de laisser les vieux chaos faire leur ouvrage d'enfantement ? Allons-nous nous enfanter nous-mêmes et sortir du Ventre noir ? Nous ne connaissons pas notre propre pouvoir ! nous ne l'avons jamais touché au bout de nos microscopes, les vieux prêtres de la Nuit veillaient bien à ce que nous ne touchions jamais à notre propre secret. Mais il faut casser cette Coquille, et ça fait mal. Cette vieille Évolution a toujours eu du mal à fabriquer un nouveau bébé avec sa vieille pâte. Mais cette pâte, elle est là ; cette formidable Énergie, elle est là — il suffisait de faire un trou, un premier trou dans cette coquille d'homme, et de libérer cette Puissance somnambule qui nous habite. Alors TOUT est possible. Un nouveau monde est possible, et ces vieux atomes imperturbables peuvent s'organiser autrement par la Puissance même qui les habite, au lieu de faire des malheurs. « *Un nouveau principe de Matière* » disait Sri Aurobindo. Cette « Matière », c'était seulement celle que nos outils avaient vue avec des lunettes : c'est une matière d'homme, vue par des hommes et avec de faux pouvoirs.

Alors, on voudrait bien dire : regarde !

On voudrait bien dire : Tu peux-tu peux !

Mais casser cette coquille, ça fait mal.

C'est tout le monde qui a mal.

Un être de Feu nommé Sri Aurobindo, un grand Aventurier de l'Évolution, a fait un premier trou dans cette carapace d'homme et c'est un vent singulier qui souffle de par le monde.

Ô Ténèbres fécondes.

Nous sommes en 1919 encore. Dix-sept ans plus tard, en 1936, Sri Aurobindo écrivait dans un poème — c'est là qu'il cachait le mieux son cœur et son travail dans un monde qui ne le comprenait guère, on pouvait dire oh ! c'est « de la poésie », mais pour les Grecs, *poïein*, c'était FAIRE :

J'ai creusé longtemps, profond

Dans une horreur de fange et de boue

Un passage pour la chanson d'une rivière d'or

*Une demeure pour le feu immortel.
J'ai labouré et peiné dans la nuit de la Matière
Pour apporter le feu aux hommes...
La nuit et la mêlée m'entourent
Car les lampes que les hommes appellent soleils
Sont des lueurs à mi-chemin
Jetées sur cette vie trébuchante par les Immortels.
L'homme allume sa petite chandelle d'espoir
Qui conduit à un bord défaillant,
Un fragment de la Vérité est tout son horizon
Un mince logis, tout son voyage.
Ils craignent et nient la Vérité des vérités
Ils refusent la Lumière des lumières
Leur cri s'élève vers des dieux ignorants
Ou ils choisissent l'autel d'un démon.
Tout ce qui avait été trouvé est à trouver encore
Chaque ennemi vaincu revit encore
Chaque bataille gagnée est à livrer encore et encore
À travers des immensités de vies futiles.
Mes plaies béantes sont mille et une...
Une voix a crié : « Va où nul n'est allé
Creuse encore, creuse plus profond
Jusqu'à ce que tu touches l'inexorable roc du fond
Et frappe à la porte sans clef. »
J'ai vu un mensonge profondément planté
À la racine même des choses
Là où le Sphinx gris garde l'énigme du sommeil de
Dieu...
J'ai quitté la surface des dieux du mental
Et les mers insatisfaites de la vie
Et plongé par les allées aveugles du corps
Jusqu'aux mystères infernaux.
J'ai creusé dans le terrible cœur muet de la Terre
Et entendu les cloches de sa messe noire.
J'ai vu la source d'où partent ses agonies
Et la raison profonde de l'enfer...
J'ai percé le Vide où la Pensée est née
J'ai marché dans le trou sans fond.
Mes pas ont taillé des marches désespérées...
Pour apporter les feux de la splendeur de Dieu
Dans les abysses humaines...
Tous les voiles se brisent maintenant...
Un pont est jeté entre les abîmes et les sommets
Et le torrent des eaux d'or a roulé¹*

LES IMPATIENTES FORCES EN FUSION

Mais les hommes ne savent pas encore ce qui se passe, ni quel miracle se prépare, ni quel feu brûle en eux pour renaître et mourir à leur vieux monde, ni quelle Loi va s'emparer de leur matière. Nous sommes encore en 1919 et les vieux dieux s'apprêtent à transmigrer, les alliés victorieux se préparent à bâtir leur *Société des Nations* à Genève, avant leur prochaine Cathédrale des *Nations Unies* à New York. Inlassable, Sri Aurobindo tente de dire — il a deux cents lecteurs, ou plutôt il cherche deux cents lecteurs... en France (oui, en France) pour sa nouvelle Revue *Arya* :

« Une guerre s'est terminée, un monde a péri dans le domaine de la pensée et a commencé à disparaître dans l'ordre de la Nature extérieure... déjà commence la nouvelle guerre, ou la vieille guerre continue sous une autre forme... Dans cette lutte, la question se pose pour l'homme pensant : quel Pouvoir ou quelles Puissances expriment leur volonté, ou leur conflit, à travers ce bouleversement ? Et nous, quel pouvoir ou quelles puissances servirons-nous ? à quelle chose intérieure ou surhumaine prêterons-nous obéissance puisque les trônes et les systèmes extérieurs sont balayés comme des feuilles mortes sous la tempête du Temps qui souffle ? Quoi, ou qui, mettrons-nous sur le trône ? ... Il y a quelque chose de plus grand que nos pensées et nos désirs, quelque chose de plus constant, de plus insistant qui dure et grandit par-delà ces changements, et pourtant grâce à eux. S'il n'y avait pas ce "quelque chose", tout cet effort humain serait seulement une vaine turbulence, et la vie de l'homme seulement la routine affairée d'une ruche ou d'une fourmilière, à une plus vaste échelle, avec davantage de souffrances inutiles et moins d'économie et de sagesse... »

« Vaine sera une construction mécanique de l'unité si l'unité n'est point dans le cœur de la race et si elle est seulement un moyen d'organiser et de sauver nos intérêts; alors, le résultat sera comme il l'était déjà dans le passé immédiat : une lutte plus féroce et un nouveau déchaînement de révolutions et d'anarchie. »

Et Sri Aurobindo ajoute ceci, qui restera vrai soixante-quinze ans plus tard :

« Une liberté mécanique accrue, prodiguée généreusement ou distribuée comme une aumône selon les nécessités, les intérêts et les calculs des forces du vieux monde toujours debout... Un nouveau système de barrages pour empêcher une nouvelle avance de l'inondation a peu de chances de mettre fin au cataclysme. Même si quelque sagacité à courte vue arrivait à bâtir une digue pour un temps par l'effort combiné de nos égoïsmes organisés et fortunés... ce ne serait encore qu'une pause artificielle aboutissant à un nouveau bouleversement dans un avenir peu lointain — une futile tentative pour tricher la destinée. »

Cette destinée...

Mais nous, quelle arme avons-nous au milieu de tous ces gardiens de la paix qui sont des gardiens de la guerre et des pilleurs de la terre ?

Prophétiquement, à l'autre bout des siècles, Sophocle mettait dans la bouche de cette même Brute, Créon, dans *Antigone*, ces paroles : « Jamais n'a grandi chez les hommes pire institution que l'argent. C'est l'argent qui détruit les États ; c'est lui qui chasse les citoyens de

leurs maisons ; c'est lui dont les leçons vont séduisant les coeurs honnêtes et leur font embrasser l'infamie. Il leur enseigne tous les crimes, il leur apprend l'impiété qui ose tout. Mais celui qui se vend et en arrive là, un beau jour aussi aboutit au châtement. » La scène n'a pas changé depuis vingt-cinq siècles et l'on se dit que c'est *tout* qu'il faudrait « châtier » ! Et depuis ces vingt-cinq siècles, nous n'avons pas compris cette « destinée » parce que nous avons vu seulement la destinée d'un individu ou d'une nation, ou d'une petite paroisse ; nous avons vu des « bons » et des « méchants », des « fidèles » et des « infidèles », des pécheurs et des saints — des « Allemands » et les autres, de vilains Russes et les autres, et encore quelque vilain de demain. On n'en finirait pas de châtier tous ces vilains et de les excommunier de notre petite Église ! Et on recommence. Mais c'est *tout* qui est pareillement « vilain », ou pareillement « bon-vilain ». C'est une totale ambiguïté humaine. Comme disait Sri Aurobindo avec son merveilleux humour : « *Le sens de la vertu nous aide à chérir en secret nos péchés*³. » Alors, nos nouveaux « gardiens de la paix » gardent très bien la guerre, comme nos papes divers gardent très bien leurs pécheurs — et que feraient-ils s'il n'y avait plus d'enfer ! On pourrait entendre encore le cri de Sophocle, ou sa peine profonde, lorsque le Chœur d'*Antigone* psalmodiait sous son masque : « Ils remontent loin, les maux que je vois sous le toit des Labdacides », et c'est le toit des hommes, de tout ce paquet humain, là, qui se débat dans la nuit. Et nous ne comprenons rien à notre destinée ambiguë, comme les Oracles de Delphes qui poussent ici pour aller là, comme Athéna qui pousse Ajax dans sa folie, qui pousse toute cette famille humaine dans son « filet de mort », et cette race contre cette autre, et ces croyants contre ces autres — mais il n'y a pas d'« autres » ! Il y a tout un même paquet humain en noir et blanc, il y a une totalité Terre qui va, poussée par Athéna, qui va son implacable chemin pour nous extirper de cette sublime-maudite espèce, comme elle poussait d'autres vieilles espèces à sortir de leur marécage nauséabond pour respirer un autre air. Et c'est cruel tant que ça dure. Mais il fallait bien, et il faut bien sortir de cette interminable Évolution nocturne...

*Ces vieilles entrailles d'énormes rêves calamiteux
Roulés comme une larve dans la nuit*

... pour jaillir dans autre chose. Et dans toute cette misère, cette grande Misère de tout, il n'y a aucune révolution idéale, ou morale ou religieuse ou philosophique — nos vieilles révolutions pensantes — qui puisse nous aider, sauf une révolution dans le corps même de la Terre, dans ces cellules mêmes du début, englouties sous les croûtes diverses dont elles se sont revêtues depuis le début des Âges. Nos dernières Cathédrales New-Yorkaises sont encore une autre croûte sur « *les impatientes forces en fusion de la Nature évolutive*⁵ », disait Sri Aurobindo en décembre 1918, et elles crouleront, c'est évident, parce qu'une impatiente Athéna veut nous tirer de cette interminable ronde des hommes.

*Comme tu es blanche et belle et calme
Et pourtant vêtue de tumulte !*

s'écriait Sri Aurobindo dans un ancien poème de 1907, où Poséidon, le Dieu des Mers, s'adressait à Athéna...

*Les cieux tremblent au-dessus de toi, déesse,
Blessés d'éclairs
Et les mers fuient devant tes terribles pas tranquilles...
Ô Vierge formidable
De beauté,*

Troubleuse de l'ancien monde !

Et comme toujours depuis le début de cette tragédie de la Terre, c'est un même Feu qui pousse, qui pousse et grandit dans le cœur des espèces comme dans nos cœurs d'aujourd'hui sous l'écrasement même qui voudrait nous détruire. Saisirons-nous ce Feu ou cette Nuit ? C'est notre seule « arme », comme au début de ces millions d'années. Il y a des feux noirs qui couvent, mais il y a aussi un Feu d'Amour qui reste au bout de tout, quand tout a fait faillite, quand on est ce seul condamné dans sa cellule, ce seul pauvre rien qui crie comme s'il avait toujours été autre chose.

LE DERNIER CRÉPUSCULE

Il y a bien des secrets. Sophocle est parti, Sri Aurobindo est parti, mais les chants de l'un ont trouvé leur Note pleine en l'autre — nous aussi, quelques-uns, et le Destin dira bientôt sa réponse à tous ces cœurs qui peinent, à cette Terre même.

« Cette fois-ci, quelque chose sera fait 1 »

disait tranquillement cette sérénité de Sri Aurobindo, qui avait labouré bien des fois, et peut-être regardé avec Sophocle cette mer immense, ce Temps immense qui n'apportait pas encore ce Moment du Destin, ce pour quoi toutes ces vagues avaient roulé nos vies et des empires. «

Oui, le temps qui coule, inépuisable, inexorable, le temps bouleverse toute chose... il rend possible l'impossible, il ébranle l'inébranlable. » Ils savaient, l'un et l'autre, que cette Vague-là viendrait, que ces Ténèbres cachaient une autre aurore — cet Olympe si lointain n'avait pas roulé tant de nuits et tant de cris pour un néant, il n'avait pas dit tout son secret.

Il y a bien des secrets et nous aimerions bien dire ce qui est possible dans notre langage — peut-être faut-il remonter dans la Préhistoire pour trouver ce qui est maintenant. La Préhistoire des hommes, c'était toujours un corps, aveugle, qui ne se savait pas lui-même, et quand on suit les pas de Sri Aurobindo, quand on descend dans « les allées aveugles du corps », on trouve, étrangement, ou retrouve tous les secrets du monde — tout le monde est là !

« Un signe qui déchiffre tous les signes 2 »

et une Note si merveilleuse qui relie toutes ces vies, tous ces corps en peine qui ne se savent pas eux-mêmes et qui crient parfois, qui arrachent leur Note impérissable à cette mort étranglante, cette même Note que Beethoven arrachait à sa nuit sourde :

« Un cœur de béatitude au fond d'un monde de peine »

Cette béatitude n'était pas née pour mourir toujours, nos corps savent mieux que nous !

Les Ténèbres sont descendues sur nous, elles enveloppent tout le monde — cet unique Corps en peine —, et le paradoxe des Enfers n'a pas encore révélé sa face Divine, mais sans doute fallait-il que nous approchions du cœur des choses et qu'on nous enlève notre manteau d'ombre — le Secret ne pouvait pas, ne peut pas être pour un seul homme, pour un seul Sage séparé du Corps terrestre. Il n'y a qu'une cellule, un seul centre radiant sous ces millions de déguisements que nous appelons des hommes — on nous arrache cette croûte, et

c'est lent, et ça n'en finit pas, mais tout est ébranlé et l'« impossible » s'approche de notre Côte Sauvage.

Émouvantes, nous retrouvons deux lettres de Sri Aurobindo écrites à Mère lorsqu'elle était encore en France, en 1915, lorsqu'il « labourait dans la nuit de la Matière » :

« La terre entière est maintenant sous une seule loi et répond à la même vibration, je doute de trouver aucun endroit où le fracas de la lutte ne nous poursuive pas. En tout cas, une retraite effective ne semble pas être ma destinée. Je dois rester en contact avec le monde jusqu'à ce que j'aie maîtrisé les circonstances adverses ou succombé, ou bien continuer la lutte entre le spirituel et le physique aussi longtemps que je suis destiné à la poursuivre... Il faut avoir un cœur calme, une volonté imperturbable, une totale abnégation et les yeux constamment fixés sur l'au-delà pour vivre sans découragement des temps comme ceux-ci qui sont vraiment une période de décomposition universelle. »

Et encore en 1915, au milieu de cette vieille guerre qui continuera pareille et plus féroce encore quatre-vingts ans plus tard, il écrivait à Mère :

« Rien ne semble capable de faire bouger l'immobilité des choses et tout ce qui s'agite à l'extérieur de nous-mêmes est une sorte de vortex de confusion noire et menaçante d'où rien de formé ni de lumineux ne peut émerger. C'est une singulière condition du monde : la définition même du chaos alors que la forme du vieux monde reste apparemment intacte à la surface. Mais un chaos de longue désintégration ou d'une nouvelle naissance rapide ? C'est la bataille qui est en train de se livrer jour après jour, mais sans rien qui s'approche encore d'une décision. »

C'est la bataille que Sri Aurobindo allait livrer pendant quarante ans dans son corps, sans découragement et les yeux fixés sur le But, tandis que la « longue désintégration » continuera jusqu'à nos jours. Et l'on se demande comment cette façade apparemment intacte tient encore.

En décembre 1918, lorsque les Alliés célébraient leur victoire, Sri Aurobindo écrivait patiemment dans sa revue *Arya* :

« Pour le moment, il faut s'attendre encore au dernier crépuscule qui sépare l'âge mourant de l'âge pas encore né, plutôt qu'à l'aurore véritable »

Mais il y a une aurore nouvelle, elle est là, toute préparée sous nos décombres fardés, et tout à l'heure nous allons remonter dans cette Préhistoire qui tenait la clef de notre Histoire, celle qui a échappé à tous nos siècles, religieux ou athées, et que Sri Aurobindo a retrouvée dans son propre corps en lisant les hymnes védiques comme il avait lu Homère. C'était il y a sept ou dix mille ans, avant même les sombres et somptueuses dynasties d'Égypte, qui n'avaient trouvé que les secrets de la mort, mais non sa guérison.

*Tissez une oeuvre inviolable
Devenez l'être humain...*

disaient les chantres védiques.

Oui, ce que nous ne sommes pas encore devenus, parce que nous étions encore dans cette « transition humaine », en route, à travers la décomposition de tout pour arriver à la seule chose.

*Devenez l'être humain,
Créez la race divine.
Vous, les Voyants de la vérité,
Aiguisez l'épée étincelante
Pour tailler le chemin de l'Immortel.
Connaisseurs des plans secrets
Formez les marches par lesquelles
Les dieux atteignirent à l'immortalité.
(Rig-Véda, X.53)*

Car, dans ce corps, il y a le Signe de tout — des mondes, des chemins et de la destinée.

*Dans les cellules de notre corps siège un Pouvoir caché
qui voit le jamais vu et tisse le plan de l'éternité*

dit Savitri.

Nous mettons bout à bout des fils de chromosomes scientifiques quand un fil d'or relie les âges, les espèces et leur devenir, et le Pouvoir qui fait devenir.

Mais ça devient, en dépit de nous. « *La fin d'un stade de l'évolution est marqué par une puissante recrudescence des éléments qui doivent sortir de l'Évolution* », écrivait Sri Aurobindo. Et ça sort ! c'est de l'autophagie à grande échelle, mais n'est mangé que ce qui veut la mort et la cultive, ce sont les débris ou les rebuts de la vieille Ruine empilée qui sortent de cette « assise ténébreuse » où ils s'étaient tapis depuis des millénaires — et qui sortent sous la Puissance même qui a tissé tous ces âges et qu'un Être de Feu, Sri Aurobindo, a eu le courage d'aller délivrer de notre cocon noir. Nous ne sommes pas encore nés, la Vie n'est pas encore et elle soubresaute pour mieux briser sa chrysalide. Et nous serons émerveillés.

*Je les ai vus traverser le crépuscule d'un âge,
Les fils aux yeux de soleil d'une aurore merveilleuse,
Les hauts créateurs au vaste front de calme,
Les puissants briseurs des barrières du monde
Les lutteurs du destin dans les lices de sa volonté
Les terrassiers dans les carrières des dieux
Les messagers de l'Incommunicable
Les architectes de l'immortalité.
Ils sont venus dans cette sphère humaine déchue
Leurs visages portent encore la gloire de l'Immortel
Leurs voix communient encore avec la pensée de Dieu
Leurs corps s'illuminent de la beauté de l'Esprit,
Porteurs du mot magique, du feu mystique,
Porteurs de la coupe dionysiaque de la joie,
Leurs yeux s'approchent d'un homme plus divin,*

*Leurs lèvres chantent un hymne inconnu de l'âme
Leurs pas résonnent dans les corridors du Temps.
Hauts prêtres de la sagesse, de la tendresse, du délice, du
pouvoir,
Découvreurs des chemins solaires de la beauté
Nageurs des océans rieurs du feu de l'Amour
Et danseurs par les portes d'or du nectar,
Leurs pas, un jour, changeront la douleur de la terre...*

Oui, le dernier crépuscule est là — notre crépuscule. Mais c'est pour un hymne à la joie et pour une nouvelle naissance de l'Homme.

« Cette fois-ci, quelque chose sera fait. »

Qu'il y ait cette ancienne amitié
entre vous, dieux, et nous.
Rig-Véda, VI.18.5

V

Une Sagesse préhistorique

Le monde est un mystère, comme l'enfant pour lui-même.

Il ouvre les yeux sur quelque chose de si vaste, si inconnu, comme un bébé phoque sur sa grande plage de neige, et nous avons oublié ce premier regard ému, ce premier regard un peu tremblant, où rien ne bouge sauf ce premier battement pour soi-même, sauf ce mystère enveloppé en soi-même. Une mère qui veille, c'est le seul repère dans cette immensité nue. Et les yeux se ferment longtemps pour écouter ce grand silence miraculeux, écouter, écouter ce qui palpète, ce qui vibre, ce qui se respire et se sent sous ces yeux qui n'ont pas de nom, sous ce monde qui naît à lui-même, tout blanc et nu. Un premier moment qui contient les éternités et tous les âges et tous les êtres, muettement, comme un commencement sans fin ni bornes. C'était toujours là. C'est ce premier Mystère qui continue et se revêt, d'un nom, d'un autre, d'une prière ou d'une chanson, d'un cri ou d'une peine, mais c'est pareil, toujours pareil, et le Mystère reste toujours là comme s'il nous portait, comme s'il était le battement de notre battement, le cœur de notre cœur et le Silence qui enfante tout — c'est, et c'est toujours comme si tous les hiers n'avaient jamais été, ni toutes les histoires comme du vent qui souffle sur une grande plage pareille, et c'est le même Mystère enveloppé en lui-même qui fait toutes ces histoires et porte nos vies, nos noms d'un moment, notre énigme puissante qui va et qui va par ce chemin et par cet autre comme si tout était bon, tout était chemin pour marcher. Et quand nous croyons savoir, tout s'envole comme l'oiseau, pour retourner à ce Silence fécond d'où naissent d'autres yeux, d'autres petits d'oiseaux, ou d'hommes, sur une même plage nue.

Et le Mystère reste sa propre réponse. Quelquefois, dans une vie, il ouvre sa porte de silence, et tout est plein et tout est su.

Après avoir tant dramatisé et discuté et condamné ou glorifié, Euripide, vieilli, déçu, incertain de lui-même et de tout, s'échappe d'Athènes et dans les bois d'une lointaine Macédoine compose sa plus belle tragédie, *Les Bacchantes* :

*Innombrables les formes du mystère
Innombrables les choses que Dieu fait être
Espoir passé ou peur.
Et la fin n'arrive point que les hommes espéraient,
Un chemin est là et nul ne le voyait.
Ainsi des choses ici même survenues.*

Un chemin... qui chemine et ouvre parfois sa porte inattendue. Un Silence... qui se déchire et délivre parfois des voix inconnues ou une musique d'ailleurs.

UN INTERRÈGNE DANS LA RÉALITÉ

On pourrait presque sentir ces foules qui se rendaient au théâtre d'Athènes, ou d'Épidaure, au moment des « Dionysies » — quinze mille personnes pouvaient s'asseoir là à ciel ouvert, même vingt mille à Argos — pour écouter ce Mystère, leur propre mystère. Nous ne pouvons pas comprendre, nous sommes trop revêtus de « compréhension ». Mais là, c'était vivant, ce n'étaient pas des « questions » et des « réponses », c'était la chose même qui se déroulait sous un grand ciel de toujours avec le même murmure dans un cœur d'homme provisoire après tant d'autres murmures silencieux sous d'autres yeux qui regardent... ce grand monde ; c'était le même chant qui se psalmodiait comme un écho du leur, c'est le Mystère qui s'écoutait lui-même. Il était *là*, et quoi d'autre ? Alors, il n'y avait point besoin de petites personnes photogéniques, au contraire, mais ces êtres qui évoluaient autour du *thymèlè*, emmaillottés de bandelettes, couverts d'un masque au front surélevé, la bouche tournée vers le haut, hommes ou femmes sans importance, ces êtres qui portaient les voix d'ailleurs, du Destin ou de la peine des hommes, ou de leurs joies si vite brisées, et d'une constance divine et d'immenses forces cosmiques au-dessus des masques, sous les grands cieux comme dans leur battement nu qui n'avait d'autre besoin que de se savoir lui-même et de se sentir pour toujours. Et... « c'est ainsi ». Non, ce n'était pas la « fatalité » comme nous le comprenons, et quelle vie n'est pas fatale à l'échelle d'une vie ou d'une petite personne ? Ce sont toutes les vies et tous les êtres, sur un rivage ou un autre — un masque suffit pour faire parler tout le monde et chanter ce qui fut, ce qui est, ce qui sera. Ce qui *est*, en vérité, car au temps d'un petit phoque sur sa plage blanche, deux yeux s'ouvraient sur une même chose. Et sur quoi ouvrons-nous les nôtres ? Toutes les réponses sont futiles, mais cette question même... qui brûle, pareille mais si engloutie, si obscurcie chez nous qui savons tant avec tant de « personnages » autour de nous et tant d'« autres » qui ne sont plus nous-même.

Même un être aussi raffiné et à l'esprit aussi aigu que Voltaire regardait ce monde homérique où les dieux se mélangeaient aux hommes parmi des colosses et des centaures, et des hydres ou des nymphes et des satyres... et ne comprenait pas — « des rêveries et des inconséquences » disait-il dans son *Dictionnaire Philosophique*. Mais ces rêveries nous habitent et ces monstres fabuleux déferlent au grand jour, et sans fable, leur « inconséquence

» nous hante et nous suit, les vieux morts viennent tuer les vivants, qui ne vivent plus très bien. L'Homme a pris son destin en main depuis Euripide, depuis la mort de Socrate, et il le fallait, il fallait objectiver et personnaliser cette situation humaine parmi les étoiles, mais *qui* a pris en main *quoi* ? — notre Raison qui a empoigné tous ses diables, qui lui échappent et courent les rues ? notre Intellect qui s'empare de tant d'« oiseaux peints » pour les enfermer dans une petite chapelle idéale, qui craque et vit un moment ? nos Religions dont les prophètes et les prêtres s'entre-égorgent, assez longtemps, pour vous réduire à leur salut suspect et à leurs cieus d'où sortent toujours de nouveaux enfers ? Et le pauvre « homme » là-dedans, éclairé, si éclairé qu'il n'y voit plus rien, si outillé qu'il ne peut plus rien pour lui-même et par lui-même ? Les « inconséquences » grecques sont devenues notre tragique inconséquence, sans le rêve ni le chant. Et pourtant, nous avons pris notre destin humain dans nos mains, non pas par erreur, mais dans un but, car toujours le chemin est vaste, il est terrestre, et toujours les Ténèbres nous conduisent à leur faille de lumière ; comme Œdipe, il fallait nous apercevoir au bout de ce cycle mental que quand nous ne sommes plus rien, quand nos raisons et nos religions se décomposent, nous sommes en passe de devenir... autre chose. Tout ce cycle de vingt-cinq siècles... quoi ?

*Une conscience qui ne connaît pas sa propre vérité.
Chasseresse égarée à la poursuite d'aurores trompeuses
Elle se meut ici entre les extrémités noires et lumineuses
de l'être
Dans une pénombre qui semble un tout.
Un interrègne dans la Réalité
Découpe la Pensée intégrale et le Pouvoir total...*

Ainsi parlait Savitri.

LES BIENFAISANTS MYSTÈRES

Une âme, ça chante.

Elle a toujours chanté, avec les arbres, avec le vent et le ressac quand nous n'étions pas encore nés — avec la joie, avec la peine et le silence. Elle était là, toujours, avec les bêtes, avec les plantes et le lichen sur la pierre nue. Orphée, le chantré à la voix « merveilleuse comme le miel », enchantait même les bêtes sauvages, « même la pierre », et le seigneur de l'Hadès infernal fut obligé de lui rendre son Eurydice, tant ce chant était doux et plus fort que la mort — des « fables » ? Mais ce chant tisse les étoiles et les atomes et notre destin, même dans la Matière il est là, et sa Note peut faire une autre mélodie de nos vies et traverser nos murs mortels d'un autre souffle. Un son, un seul son. Et il n'y a pas trente-six choses.

On pourrait dire que notre cycle mental a tout *figé*.

Une âme, qu'est-ce que c'est ?

Nous sommes bien malheureux d'avoir mis cela dans les Églises.

Orphée, c'était avant Homère, peut-être mille ans avant notre ère, longtemps avant la naissance de Sophocle quand les masques chantaient encore, quand les foules écoutaient

encore ce qui bat dans les siècles comme dans leur corps. Quand l'oiseau n'avait pas encore été mis en cage.

Si l'on vole par-dessus les siècles, il nous semble entendre une autre voix, mécanique et sèche, d'un philosophe de notre Occident adulte et engagé (Sartre, pour ne pas le nommer) : « Par Psyché nous entendons l'*Ego*, ses états, ses qualités et ses actes. L'*Ego* sous la double forme grammaticale du *Je* et du *Moi* représente notre *personne*. »

Ainsi soit-il.

Et il en fut ainsi de cette personne qui prit en main nos siècles malheureux et notre Destin grammatical.

Mais la faute n'en est pas aux « athées » ni même aux « matérialistes », mais à ceux qui auraient dû faire entrer cette âme dans notre matière et dans notre terre, au lieu de l'envoyer au Ciel.

Avant Orphée, il y avait Éleusis, c'était une autre « fable », plus vieille celle-là. C'était quelque mille deux cents ans avant la naissance de Sophocle, à trente kilomètres d'Athènes sur le golfe de Salamine, si bleu sur sa falaise. C'est là qu'était venue, selon Homère, « la Grande-Déesse », Déméter, épouse de Zeus, arrivée de Crète à la recherche de sa fille Korè, elle aussi enlevée par le seigneur des Enfers — elle ne chantait pas, mais c'était la « Déesse de la Terre », la « Grande Mère », et sa fille était notre terre malheureuse toujours enlevée par la mort. Et quel chant ressuscitera cette morte ? Ainsi naquit un grand « mythe » — un mythe ? qui allait conquérir toute la Grèce d'avant Homère jusqu'à Platon*, jusqu'à Rome. C'était la naissance des « bienfaits mystères », car jamais à travers les siècles préhistoriques, ici et là, il n'avait semblé aux hommes que cette Terre fût une bille de boue utilisable pour nos besoins particuliers. C'était un Mystère, cette terre, née de l'union de Zeus et de Déméter, c'était « la Fille » d'un mariage du Ciel et de notre boue fécondée — nous sommes les fils du Ciel par notre Mère la Terre ! Et ce fils-là *doit* avoir un pouvoir sur la mort. En chacun de nous, la Grande Mère veut ressusciter son enfant mort.

* Voir le *Phédon*.

Mais il faut *s'apercevoir* de ce qui est là. Ou de *qui* est là.

Et dans ce temple d'Éleusis, où trois mille personnes pouvaient entrer, femmes et esclaves compris, se répétait, ou se mimait plutôt l'Acte premier ou le Mystère premier de l'enlèvement de « la Fille » par le seigneur de l'Hadès infernal, sa descente dans les Enfers, qui était *en même temps* la fécondation de notre terre — il faut ressusciter notre morte. Alors la foule des « mystes », dans ce sanctuaire entouré de six rangées de sept colonnes et de huit rangées de gradins majestueux coupés de six portes, regardait le ciel en psalmodiant « hué ! hué ! », « Tombe en pluie ! tombe en pluie ! », puis elle regardait la terre en chantant : « Kué ! Kué ! » « Deviens grosse ! Deviens grosse ! » Et la prêtresse poussait le cri : « La Forte a enfanté un fils sacré. »

Ni Homère, ni Sophocle, ni Platon, ni ceux qui bâtirent Éleusis, ni les merveilleux sculpteurs des marbres de la « Korè en péplos », n'étaient assez « primitifs » ou assez « sauvages » pour penser qu'il s'agissait là de rites sexuels et obscènes entre la prêtresse et le hiérophante, comme l'ont rapporté les « Pères de l'Église », ni de rites pour fertiliser les filles et les moissons comme le croyaient les Latins lorsque Déméter, rapetissée, était devenue Cérès, ni d'une « fable ». Dionysos non plus n'était pas encore devenu Bacchus. Et cette foule émue, qui n'était pas encore emprisonnée dans sa tête, sentait la profondeur du Mystère comme celui de son propre mystère, et la naissance de ce « fils sacré », aussi appelé Iacchos, l'« Enfant Divin », comme quelque chose qui vibrait étrangement dans son propre cœur et dans son propre corps. Car ce fils sacré, enfanté par la Grande Mère, c'était leur âme : « Heureux celui qui a eu la vision des mystères, chantait un hymne homérique à Déméter, car celui- là recevra la richesse dans sa demeure », et cette « richesse », c'était leur âme. C'était *la* richesse.

Dans son *Œdipe à Colone*, au moment final de la disparition glorieuse d'Œdipe dans « la plaine des Ténèbres », Sophocle fait dire au Messager qui regardait de loin Œdipe disparaître sous les yeux du roi Thésée : « Nous voyons que notre roi avait la main au front, s'en ombrageant les yeux, comme en présence d'un spectacle effroyable qui se fût révélé à lui et dont il n'eût pu supporter la vue... et presque sans délai, nous l'apercevons qui adore à la fois, dans la même prière, la Terre et l'Olympe divin. »

Ce Mystère de la Terre et du Ciel réunis, c'est celui qui a manqué à tous nos siècles matérialistes, car il nous aurait guéri de tous nos athéismes aveugles et de tous nos « théismes » tronqués. Car, ce que nul n'a compris jusqu'à ce jour, c'est que notre Secret Divin, le sens Divin de notre Matière, ce sont les Enfers qui le gardent. Même un homme politique aussi endurci que Cicéron osait dire au premier siècle avant notre ère : les rites d'Éleusis sont « le meilleur don qu'Athènes ait fait au monde ».

Et *Savitri*, comme Orphée qui voulait délivrer sa bien-aimée des Enfers, comme Déméter qui voulait délivrer sa « Fille » des griffes de la mort, et plus loin encore comme Isis qui voulait redonner la vie au corps dépecé de son époux Osiris, disait dans ce Chant cinq de la « Découverte de l'Âme » :

*Comme une mère sent et partage la vie de ses enfants
La Grande Mère émane une petite portion d'Elle-même,
Un être pas plus grand que le pouce d'un homme
Dans une région secrète du cœur
Pour affronter l'angoisse et oublier la béatitude,
Pour partager la douleur et porter les blessures de la
terre
Et labourer parmi le labeur des étoiles.
Cela, en nous, rit et pleure, subit les coups,
Exulte dans la victoire, lutte pour la couronne,
Fondu et confondu avec le mental et le corps et la vie
Il prend sur lui leur agonie et leur défaite
Saigne sous le fouet du Destin et pend sur la croix,
Et pourtant, il est le moi immortel sans blessure
Et il soutient l'acteur sur la scène humaine.*

Alors, au lieu d'un Destin grammatical et mortel, nous découvrirons peut-être un Destin divin et immortel dans un corps.

TAD ÉKAM

Il faut remonter plus loin encore dans la Préhistoire pour trouver, ou retrouver, le Secret complet et cohérent de notre espèce, qui est aussi le Secret de la Terre, car n'est-ce pas un seul être et un seul corps qui se meut lentement — si lentement — vers son unique Destin. Et d'ailleurs, il ne reste plus rien d'Éleusis, disparu sous la vague de la « religion nouvelle » qui cherchait le « salut », qui ne voulait plus de trace de ces cultes « barbares et

impurs », mais ce salut... nous ne savons toujours pas où il est. Éleusis a été transformé en cimetière chrétien au V^e siècle de notre ère. C'est ainsi. Mais la « barbarie », nous ne savons pas de quel côté des siècles il faut la chercher. Orphée, le chantre, disait déjà, mille ans plus tôt, que l'homme est « à la fois titanique et divin ».

Plus loin dans la Préhistoire, très loin, peut-être à l'aurore des temps de cette fois-ci, après d'autres disparus, nous vient l'écho si puissant d'une grande onde de Feu : les Védas.

Toujours, il a soufflé un autre air sur notre terre ignorante, toujours il y a eu ce besoin, silencieux, qui brûle, qui pousse sous cette peau d'homme ou de bête, dans cette semence d'arbre ou de lichen, ou de petit phoque aux yeux ronds sur sa grande plage nue. Toujours il y a eu comme une peine qui ne se sait pas, comme une quête qui ne se sait pas, de soleil ou d'amour, comme un but qui court devant, toujours devant, une plénitude à trouver et qui s'efface et qui revient pour nous tirer encore, de nos eaux primordiales ou de nos forêts ou de nos boulevards — un aiguillon de Feu.

*En un sens profond,
c'est l'appel
et l'attraction de l'avenir
qui font le passé et le présent*

dit Sri Aurobindo dans sa *Poésie de l'Avenir*.

Et qu'est-ce qui tire ?

Qu'est-ce qui tire cette plante vers son soleil, comme si ce soleil avait toujours été, comme si c'était la Semence de sa semence qui veut se retrouver elle-même, et qu'est-ce qui tire toute cette terre et toutes ses espèces sinon quelque chose qui veut se retrouver soi-même, plein et absolu, et qui se détruit et qui meurt pour se retrouver encore et encore, ou pour trouver enfin ce qu'il est.

Quand on descend dans les « allées aveugles du corps », c'est cela que l'on trouve, dans ces cellules qui contiennent déjà leur but et leur soleil, et qui poussent et qui tirent, comme elles poussent et tirent dans le corps de la Terre, pour briser ces vieux murs et jaillir au grand jour dans leur Soleil de toujours.

Le Divin, c'est simple, c'est cela que les corps savent le mieux et nous avons construit tant de baraques autour et d'enceintes sacrées, et il faut mourir et encore mourir et tant de peines et tant de ruines pour s'apercevoir de ce qui est là.

*Le vin de son extase est caché
dans les pousses de la terre
dans les eaux de l'existence,
même ici dans notre être physique
se trouve son nectar immortalisant
mais il faut le presser pour qu'il sorte.*

dit le *Rig-Véda* dans les *Hymnes au Feu Mystique*. Le Véda, c'est bien vieux, c'était il y a sept ou dix mille ans peut-être, quand les chantres védiques, les « Rishis », soufflaient leurs conques et leur rythme de bronze qui résonnait sur les cimes de l'Himalaya et roulait vers les plaines des hommes pour leur dire leur secret et leur Destin ensoleillé. Ils chantaient, ils rythmaient le grand Rythme des mondes qui se sait lui-même et scande le déroulement des âges comme il scande le murmure de nos cœurs et le petit ressac sur nos plages, comme les nuits de notre peine et les brefs moments de nos vies, pour presser-presser ce Nectar et faire sortir l'Immortel de nos murs, comme Athéna pressait-pressait ces fous d'hommes pour faire

sortir un cri vrai de leur cœur. « *Le langage même du Véda est Shrouiti, la chose entendue* », dit Sri Aurobindo qui reconnaissait bien ce qu'il avait toujours écouté, « *c'est un rythme qui n'est pas composé par l'intellect mais entendu, un verbe divin qui vient vibrer de l'Infini et disparaît dans l'Infini* »... *qui a toujours résonné sur les plans éternels et commencé même il y a des âges dans le temps, et qui retourne dans l'Infini pour résonner encore dans les âges à venir* ». » Jamais notre langage ne dira la beauté de ces hymnes sanscrits qui se revêtaient de vérité spontanément parce que la beauté et la vérité marchent ensemble comme la musique et l'émotion de notre cœur.

Ils chantaient les « troupeaux du soleil » dans les cieux de leur âme, les « coursiers des illuminations » qui viennent dans la pensée sur les ailes du grand Rythme :

*Les troupeaux splendides se sont levés dans mon âme...
Ils chantent l'hymne qui marche et monte,
l'hymne d'illumination dans mon cœur,
Et toi, marche, " mon âme, impétueusement,
avec leur formidable musique qui souffle.
Car ils sont ivres de la joie inspirée qui ne se livre point
à la fausseté
Car la vérité de l'éternelle Nature est leur guide...
Ils sont les camarades d'une flamboyante lumière solide,
Les nuits viennent se jeter sur eux mais ils bondissent
par-dessus les nuits,
Ils possèdent la terre dans nos pensées
et ils montent avec elles vers les cieux.
Point de demi-lumières, point d'impuissantes choses
mais formidables dans l'attaque et puissants
dans l'atteinte,
ils tiennent les lances de lumière et les jettent
de leurs mains
sur les enfants des ténèbres.
L'éblouissante foudre des dieux de la Pensée fouille la nuit
et la lumière des cieux monte d'elle-même par leur cri
de bataille.
La Vérité est leur force splendide.
Ils sont les architectes de l'âme, ils façonnent son
immortalité,
Ils attèlent leurs coursiers au chariot de notre vie
et ils galopent à la joie qui est son but...
Parfois ils marchent sur un millier de chemins emmêlés,
Parfois ils se jettent directement au but,
Parfois leur chemin est dedans,
et parfois ils suivent les mille et un sentiers de la Nature
dehors.
Le sacrifice cosmique s'accomplit de lui-même
par les mille noms de leur divinité
et leur marche va s'élargissant toujours...
Enfin ils touchent le but, ils portent les rythmes du monde,*

*ils chantent et tissent leur glorieuse danse
autour de la fontaine même des choses...
Allons, suivons leurs traces,
car ils portent en eux une impérissable semence de
création
et le grain des formes immortelles,
et cela, s'ils le plantent dans les champs de l'âme,
de là grandira la récolte qui est la vie universelle
et la béatitude qui dépasse tout...
Car ils sont l'oeil qui nous conduit sur un heureux chemin,
point ne trébuchera celui qui les suivra
ni ne souffrira de mal ni de blessures
ni de déclin, ni ne mourra,
leurs plénitudes ne sont point détruites
ni leur félicité diminuée :
ils font de l'homme un voyant et un roi.
Leur vastitude est le flamboiement d'un Soleil divin
et ils nous porteront sur les assises de l'Immortalité.*

Ils regardaient le monde se dérouler, ces voyants de la Vérité, ces écouteurs de l'avenir, ils voyaient ses mille chemins d'ombre et de lumière, ses mille visages d'un seul corps et d'un seul être, et ses nuits qui passent et ses ruines d'un moment, et ce Soleil toujours qui lentement germe et tire ses pousses, d'homme ou de bête ou d'autre chose, vers leur impérissable But — de Lui-même, à Lui-même, dans un million de corps de Lui-même, par la lumière comme par la nuit.

Car, en vérité, il n'y a qu'UN. Tad Ékam.

LA GRANDE DIVISION

C'est un long voyage.

Un enfant qui vient au monde, c'est toute une histoire qui vient avec lui, qu'il ne sait pas et qu'il sait tout de même. Un écolier qui va par les rues du monde, c'est un grand tumulte qui recouvre une pénombre, inquiète, une soif, un quelque chose de mille passions qui se cognent et peinent et jaillissent dans un cri de joie, puis ce n'est toujours pas là, ça court devant, et pourtant c'est là comme une brûlure au fond, comme un besoin, un si terrible besoin sans trêve, comme la plante qui cherche son soleil dans sa nuit moite — pour la plante, c'est plus simple parce qu'il n'y a qu'un besoin. Pour l'homme aussi, mais il ne le sait pas, et nul ne peut le lui apprendre, il n'y a pas de manuel pour pousser, le besoin est sa propre réponse — c'est un besoin qui grandit et qui fait ses propres branches et ses feuilles mortes, ou se fane. C'est toute la terre qui est dans ce même Besoin. On dirait presque deux sortes de vie, ou deux vies, si entremêlées dans un même homme et dans une même terre ; l'une qui œuvre sourdement, tenacement, sans mots — cette brûlure au fond —, et ce tumulte dehors où les idées s'entrechoquent, les passions s'entrechoquent, les catéchismes et les croyances s'entredéchirent, et se fanent et recommencent, sans jamais rien trouver vraiment sauf un bonheur blessé et quelque chose qui poigne sans trêve. Notre malheur, ce sont nos « idées »,

et l'on ne pourrait guère s'en passer ; notre malheur, ce sont ces vêtements tout faits dont on nous recouvre, alors que c'est si simple, si là, si puissamment là, ce Feu de nul mot et nulle croyance. C'est un Enfant de Feu qui grandit et grandit à travers ses nuits et ses jours, ses chocs et ses peines, ses erreurs et ses biens — et *tout* est bien pourvu que ça grandisse et que ce Feu nous envahisse, alors il nous lavera de lui-même de nos méfaits comme de nos bienfaits, de nos erreurs comme de nos savoirs, de nos péchés comme de nos vertus — et c'est quelque chose d'autre qui grandissait lentement, sourdement, à travers les siècles comme à travers une vie, et qui se sert de *tout* pour grandir.

Ainsi chante le Vêda :

Le Jour et la Nuit ont des formes différentes
mais ils sont les voyageurs d'un but parfait,
tous deux, ils allaitent l'Enfant divin 1.

Et comme c'est simple. Et comme c'est un long voyage chaotique. Et fécond dans ses ténèbres comme dans ses éblouissements. Toute la Nature, depuis tant de millions d'années, ne dirait pas autrement, Elle qui connaît son but parfait, et semble ne pas le connaître dans sa progéniture tumultueuse. Comme une Mère, elle forge l'enfant prédestiné, et le jette dans ses déserts pour qu'il trouve le moyen de boire, dans ses glaces immobiles pour qu'il trouve encore le moyen de se mouvoir, et dans ses inondations féroces et ses volcans, ses cimes raréfiées pour qu'il trouve toujours le Moyen — son moyen — d'être. Et toujours, c'est ce Feu au fond des corps qui tâtonne, qui cherche, qui veut. Il suffit d'être au fond de la mort, dans les glaces nues cernées de barbelés, pour savoir que ça bat, que ça brûle et ça *veut*, en dépit de tout, et surtout à cause de tout. La Nature n'a jamais cessé de créer des adversités... comme par enchantement — et où est l'« adversaire » ? où le mal, l'erreur ? où le diable ? Il y a un enchantement secret qui grandit, il y a un Moyen tout-puissant qui grandit et qui sait sauter par-dessus tous les murs et toutes les lois, et finalement qui cherche son délice absolu et sans faille dans ce vieux corps qui a tant peiné à travers les âges — et peut-être une nouvelle sorte de corps.

*Un formidable Enfant dans les entrailles,
il s'appelle le fils du corps.*

(Rig-Vêda, III.29.11)

Mais il faut s'en apercevoir, et comme c'est long sous nos tumultes divers.

*Il est là au milieu de la demeure,
il est comme la vie et comme le souffle de notre
existence,
il est comme notre enfant éternel...
Il est entré dans la terre et dans les cieus
comme s'ils étaient un⁴.*

Car, toujours, il n'y a qu'UN qui œuvre, et notre grand « malheur » est d'avoir fait trente-six choses — mais ce malheur œuvre aussi pour qu'il y ait trente-six millions de UN qui découvrent son propre Délice sous sa peau particulière.

*Ô Flamme, “ Divinité de l'univers
Tu es le nœud ombilical de toutes les terres
et de leurs habitants
Tous les hommes nés, tu les gouvernes*

*et les portes comme un pilier...
Ô Flamme aux cent trésors.*

Elle a porté toutes ces espèces dans son formidable mouvement, elle a martelé tous ces petits feux muets dans son formidable Creuset — sans pitié mais avec une grâce infinie pour que nous nous apercevions de notre propre grâce, et du Délice qui nous meut.

*Tu nous portes en avant comme un océan
qui porte une vague en avant.*

Aveugles comme nous le sommes, nous avons cru voir une évolution des squelettes dans un milieu ou un autre, un grouillement de gènes qui cherchent à respirer et à dévorer, ou être dévorés. Mais toujours, c'était cet UN qui tâtonnait, peinait, poussait — brûlait-brûlait pour se trouver lui-même. Aveugles comme nous le sommes, nous avons bâti des Églises comme les vieilles carapaces des trilobites pour abriter notre compréhension provisoire, nous avons paré d'une couronne de plumes ou d'une tiare nos devinettes du moment et peuplé nos académies de sages indubitables, et surtout, et tristement, et désastreusement nous avons opéré la grande Division, la terrible Dichotomie qui nous frappe d'impuissance et nous oblige à toujours chercher d'autres « moyens », d'autres pouvoirs, d'autres « sauveurs » et grands Intercesseurs, quand tout notre pouvoir est là, quand tout le moyen est là, quand tout le But salutaire est là — nous avons mis le Ciel d'un côté et la Terre de l'autre. Un gouffre. Mettons les deux en UN et regardons dans le ventre de notre nuit, alors nous découvrirons peut-être...

Cette entraille de Vérité.

et le pouvoir de changer — sans machine et sans religion.

LA RÉINCARNATION

Parfois, tout fond dans ce grand Rythme et tout est si plein, si là, immédiat, comme si toutes les terres et toutes les existences de tous les âges se ramassaient en une seule seconde d'être qui contient tout, en un seul point d'espace qui est partout, en une seule Note qui est la Note de tout, et c'est

si chaud, si émouvant de Beauté, comme un cri dans un cœur qui pourrait éclater d'amour et de douleur. Comme tous les cieus et tous les enfers — ensemble.

Alors... alors où sont les questions et les énigmes ? où est le là-bas et l'ici, la-vie-la-mort, et les Cieus et les non-cieus ?

Notre conscience est immense et cosmique

dit Savitri, mais nous ne le savons pas. L'homme est si vaste, et il ne le sait pas. Il est divin, mais il se croit une petite bête sous les étoiles, ou je ne sais quoi — il est très enfantin sous ces étoiles, ou d'une si énorme prétention qu'il gonfle ce petit « je » grammatical à la mesure de tout ce qu'il n'est pas, mais qu'il voudrait bien devenir tout de même. Nos machines, elles éclateront d'elles-mêmes, comme les vieux monstres d'antan, mais le poison subtil de nos religions modernes, le schisme fatal qu'elles ont semé dans la conscience humaine, qui nous en guérira ? Il faut arriver au point brûlant de notre être pour toucher le Réel, l'absolu, le tout-là, et faire fondre cette mascarade, ce travestissement qui nous vêt et nous enfonce dans une

obscurité plus grande que toutes les « sauvageries » passées — et le Sauvage a resurgi en nous plus cruel qu'il n'a jamais été, parce que nous n'avons touché qu'une croûte de saintetés et de vertus, une imitation pieuse de la Réalité brûlante, et toute-puissante, et UNE.

*L'athéisme est une protestation nécessaire
contre la perversité des Églises
et l'étroitesse des croyances.
Dieu s'en sert comme d'une pierre pour écraser
ces châteaux de cartes souillés.*

dit Sri Aurobindo dans l'un de ses Aphorismes.

Pour les Anciens, il n'y avait pas de « religion », c'est une triste invention moderne, il n'y avait personne à « convertir », sauf à soi-même — il y avait un vaste monde peuplé de forces immenses qu'il fallait sentir, découvrir, apprivoiser ou craindre, c'était un cheminement et un voyage. Et comme l'oiseau, ils se posaient en eux-mêmes, ces Anciens, ils écoutaient longtemps : ces forces se mouvaient en eux comme le vent se meut dans l'arbre, comme l'eau coule de sa source. Et parfois, ce vent, cette source murmurait de poignantes réalités, déchirait ce silence : ce qui coulait là-bas coulait aussi ici, ce qui soufflait ici soufflait de par le monde, et les dieux puissants qui faisaient bouger tout ce monde faisaient aussi battre leur cœur — il y avait des loups, des ombres et des serpents, de sourds jaillissements qui voulaient troubler la source et brouiller le grand murmure du monde. Et soudain, des éclairs qui illuminaient tout et fendaient la nuit comme une peau de bête. Alors, un autre Jour se levait dans leur cœur, comme si le jour n'avait jamais été, une autre Force brûlait en eux...

éveillant quelqu'un qui était mort

Et ce qu'ils avaient senti, ce qu'ils avaient vu, ils le chantaient, pour qui veut, pour qui peut entendre, pour la joie de la découverte et la beauté de la Beauté. Le Vêda, c'était un voyage, et tout le monde était dans ce voyage. Il y avait les Anciens des anciens qui avaient voyagé par des nuits et par des jours et chanté aussi, et les rythmes d'antan rejoignaient ceux d'aujourd'hui — c'était un grand chœur qui faisait descendre les dieux dans les hommes, et un même Feu sacrificiel qui brûlait partout, se reconnaissait lui-même partout dans cette même grande Chose qui était sublime et divine, et difficile à pénétrer...

Il est le fils des eaux, le fils des forêts

le fils des choses stables et le fils des choses qui se meuvent.

Même dans la pierre il est là pour l'homme.

*Il est là au milieu de sa maison,
il est l'Un universel dans les créatures,
Il est l'Immortel*

et d'autres hymnes encore, tant d'autres qui chantaient :

*Il voyait Cela caché dans le coeur secret des choses
là où tout vit dans un unique nid...
Il voyait Cela, il devenait Cela, il était Cela.*

Et ce qu'ils sentaient si évidemment, si naturellement, c'est la divinité de tout et le Destin divin du monde qui doit se révéler au grand jour, se dé-couvrir.

*Les pères des hommes qui ont la vision divine,
ont mis ce Feu dedans
comme un enfant qui doit naître*

Même ces pères, qui venaient de plus Anciens encore, savaient le But et le long travail et le long voyage...

*Les Anciens des hommes façonnent les dieux
comme le forgeron martèle la matière grossière
dans sa forge.*

Il y avait ceux qui avaient voyagé davantage, qui brûlaient davantage, qui voyaient davantage, car c'est « un Feu qui fait voir », et il y avait toute une matière humaine encore brute, encore neuve — ceux-là ne pouvaient pas comprendre encore, mais ils pouvaient sentir, et pour ceux-là c'étaient de « bienfaisants mystères ». Éleusis, c'était quelque cinq mille ans *plus tard*, quand l'assemblée des « mystes » s'écriait, regardant le ciel et regardant la terre : « La Forte a enfanté un fils sacré. » Et comme cet enfant est long à naître. Comme ce dieu est long à façonner dans notre forge.

Aussi bien, ces Anciens des hommes savaient que cet « enfant » ne pouvait pas naître en une seule brève vie, en une seule brève expérience humaine, ni même, ni surtout grandir à sa pleine taille, à sa vastitude, puissante et divine, en plusieurs voyages... difficiles à travers tant d'embûches — et il faut beaucoup d'embûches et tant de méchants loups et tant d'« erreurs », ou d'horreurs quelquefois, pour forger notre propre force et envahir notre matière d'un brasier compact, homogène et assez puissant pour briser nos limites. Aussi était-il évident pour ces Rishis et ces Anciens que la vie d'un être était un phénomène continu, grandissant, où les vieux échecs faisaient une soif plus grande de la victoire et les vieilles morts à l'aube, un feu plus intense d'être encore, et les vieilles peines un amour plus grand de cela qui aime en nous et de la joie pour toujours. Nos langages de plus tard ont appelé cela « réincarnation », mais c'est une si vieille langue qui murmure dans nos cœurs, comme la petite source d'une si vieille montagne et le vent dans les jeunes pousses d'un très vieil arbre.

*Vieux et usé, il devient jeune
encore et encore*

dit le Rig-Véda.

Tout cela que nous avons été et qui murmure encore tandis que nous allons-venons par nos boulevards insensés, tout cela qui a soif et ne sait pas sa soif, qui brûle et ne sait plus pourquoi — qui se jette ici et là sans savoir d'où ce moment est né ni d'où cet acte, et parfois un cri, comme Électre : « Je suis d'une autre espèce ! » Parfois rien, la nuit et encore la nuit, mais toujours cette question muette qui brûle : quoi ? Et ce n'est pas de la « métaphysique », c'est de la physique pure ! quoi, ce feu ? quoi, cette peine, ce « *souterrain de douleur* » ? dit Savitri.

*Poursuivis par un moi dont nous ne nous souvenons
plus maintenant
Poussés par un Esprit qu'il nous reste à devenir*

Alors, il nous est si difficile de comprendre par quelle aberration, ou quelle Ignorance colossale, nos Églises modernes ont décrété que nous n'avions qu'une vie et une seule pour trouver la clef de ce Mystère ; et selon nos actes, surgit on ne sait d'où, aller dans les enfers

éternels ou dans le repos des cieux pour toujours — quel Dieu sadique a-t-il pu inventer pareille chose ? ou quel Dieu soporifique ? Une seule vie pour faire ce formidable chemin et dénouer les vieux nœuds et accomplir cet immense devenir ? Ajax suicidé à jamais, Antigone emmurée à jamais ?

« Platon et le Hottentot — dit Sri Aurobindo —, l'heureux enfant des saints ou des Rishis, et le criminel né et endurci plongé du début à la fin dans la plus basse corruption fétide d'une grande ville moderne, auraient également à créer par les actes ou les croyances de cette unique vie inégale tout leur avenir éternel? C'est un paradoxe qui offense à la fois l'âme et la raison, le sens éthique et l'intuition spirituelle... La nature même de notre humanité suppose une composition variable du passé de l'âme, ainsi qu'une conséquence variable pour l'avenir »

Cette évidence si évidente a traversé des millénaires et des millions d'âmes qui étaient douées tout de même d'une certaine raison. Platon, comme Pythagore, comme Sophocle n'étaient pas des « primitifs ». Même nos Druides, du temps des tribus celtiques lorsque la Gaule errait encore à l'âge du fer, savaient que l'âme est immortelle et qu'elle continue son chemin — le mot même « Druides » signifie « celui-qui-voit-en-profondeur », selon les érudits. Que voyons-nous en profondeur au bout de nos microscopes et de nos clochers ou de nos minarets en notre âge qui n'est plus du fermais *de* fer, et de quel côté de l'Histoire sont les « primitifs » ?

Mais tout cela n'éteint pas notre soif. Et notre Feu, mal compris, mal nourri, obscurci par des dogmes ineptes, se dévore lui-même.

Nous gardons la douleur de poitrines qui ne respirent plus...

Les heures oubliées répètent les vieux actes

La semence des péchés abandonnés remonte d'un sol caché

Le mal rejeté de nos cœurs vient nous assaillir encore une fois

Nos mois morts viennent tuer notre âme vivante...

Tout garde une immortalité fantôme.

Est-ce qu'une vie nous délivrera ? ou pour toujours ces enfers ? Est-ce que cet Enfant de Feu grandira assez pour arriver à son But ici-même, sur cette Terre ? Et la courte vue de nos religions vient non seulement dénaturer l'aspiration de notre âme et de nos corps, mais creuser un vide

si insensé qu'il s'emplit naturellement de feux malsains et d'imaginations ignorantes :

« L'idée populaire veut que Titus Balbus se réincarne dans Monsieur John Smith (écrit Sri Aurobindo avec son humour toujours présent) : le même homme doué de la même personnalité, du même caractère et des mêmes réalisations que celles qu'il avait eues dans sa vie passée, avec cette seule différence qu'il porte une veste et un pantalon au lieu d'une toge, et qu'il parle cockney au lieu du bas latin. Mais ce n'est pas le cas. Quelle serait l'utilité terrestre de répéter la même personnalité ou le même caractère un million de fois depuis le commencement des temps et jusqu'à sa fin ? L'âme vient dans une naissance pour faire des expériences, pour grandir, pour l'évolution, jusqu'à ce qu'elle soit capable de faire entrer le Divin dans la Matière...»

Alors, tout prend un sens terrestre, et pour nos corps et pour notre âme — et existe-t-il une seule âme qui soit séparée du Corps de la Terre ?

« *Pour l'âme individuelle, la réincarnation devient un moyen de manifester de plus en plus sa conscience cachée, et par cette progression croissante de la conscience, chaque vie devient une étape de la victoire sur la Matière, jusqu'à ce que, finalement, la Matière elle-même devienne un moyen de la manifestation totale de l'Esprit.* »

*L'Esprit regardera par les yeux de la Matière
Et la Matière révélera la face
de l'Esprit
Sri Aurobindo, Savitri*

VI

La Victoire sur la Matière

DE SOPHOCLE À SRI AUROBINDO

Cette victoire sur la Matière...

Peut-être est-ce cela que les savants ont senti lorsqu'ils ont réalisé leur première fission nucléaire, délivré le pouvoir de l'atome. Ce devait être très formidable à regarder. Quel mystère ! C'était la maîtrise du monde. En tout bien tout honneur.

Le reste, nous le savons. Mais comment donc les Rishis savaient-ils que ce Feu est dans la pierre aussi ? Comment Orphée pouvait-il enchanter « même les pierres » ? Le mystère nous a éclaté à

la figure, mais il reste complet, comme si c'était encore une mascarade ou un masque d'autre chose. « *Le salut est physique* ² », disait Mère. Comment

ce « salut » peut-il être physique quand tous ces atomes collent autour de nous, en nous, et nous enferment rigoureusement dans une forme définie selon des lois définies ?

Un formidable donjon

disaient les Védas, il y a tant de millénaires déjà. La victoire sur la mort, c'est très concevable, c'est même évident dès que le pouvoir de ce Feu commence à descendre un peu dans les « allées aveugles du corps » — c'est très difficile à supporter. C'est même comme une traversée de la mort tout en vivant. Mais qui voudrait vivre des siècles dans ce même donjon, même avec toutes les « illuminations » du monde, même (et surtout) avec la conscience spontanément cosmique des cellules qui communiquent avec tout, *sont* dans tout, ici et là-bas

sans différence — hélas. C'est très douloureux, oui comme le ciel et les enfers ensemble. C'est un donjon total, terrestre, avec chacun dans son petit donjon particulier qui peine et souffre sans guère de communication avec les autres, et la plupart du temps ce « chacun » parle à ses propres murs, très tristement. Et il meurt... presque avec soulagement. Pour recommencer. Mais qu'est-ce qui *pousse* à recommencer ? Quand on a connu beaucoup de cachots divers, beaucoup de bûchers divers et cette sordidité toujours, même avec ses éclairs de beauté, et que l'on commence à avoir un peu la mémoire de l'âme, cette terrible collection de misères sous une peau ou une autre... C'est un peu écrasant. On ne peut pas s'empêcher de sentir que cet « interrègne dans la Réalité » est long. Et où est cette réelle Réalité dans la Matière, ce bloc noir ?

S'évader, on peut — il y a des milliers de moyens de s'évader, des moyens *conscients* et célestes. Les « Cieux » ont toujours existé, avec des noms divers, et des « saluts » divers au milieu d'étendues plus ou moins grandes selon les moyens et les aspirations. Mais bon sang ! pourquoi tout cela si c'est pour s'évader ? Nous ne parlons pas des inepties, diverses aussi, de nos Églises, mais avec le regard clair d'un être conscient — conscient aussi de son âme et de sa divinité immortelle. Il y a des bébés de l'Évolution, mais ces bébés aussi ont une âme, quelle que soit leur crasse provisoire, et un destin immortel, quels que soient les détours — et tous les détours faisaient mieux grandir ce Feu, ce Besoin, ils élargissaient, enrichissaient l'étendue ou le panorama de l'âme consciente, au lieu de l'étriquer dans un petit corset de vertus... Tout cela est très bien, mais quoi ? pour quoi ? Pour un donjon un peu plus aéré ?

On ne peut s'empêcher de sentir Sophocle, l'immense Sophocle, et cette pitié silencieuse, cette question silencieuse, ce regard au loin, lorsque le Chœur d'*Œdipe roi* chantait :

*Pauvres générations humaines
je ne vois en vous qu'un néant !
Quel est — quel est donc l'homme
qui obtient plus de bonheur qu'il en faut
pour paraître heureux, puis,
cette apparence donnée,
disparaître à l'horizon ?*

On ne peut s'empêcher de sentir aussi, derrière le regard, l'immense regard de Sri Aurobindo, celui de Sophocle autrefois qui viendrait regarder encore une fois, mais pour FAIRE cette fois-ci, pour dénouer ce néant et ce Mystère. Comme si tous ces siècles arrivaient à leur But.

DES VÉDAS À SRI AUROBINDO

Il y avait aussi la grande Compassion du Bouddha, au temps même où Sophocle regardait par la mer Égée, là-bas, vers le large bleu, vers le soleil levant. Et cette compassion aussi se sentait dans la douceur des yeux de Sri Aurobindo. Tous ces hommes et ces générations et ces révolutions toujours à recommencer...

*Les siècles, les millénaires passent sans trêve
Où donc, dans la grisaille, est le rayon de ta venue ?*

*Où le tonnerre de tes ailes de victoire ?
Seulement passent les pas des dieux qui passent...
Les univers interminables répètent leur ronde
inaltérable,
Les cycles rebâtissent tout et aspirent encore.
Tout ce que nous avons fait est à refaire sans fin.
Tout se brise et se renouvelle et reste pareil...
Trop faible est la force qui maintenant naît avec nous
Trop pâle la lumière qui se glisse sous les yeux clos de
la Nature
Trop rare la joie qui paye notre douleur...
Mais je sais que ta création ne peut faillir.*

Je sais.

Et ce « je sais » n'allait pas dans un néant bouddhique, ni nucléaire.

« Cette fois-ci, quelque chose sera fait. »

Il y avait une « Sagesse préhistorique 2 » (le mot est de Sri Aurobindo dans son *Secret du Véda*), et cette Sagesse savait aussi. Mais nul n'est allé aussi loin, aussi profond, aussi centralement, que les Sages védiques. Pour nous, le Mental est venu tout durcir et abstraire. Ce sont des « systèmes » et des « lois » qui semblent aussi établies que la ronde des étoiles dont l'ellipse est d'avance connue et mesurée, et tout est su d'avance — il y a comme une barrière subconsciente, collective, scientifique et religieuse, qui nous fait fouiller dans un « inconnu » tout-fait. Nos « mystères » sont comme le rebondissement d'une onde qui va frapper nos propres murs intellectuels. Parfois, nos murs se défont dans un éclair inattendu, ou dans l'angoisse d'une agonie qui nous saccage. Mais cette Sagesse sans murs palpait, touchait beaucoup plus de choses que nous. Elle savait qu'il y a une Semence centrale de tout : la terre, la pierre, les bêtes, les hommes et les univers. Et pour eux, ces Sages védiques, cette Semence centrale était la joie — ce qu'ils appelaient le Vin, le Nectar, la Félicité ou le Délice, *Soma* — ce que les Grecs ont deviné ou senti et personnifié dans Dionysos.

*Ce Délice de toi qui est totalement large
totalement plein
et sans brisure³*

disait le Rig-Véda.

*Inonde ici le Soma, le Nectar...
déverse-le et emplis-nous de sa lumière
jusqu'à la peau même.*

Mais pour que cette « puissante essence de douceur 5 », comme disaient les Rishis, puisse sortir, il faut la presser. Il faut une action mécanique (pour employer notre langage moderne) ou une Force de compression, et cette Force, les Rishis védiques l'appelaient le Feu, la Flamme, *Agni*, et quand cette Flamme commençait à sortir dans un homme, à poindre dans notre nuit mortelle sous la pression de ces malheurs féconds qui sont notre lot, les chantres védiques s'écriaient :

*Ô Flamme, “ Vin,
Ta force est devenue consciente !*

Cette Semence des univers est un Feu, qui est un suprême Nectar, un Vin de Joie puissante.

*Un cœur de béatitude
au fond d'un monde de peine*

dit Savitri.

Et les univers se font et se défont et se refont, interminablement semble-t-il, absurdement semble-t-il, mais l'absurdité est nôtre, et cette Joie, cette Flamme a projeté toutes ces étoiles et ses bonshommes non pas pour les précipiter dans un Néant, un Ciel quelconque, une ronde sans fin de la mort et des réincarnations, mais pour se trouver Elle-même, pour jouir d'Elle-même, pour *être* Elle-même innombrablement dans ce qui semble le contraire d'Elle-même — et Elle ne peut cesser d'être jusqu'à ce qu'Elle arrive à son But, total et plein et sans brisure. Et *tout* ici cherche la Joie, parce que *tout* ici, sous son manteau de ténèbres, EST cette Joie, est ce Feu, est cet UN :

*Du Délice tous ces êtres sont nés,
Par le Délice ils sont et grandissent
Au Délice ils retournent 7*

dit l'Oupanishad.

Il n'y a pas de « Dieu » et de « non-Dieu » — tout est tissé de cette unique substance, *est* cette substance d'être, *est* cette existence :

L'Existant est UN

mais les sages l'expriment diversement :

ils disent Indra, Varouna, Mitra, Agni,

ils l'appellent Agni, Yama, Matariswan^s...

C'était il y a quelque dix mille ans !
Mais il faut s'en apercevoir !

Tel est le paradoxe divin de cet univers et de tous les univers qui ont sombré avant nous comme un cargo qui n'a pas trouvé son port d'attache. Et c'est à nous qu'il est donné de résoudre ce paradoxe dans notre vie et dans notre corps — « *le salut est physique* », disait Mère —, tant qu'il ne sera pas résolu, vécu, accompli, ça continuera, et d'autres Sophocle chanteront la peine de ces « ombres légères » qui ne se savent pas elles-mêmes.

*Les cellules de notre corps doivent tenir la flamme de
Sinon l'esprit seul rejoindrait sa source
Laisant un monde à demi sauvé à son douteux destin.*

Notre malheur est de n'avoir pas trouvé notre propre pouvoir, ce qui fait vivre, ce qui fait « tendre vers », comme la plante vers le soleil ; notre malheur est d'avoir vu trente-six millions de forces mécaniques au lieu d'une seule, intérieure et toute- puissante, et divisé ce monde en trente-six millions de petits dieux ou de petits diables, et en un grand « Dieu » qui trône au-dessus — et Il trône au-dessus tant que nous n'avons pas trouvé cette *substance* de nous-même, délivré nos ténèbres du Secret qu'elles contiennent, changé la mort et transformé cet inexorable donjon de notre corps — « *jusqu'au dernier atome* », disait Sri Aurobindo.

L'ÉVOLUTION DIVINE

Ces extraordinaires Rishis védiques avaient trouvé le Secret et le Pouvoir, et c'est parce qu'il a retrouvé ce Secret et ce Pouvoir dans son propre corps en 1910 que Sri Aurobindo a pu déchiffrer ces admirables Hymnes : il reconnaissait, et nul savoir n'est vrai, authentique, s'il ne fait jaillir de nous quelque chose qui, tout d'un coup, re-connaît, comme la foudre, ou la musique de notre cœur même.

*Cela qui est immortel dans les mortels
et qui a le don de la vérité est un dieu,
il est établi dedans comme une énergie
qui fait sortir nos pouvoirs divins...
Par Agni, on obtient la substance, oui.*

Et encore :

*Ô Feu, “ Agni, quand tu es bien porté par nous
tu deviens la suprême croissance
et la suprême expansion de notre être,
toute gloire et toute beauté sont dans ta couleur
désirable
dans ta vision parfaite.
Ô Étendue, tu es la plénitude qui nous portes au
bout du chemin,
Tu es une multitude de richesses répandues de
tous côtés.*

Et toujours, toujours il faut s'apercevoir de ce qui est là, sous un ciel grec ou noir comme nos cités, et comme il faut un peu de la furie d'Athéna pour nous précipiter sur ce Besoin primordial, sur ce quelque chose qui attend-attend en nous depuis des siècles dans notre trou de misère.

*Tu tailles à la hache la vaste terre
dans ta recherche du Nectar 4...
L'ancienne Déesse s'est éveillée
Elle ouvre large l'extrémité même des Cieux
et continuellement Elle repousse sa soeur la Nuit,
diminuant nos périodes mortelles.*

Ces longs jours où nous sommes seulement « un cadavre qui marche » comme disait déjà le Messager d'*Antigone*. Et c'est une longue bataille, brûlante, contre l'étranglement des forces collectives épaisses, contre les idées reçues, les croyances reçues, contre les lois qui règnent, les morales qui règnent (ou ne règnent pas), les sens de ceci et sens de cela, et tous les sens qui ne sont pas le seul Sens, et contre nous-mêmes indéfiniment et nos propres cavernes — tout est contre ! Et ce « contre »-là fait brûler davantage ce seul Besoin de notre être, comme le Besoin de respirer faisait bouger ces premières bêtes asphyxiées sur une vieille plage, comme le Besoin de survivre faisait de premières ailes parmi les bêtes dévorantes, comme le Besoin de saisir ce grand monde mystérieux inventait des milliers de moyens et des millions de petites brûlures pour trouver ce qui est là, ce qui nourrit — et quand c'était trouvé, encerclé, saisi, le vieux Feu

se brisait lui-même ou se dévorait lui-même pour aller plus loin, encore plus loin, vers plus d'espace, plus de force, plus de maîtrise, plus de moyens de saisir cette plénitude fugitive, cette joie fugitive, ce quelque chose qui a des millénaires de soif inépuisable, et qui lutte, qui lutte, mal et bien, pour trouver son propre but. Les Rishis ne connaissaient peut-être pas l'évolution des squelettes comme Darwin et Monsieur Cuvier, mais ils connaissaient une Évolution divine, l'Évolution d'un Feu d'être et d'une Joie d'être et d'une plénitude d'être — et d'un Pouvoir d'être.

*Conquérons ici-même
Courons cette course
et cette bataille aux cent chemins ...
Alors ce Feu nous prodigue son délice
Alors il nous rend en trésor et en substance
tout ce que nous avons donné dans ses mains.*

En *substance*, disent les Rishis, et ce mot revient sans cesse dans leurs hymnes. Certains êtres, qui ont été plus martelés que d'autres, peuvent sentir cette densité corporelle, difficile, qui fait une autre sorte de corps dans notre corps, plus réel que l'autre, comme si ce Feu ramassait d'innombrables peines disparues, d'innombrables morts jamais mortes, d'innombrables nuits qui avaient appelé- appelé, cogné contre leurs murs, et qui comprend-embrasse tant de choses, comme si tous les êtres étaient là dans un corps, comme si toute la peine de la terre était là, muette et brûlante, étranglante, c'est comme une suffocation dans un corps trop petit pour contenir tout ça, on est comme un errant de feu qui cherche mille chemins pour user cette dévorance, mille moyens qui ne délivrent rien, et des musiques qui ne laissent pas éclater cette immense Note brûlante — et puis, un jour, cette Densité-là semble monter du fond de mille ténèbres, de la terre même, d'un lieu sans lieu sous les pieds, comme si tous les vieux pas par des chemins oubliés avaient laissé leur empreinte de feu dans un vieux sol de toujours, et ça monte. ça monte de sous les pieds, dans les jambes, les reins, la poitrine, c'est un torrent de feu dense et on n'y peut rien, on n'y est pour rien, c'est comme un phénomène de la Nature, ça monte tout seul, vague après vague, jour après jour, ça semble toujours plus dense, plus irrésistible, presque féroce, et ça fait mal, et puis ça cogne contre cette calotte crânienne, chaque fois ça vient buter là, et une nouvelle vague encore — mais ce ne sont pas des « vagues », ce sont comme des coups de bouloir, seconde après seconde qui montent inépuisablement, impérieusement, comme sortis de ce sol, d'une mystérieuse tanière immense qui est là partout, tout le temps, quand on marche, quand on mange, quand on s'assoit, dans tous les mouvements de ce vieux corps qui semble si mince, si frêle, si incapable, si étouffant... Et puis, un jour, ou une seconde qui n'a plus de temps pour se mesurer, il y a un dernier coup de bouloir et ça sort à travers cette carapace d'en haut — mais ça continue de monter ! ça monte dans une étendue sans limites comme si ce petit bonhomme de corps qui marche en dessous était... une étrange chose, une toute petite chose dans une énormité de tout. Et ça monte pendant des jours aussi comme s'il n'y avait pas de fond à cette immensité-là, comme si c'était happé par une autre force d'attraction — le soleil peut-être de cette vieille semence souterraine qui avait tant peiné dans les glaces et les nuits et les prisons de la terre. C'est autre chose. C'est un autre monde, qui n'a pas de mots, comme celui des astronautes peut-être qui auraient laissé tomber leur scaphandre.

Les hymnes védiques ont voulu dire cela dans une langue de bronze qui ne s'entend plus dans nos mots et dans un rythme qui n'est plus le nôtre...

*Cent cités de fer me gardaient dedans,
maintenant j'ai fendu mon chemin au travers,
comme un faucon dans ma rapidité...*

*je me suis assis sur ses ailes impétueuses,
Empli d'une énergie qui peut tout briser...*

Ils disaient encore, ceux qui avaient vu :

*L'oeuvre est accomplie,
ils dé-couvrirent cette vastitude même
sur laquelle il y a un couvercle...*

Ce « couvercle »... Et depuis quand emprisonne-t-il ces hommes ?

*Tu fais se briser la matière de l'être
parce qu'elle ne te livre pas
les rapidités emprisonnées de la vie.*

Et nous mourons encore et encore pour trouver cette autre sorte de vie, cette autre sorte d'énergie et de rapidité qui n'a plus besoin de nos artifices de prisonniers.

*Alors, en vérité, ils se sont éveillés
et ils ont vu totalement.
Derrière eux, autour d'eux, et partout
ils eurent, en vérité,
l'extase même dont on jouit au ciel...*

C'est la « naissance suprême », disent les Rishis.
Et ce Soleil.
*Ta masse rouge incandescente est vue,
un grand dieu a été délivré de l'obscurité.*

C'est ce Soleil même qui attirait toutes les semences de cette terre. Ce que Sri Aurobindo appelle le « Supramental ».

Une masse.

Mais c'est seulement un commencement.

C'est une Évolution nouvelle, divine, sous un autre ciel qui n'est plus celui du Mental emprisonné dans son donjon, sous un autre Soleil, une autre Énergie qui n'est plus ce mince battement mortel — car ce « Ciel »-là n'est pas le lieu où l'on s'évade après un certain nombre d'années mortelles, ce n'est pas un bout des choses où l'on se repose enfin, c'est un nouveau creuset qui veut refaire l'espèce humaine, et d'abord transformer ce « formidable donjon » qui garde prisonnières les « rapidités de la vie ».

LE SCAPHANDRE MENTAL

C'est tout de même un très extraordinaire phénomène de la Nature — et comment l'appeler autrement ? — cette substance dense qui sortait du sol, entraît par les pieds et traversait le corps (péniblement), puis ce dernier coup de boutoir et on débarque... Rien de « délicieux », non, mais une sorte d'étonnement incompréhensible, l'étonnement de cette quantité

de substance lourde qui n'arrêtait pas de monter-monter, irrésistiblement, comme du fond de la terre — un flot *continu* ; mais plus dense qu'un « flot », plus impétueux. On se demande : mais *d'où* sort tout cela ! Et quand ce dernier coup de batoir vient « trouser » (et quoi dire d'autre ?) cette carapace crânienne, quand cette masse de substance sort à l'autre bout du bonhomme, il y a un soulagement, mais cet étonnement, parce que « ça » continue de monter-monter continûment pendant des jours (la nuit, on ne sait pas), et on marche, on se promène, tandis que cette espèce de « scaphandre » est largué en dessous — mais où est le bout ? il n'y a pas de « bout » ! Ce n'est pas « miraculeux » parce que les marées, même d'équinoxe, n'ont rien de miraculeux, quoique, si on les regarde pour la première fois de sa vie, cela puisse sembler miraculeux : c'est un phénomène *de la Nature*. Et ce « ciel » qui n'en finit pas est pourtant physique, mais c'est comme une autre sorte de ciel, un peu stupéfiant parce qu'on est *dedans*. Les Rishis védiques appelaient cela « le monde solaire », *Swar*, et en 1910, quelque sept mille ans après les Rishis (!), Sri Aurobindo dans sa cellule d'Alipore faisait un trou à travers son Nirvâna, et il débarquait aussi dans cette « autre chose » qu'il appelait « le monde supramental »... Comme si, tout le temps, nous avions été enfermés dans un monde qui est peut-être « physique », mais un physique vu et perçu et vécu à travers une carapace mentale, comme le poisson vit son monde « physique » à travers une carapace aquatique. C'est-à-dire que nous, les hommes, ne sommes pas dans le physique, nous ne sommes pas dans le matériel : nous sommes *dans le Mental*, et tous nos outils n'y changeront rien, pas plus que les outils du Poisson ne changent son milieu aquatique. C'est « quelque chose » vu à travers. Nous sommes dans un certain scaphandre Mental avec nos outils de scaphandrier. Et la Matière, qu'est-ce que c'est ?

Mais il se produit un deuxième « phénomène de la Nature », encore plus étonnant et un peu... terrible. Un jour, tout d'un coup (on ne sait pourquoi), le courant se renverse, ou la marée se renverse — les marins appellent cela « la renverse » — et cette *même* substance dense, au lieu de monter indéfiniment dans ce « ciel », se met très subitement à descendre dans ce scaphandre, dans ce corps physique de notre vieux physique ! et continûment, sans que l'on y puisse rien, et impérieusement — mais c'est un peu épouvantable ! Cette autre sorte de physique qui entre dans le vieux physique... et écrasant, encore plus dense qu'à la montée — cette « Énergie qui peut tout briser ¹ », disaient les Rishis. Et ça *peut* tout briser. « Pleine de puissance solide est leur énergie étincelante ². » On est comme un fêtu de paille là-dedans, mais le fêtu de paille a au moins un trou, tandis que le vieux bonhomme dans son vieux scaphandre est fait d'une certaine « matière », ou de « quelque chose » qui est parfaitement coriace et tout à fait récalcitrant à cette invasion d'un nouveau genre. Alors « ça » commence à trouser le vieux bonhomme et son vieux physique mortel. C'est ce que Sri Aurobindo a fait, ou subi, pendant... quarante ans. Mais cette invasion-là, où s'arrête-t-elle ? où est la paroi cellulaire ou atomique qui sépare cette cellule et cet atome du reste de toutes les petites cellules ou les petits atomes collectifs de notre total chaudron ? Et jusqu'où va ce « trou », à quelle profondeur ? Où s'arrête cette « Énergie qui peut tout briser » ? Et qu'est-ce qu'elle FAIT ?

Les Rishis védiques disaient simplement :

*Indra, par la force de sa Flamme,
a creusé la terre pour y faire sa fondation
comme le vent creuse les eaux
par sa violence...
Il a mis en pièces les choses
qui étaient fermement établies.*

Les « choses », c'est nous, les petits bonshommes avec leur scaphandre fermement établi, et toute cette vieille Terre dans ce même Scaphandre. « Indra » est l'une des formes de

cet UN — que nous avons mis en mille morceaux — et il est armé de la « foudre », comme Zeus.

Décidément, il se passe quelque chose dans cette vieille terre.

Décidément, il y a une illusion « quelque part ».

LA DERNIÈRE ILLUSION

Nous sommes drogués par la domination de la Matière

dit Savitri.

Et *il y a* une Illusion, celle que le Bouddha avait vue. Il y a un ultime Mystère, celui que les Grecs d'Éleusis célébraient, et peut-être n'étaient-ils pas moins évolués que nous ! — du moins leurs Mystères étaient-ils « bienfaisants ». Il y a cet « Olympe à l'éblouissante clarté », que Sophocle voyait au-dessus de cette scène terrestre — au-dessus de ces masques qui disaient leur malheur et leur lumière, leur détresse et leur courage, leur impuissance toujours devant ce tortueux Destin. Et parfois, Sophocle laisse échapper un cri : « Dieu ou mortel ? je ne sais qui agit », dit le Chœur d'*Électre*... On ne dira jamais assez que Sophocle avait écrit cent vingt-trois tragédies et il n'en reste que sept. Mais on sent tellement dans les quelques chants qui nous sont laissés, son immense question, sa pitié pour ces êtres qui se débattent avec eux-mêmes : « Vois comme, pour les hommes, tout n'est que périls, et comme ils courent autant de risques dans le bonheur que dans le malheur », s'écrie *Philoctète*. Et la mort peut être douce, et la fin de tout cela peut être douce. Né en Asie, Sophocle eût peut-être été bouddhiste, mais devant ce Malheur, il œuvrait, il créait infatigablement, il aurait tant voulu que ça change ! Il ne se laissait pas happer par cet Olympe, engloutir dans cette Lumière, il sentait confusément qu'il y avait d'autres moyens et d'autres ressorts dans cette fragile humanité, un autre pouvoir — mais lequel ? Il était né trop tôt pour cette réponse, il y avait cette totalité humaine qui devait jeter le masque, laisser grouiller ses diables pour que l'étranglement soit assez total, assez terrestre, et que nous arrivions enfin au Moment du cri et du Destin, au fond du trou des siècles.

Et c'est peut-être ce que cette Énergie « nouvelle », ou éternelle, est en train de faire : tirer tous les diables des vieux Enfers, ce rebut des Âges empilés, afin que ce soit exorcisé une fois pour toutes.

L'Illusion bouddhique est trop facile.

C'est seulement « à mi-chemin », disait Mère, « un commencement », disait Sri Aurobindo qui avait vu, comme le Bouddha, ce vain grouillement (mais il ne disait pas « vain ») et ces révolutions qui n'arrivent toujours pas à la Révolution. Mais l'Illusion est infiniment plus profonde, plus « concrète », plus matérielle que nous ne l'avons supposé à travers tous les siècles : elle est dans ce « formidable donjon » que les Rishis avaient vu, dans ce « scaphandre » de chair et d'os, et dans ces prétendues « lois » que nos savants sont venus coller sur ce donjon comme une couche de béton supplémentaire. C'est la plus formidable des Illusions, en effet. Mais il faut se débarrasser des autres illusions avant de démasquer celle-là — et *qui*, parmi les hommes, brûle assez pour traverser ces fantômes et ces serpents et aller jusqu'au fond du trou, à

la racine du Mystère ? Dans une première petite cellule tout le Mystère est là, et tout le Pouvoir — celui-là même qui a mis en route ces millions d'espèces vers leur sublime Destin.

Les Rishis védiques aussi avaient vu l'illusion. Mais infiniment plus en profondeur. Ils avaient une puissante expression pour désigner cet individu :

« Le Fils des Brumes 2 »

C'est le Mental, enroulé dans les « quatre-vingt-dix et neuf anneaux du Serpent ». Mais cet individu n'est pas simplement notre très utile instrument de réflexion, ce qui nous a permis de prendre conscience de notre situation individuelle sous les étoiles, et de notre malheur ; c'est une hydre qui enveloppe tout jusqu'au fond des cellules, jusque dans la Matière...

« L'Enveloppeur »

Et naturellement, il recouvre tout de sa puissante Brume, y compris nos réflexes les plus « naturels » et nos yeux les plus « naturels »...

« Le Couvreur »

C'est l'artisan numéro un de notre Donjon. Ayant pris conscience de sa situation individuelle, il a « naturellement » tout séparé et divisé : c'est par excellence...

« Le Diviseur sans bouche »

Et nous, les hommes en particulier, sommes devenus :

Comme l'un qui est hébété

et ne sait plus le champ où il demeure 7.

Finalement, nous avons cru que cet instrument- là était notre seul outil et le grand créateur des choses — et il crée, en effet, des malheurs dans lequel il s'enferme. C'est un Donjon étanche. Et par-dessus le marché, il a une « bouche » qui déverse son hypnotisme par tous les haut-parleurs ou les bas-voyeurs du monde. Et pourtant, sans lui, sans les malheurs qu'il crée, nous serions devenus une espèce « stationnaire », comme les marsupiaux ou les charmantes petites mouettes qui font des re-petites mouettes et indéfiniment. Nous ne pouvons pas faire des re-petits hommes pour longtemps, notre « truc » nous étrangle de lui-même et se détruit de lui-même — toute la question est de savoir si nous serons détruits tout entiers, comme les mastodontes écrasés sous leur propre poids, ou si nous trouverons le levier qui nous permettra de passer à une autre espèce. Les animaux ne pouvaient pas trouver ce levier, qui est pourtant en eux aussi et dans toutes les petites bêtes du monde (même dans les cailloux), ils étaient trop harmonieux et ordonnés et « normaux » dans leur propre espèce, et moins « hébétés » que nous — le Besoin n'était pas là, à moins que la Nature ne précipite sur eux quelque désastre qui les obligeait à trouver le Moyen.

Notre « anormalité » humaine est peut-être notre meilleure occasion de faire un bond. Trouverons-nous le Moyen ?

Allons-nous sortir de notre état de drogués du Mental ?

*Une Pensée pygméenne qui a besoin de vivre dans une clôture
S'est penchée interminablement pour marteler les faits et les formes,
Absorbée et cabanée dans une vision extérieure...
Elle a rivé la Vie dans les sillons d'une habitude.
Obéissante à la tyrannie de la Matière brute,
Prisonnière des moules dans lesquels elle œuvre,
Elle se lie elle-même à ce qu'elle crée elle-même.
Esclave d'une masse figée de règles irrévocables
Elle voit comme une Loi les habitudes du monde
Elle voit comme la Vérité les habitudes du mental...*

« Vous ne me direz pas que ces atomes, que je vois au bout de mon microscope, ne tournent pas comme ceci et comme cela par cette Loi ; ni que ces cellules, que je vois

également au bout de mes lunettes et sous mon scalpel, ne sont pas constituées de cette matière-ci et de celle-là qui obéissent à cette loi ± cette loi ± cette loi... ? » Nous sommes dans un Donjon de lois qui n'ont pas la réalité que nous leur prêtons — elles *peuvent* nous sauter à la figure très légalement, telles que *nous* les avons organisées. Et elles sont en train de nous sauter à la figure et de tout désorganiser pour nous obliger à trouver notre levier — comme les glaces du pléistocène, les déserts ou les eaux désorganisaient les « lois » des vieilles espèces pour les obliger à trouver un autre moyen et une autre loi. Nos lois scientifiques ne sont pas plus absolues et pas plus fixes, et pas plus valables, que les lois du bigorneau ou du gentil rossignol — ça fonctionne... un certain temps. Mais malheureusement les « lois » du Mental ont un pouvoir hypnotique que n'avaient pas les lois des espèces précédentes — et elles nous obligent à tout casser de nos propres mains. Et nous avec ?

Étrangement, les Rishis védiques d'il y a tant de millénaires avant notre « civilisation » disaient :

« *Les obstructions artificielles* »
kritrimani rodhansi

C'est la dernière illusion.

Mais nous ne sommes pas nés pour être à jamais le « Fils des Brumes ».

LE SURNATUREL

Nous entendons encore la voix de Mère, si seule, dans ce donjon doré où les hommes l'avaient enfermée, assise, courbée, regardant... oh ! ce regard : « *J'ai des millions d'années et j'attends.* » Cette vieille peine de la Terre — qui attend.

Et une dernière fois, tenant sa main serrée sur sa poitrine, Elle disait : « Tout est là. »

Et comme nous sommes Ignorants.

Que de siècles pour dévêtir ce *tout*, qui est là.

Nous avons des millions de vies qui naissent avec nous, sans savoir, et des millions de morts qui renaissent avec nous, sans savoir — chaque fois toute la tragédie de la Terre se rejoue, chaque fois elle s'oublie et se retrouve... un moment. Elle n'a point besoin de mots ni de chœur, elle est ce Feu silencieux qui attend, poignant, comme le fond même du Sacré. Nous cherchons des dieux, des miracles, mais quand ce Moment silencieux et nu surgit de nos décombres, c'est un miracle qui peut tout faire, comme si tous ces siècles et toutes ces peines attendaient ce seul moment. Nous ne savons pas, nous ne savons rien du vrai pouvoir d'une vie, du vrai pouvoir d'un homme.

Au « commencement » des Âges connus, il y avait des êtres moins revêtus que nous pour qui la vie était un voyage de découverte. Il n'y avait rien de connu, que ce qui battait là, et ce « là » était un vaste monde divin, un pouvoir d'être qui se cherchait lui-même, un trésor qui se veut tout entier. Et qu'y avait-il d'autre à trouver, quel autre pouvoir ? Nous avons mis tant de noms sur cette chose-là, tant de mensonges dorés et superstitieux, tant d'« autres » choses quand il n'y a rien d'autre. Pour ces êtres-là, d'il y a longtemps, revenus peut-être dans nos cœurs d'aujourd'hui, si cachés, il n'y avait pas de « surnaturel », les Rishis védiques ne croyaient pas au « surnaturel », le Divin était la chose la plus naturelle du monde, il était tout ce monde et il était tout le pouvoir de ce monde, et la seule Loi du monde à trouver et à conquérir dans ce petit point d'être autant que dans tous les univers. Étant le Pouvoir même, le battement même de tout, il pouvait tout, naturellement — c'était une fabuleuse exploration. Et le « miracle » que nous appelons en nos jours ignorants, il était tout là.

« *J'ai des millions d'années et j'attends...* »

Sri Aurobindo aussi savait, mais il ne voulait plus de ces siècles d'ignorance et d'Impuissance, il voulait conquérir. Et que pouvait-on conquérir pour ce seul point d'être qui ne soit une conquête pour toute la Terre, pour ce seul corps indivisible — c'est dans le corps que se fait la conquête, parce que c'est la seule même chose depuis des millions d'années. Tout le reste, ce sont des brumes qui passent.

*« Le surnaturel est un naturel
que nous n'avons pas encore atteint
ou que nous ne connaissons pas encore
ou dont nous n'avons pas encore conquis
les moyens. »*

Sri Aurobindo voulait le « moyen », et il suffisait de partir de ce qui est là, dans son plus simple, son plus naturel : un corps. Et comme *c'est* le Divin, il peut tout, naturellement, y compris changer la manière d'être très primitive, très épaisse et inconsciente de ce vieil animal — la mort est simplement le produit ou la conséquence de ces « rapidités de la vie » emprisonnées et inconquises. De cette divinité inconquise et impuissante. C'est tout le « Donjon » qui doit changer. C'est cette Matière même inconsciente et ignorante qui doit changer : « *Un nouveau principe de Matière* », disait-il. Nos machines sont un produit de barbares, comme nos Églises.

Alors, oui, c'est une Illusion à défaire, mais à défaire dans ce corps, parce que c'est la seule chose qui ne soit pas illusoire — après tout, tout est parti de là.

LE PHÉNOMÈNE

Il faut pourtant tenter de dire le phénomène le plus extraordinaire du monde... Sri Aurobindo y avait tout à fait renoncé et devant les questions saugrenues de ses disciples, il finissait par répondre :

« *Le Supramental s'expliquera de lui-même* ¹ » — et c'est vrai, il est en train de « s'expliquer » partout sur la terre d'une manière qui ressemble un peu aux Oracles de Delphes et qui vous pousse ici pour aller là, mais d'une manière assez fracassante, ou déconcertante en tout cas. Si nous pouvions être un peu moins « déconcertés », le Phénomène serait peut-être plus harmonieux.

On se sent très petit pour dire cela, et surtout très dépourvu de vocabulaire — il faudrait une langue nouvelle. Que dirait une première petite bête qui ouvre les yeux au monde, comme ce petit phoque sur sa plage blanche ? Mais un petit phoque, même « premier », c'est déjà tout fait substantiellement. Ici, ce n'est plus une autre manière de regarder, c'est une autre manière de substance — une autre sorte de Matière. Il faut avoir une tête bien accrochée sur les épaules de cette vieille matière pour pouvoir vivre cela. Et le dire ?

À travers tous les temps et tous les âges humains, il y a eu des êtres qui ont suffisamment senti le remue-ménage insensé de cette vie, et cette peine, ce bonheur toujours blessé, ces amours qui changent et se retournent ou s'évanouissent — cette vie qui s'use sans jamais trouver sa paix, sa plénitude qui apaiserait tout. Et ils ont cherché à sortir de tout cela. Bien des Sages ont essayé, et leur expérience est assez semblable : d'abord réduire tout ce chaos et ce fracas et ce tourbillon de la vie au silence, cette sorte de toboggan mental qui monte et descend et remonte pour se fracasser encore, et tous ces oui et tous ces non, et ces vertus qui sont l'envers d'un péché, et ces péchés qui cherchent leur vertu — c'est sans fin.

C'est sans solution, c'est sans accord, au sens musical. Alors, ils ont fait taire tout cela, lentement-lentement, et au sommet de ce silence, au bout de ce vide de tout, une pointe pure de leur être a émergé au-dessus de leur tête dans... une étendue, une sorte de ciel mais si paisible, si tranquille, sans une ride, et l'on pouvait être heureux là, on pouvait être plein là, comme au-dessus des mers de la vie et de ses orages et de ses peines, on pouvait même sourire là, et c'était comme éternel et pour toujours, et de toujours. Il y avait même une grande Musique là, une étendue de Musique comme si tous les univers chantaient leur Note, comme si c'était l'accord de tout. Il y avait des illuminations, là, et tout était su sans mots, ou quelquefois coulait comme une musique qui se revêtait de mots, comme une Sagesse qui égrenait son sourire et disait ce qui rayonne depuis tous les temps, ce qui est là par-delà les vies, par-delà les morts. Bien des Sages d'aucune religion, bien des musiciens d'aucune langue ou de toutes les langues ont senti cela ou chanté cela — c'était leur Source, c'était un ciel de Beauté qui était Vérité. C'était le « Ciel », oui, là, sur une pointe de leur être, comme l'extrémité lumineuse du Kanchenjunga ou du Nanda Dévi si merveilleux au-dessus des plaines et des fracas.

Mais le fracas reste en dessous, et la douleur des hommes, pareille, et le Mensonge du monde, pareil. C'est le « ciel » du Mental humain délivré de ses contradictions et de ses mensonges, c'est le bout de l'effort humain après ses millénaires de quête ou d'une vie déçue — mais la vie n'est-elle pas toujours déçue ? Sophocle avait bien vu tout cela et il continuait d'espérer pour la Vie, il continuait de vouloir pour les hommes. En cet heureux temps, il n'y avait pas de religions mais des Sages et des Chantres.

Or, il y a d'autres sortes d'êtres, ceux que l'on peut appeler les « êtres de feu », ou peut-être les « matérialistes de l'Esprit », mais nés avec une Flamme incoercible, et qui ont contenu tant d'hommes dans une seule peau, tant de morts inconsolables ou cruelles, tant de vies avec une seule question. Et ils regardent, et tout est Non — les sommets du Nanda Dévi humain, c'est oui, et c'est Non quand même ; les étendues maritimes balayées de grand vent, c'est oui, et c'est Non quand même ; les sublimes musiques entendues, c'est oui à en pleurer, et c'est Non quand même... C'est désespérant. C'est inacceptable, et pourtant ça embrasse toute cette vie avec comme une question de Feu *pour* toute cette vie, ou contre toute cette vie, et même ce « contre »-là est encore comme un oui qui crie. On est là comme un errant de la forêt ou du désert et d'aucun lieu, parce que c'est Non à tous les lieux, c'est Non à tous les cieux, on est comme un vagabond de feu ou comme un lieu de feu, en quête de... je ne sais quoi — c'est même Non à la mort et Non au désespoir et pourtant c'est complètement désespéré, mais ça brûle et ça brûle comme *pour* la Vie même. Et le regard s'aiguise. Non, ce n'est pas le regard du petit phoque sur sa grande plage nue, c'est un regard de feu qui a vécu-vécu tout ça, et qui voudrait transpercer ce Non-là et transpercer tout cela qui chante ou qui pleure, comme s'il y avait quelque chose à arracher au fond de ce trou humain, inacceptable et sublime. On pourrait dire que c'est un regard de géologue. Il y a des colonies de cœlentérés appelés polypiers coralliens et ils forment des barrières ou des récifs, et ils meurent les uns sur les autres en formant un mur, et le dernier vivant pousse sur les morts. Et c'est ainsi. On regarde cette dernière barrière de polypiers humains qui pousse sur son tas de morts, avec tous ces morts en dessous, solides, et ce vivant provisoire qui pousse quand même... Où est le « ciel » de ce polypier-là ? Et c'est un terrible Non brûlant qui crie.

Alors ce vieil être du bout de la pile, qui est comme tous les hommes de la même pile, ou qui a éprouvé tant d'hommes dans sa propre peau, devient un tel Besoin criant qu'il est comme le Besoin de tous ces millénaires empilés, un Appel si profond qu'il est comme la poussée de cette vieille première semence nocturne enfouie là- dessous, enterrée, mais depuis si longtemps, vers... quelque chose qui serait comme sa Vie enfin, son Soleil enfin. Son Soleil physique, là, dans ce corps nocturne et enrobé de calcaire.

Et alors le Phénomène se produit.

Et il ne se serait jamais produit si ce grand Être de Feu nommé Sri Aurobindo n'avait pas ouvert le passage — « le grand passage », mahas pathah, disaient les Rishis.

C'est un phénomène si extraordinaire, nous l'avons déjà dit mais on ne se lasserait pas de le répéter tant c'est étonnant. En fait, c'est comme si, dans toute cette histoire de l'Évolution, un spécimen de l'espèce en cours assistait consciemment à sa propre transition et vivait le mécanisme, ou le pouvoir par lequel toutes les espèces précédentes ont opéré leur propre transition. Et ce n'est plus le passage d'un certain « milieu » que nous connaissons à un autre « milieu » que nous connaissons — c'est un autre milieu ! Ce n'est plus une pointe de l'être Mental raffiné qui s'élève au-dessus des mers sauvages de la vie et s'étend enfin dans un ciel éthéré, apaisé, heureux et accordé à tout, si souriant, si large — divin enfin, au milieu de toutes ces discordes du monde, et créateur de toutes nos beautés fugitives. Ce n'est plus cela du tout ! (quelquefois, on le regretterait !). C'est... quelque chose qui monte de sous les pieds, et lourd, dense, qui monte et monte sans arrêt — et c'est le premier étonnement : mais d'où sort toute cette substance ? ! C'est substantiel, mais cela ne correspond à aucune des substances que nous connaissons : c'est dense et compact, et pourtant fluide ; c'est lourd et massif comme du plomb, et pourtant ça n'a pas de poids sur nos balances électroniques — ça n'ajoute pas un gramme au corps ! et pourtant c'est écrasant comme si tout le corps était *dans* un poids. Et puis ça monte, ça monte irrésistiblement comme du sol même, comme s'il y avait une gigantesque tanière là-dessous, et ça traverse le corps, lentement d'abord puis de plus en plus « féroce », si l'on peut dire, impérieusement, jour après jour, sans que l'on n'y puisse rien, et ça vient cogner et cogner, buter contre cette malheureuse carapace crânienne, et sans pitié : tu laisses passer ou tu éclates. Puis, un jour, au bout de combien de mois (?) un dernier coup de boutoir traverse le corps, « comme on fend une peau de bête » disaient les Rishis, et ça sort de cette espèce de muraille corporelle. Et ça continue de monter ! comme si c'était la substance même du corps qui montait, mais dans aucun « ciel » éthéré, heureux et lisse et serein — une immensité dense. Et rien qui se passe les yeux clos avec des « visions » et des lumières extra-terrestres : on marche et c'est là, ça monte ; on mange, on accomplit toutes les besognes de la vie et ça continue de monter, inlassablement, compactement, irrésistiblement, comme dans un ciel sans fond, aussi insondable que la tanière en dessous, et un ciel qui est comme notre ciel physique puisque l'on marche en dessous et on regarde les champs, les chemins, mais un ciel qui serait d'une autre qualité ou d'une autre substance que le ciel physique que nous connaissons, et on est comme happé, ou sous une autre attraction qui tire et tire cette substance d'en bas, corporelle puisqu'elle traverse le corps, vers... quelque chose qui serait un invisible Soleil de tout cet univers.

Et ça monte indéfiniment pendant des jours. Et le corps, ce vieux corps qui marche tout de même, est comme un malheureux « tuyau » (ou peut-être une cheminée de volcan !) entre cette extrémité d'en bas qui plonge on ne sait où dans la terre et cette extrémité d'en haut qui s'enfonce dans un « ciel » de plus en plus dense. Il faut être tout à fait solide et rationnel pour subir ça.

Mais un jour (au bout de combien de temps ?) se produit le vrai Phénomène, celui qui va bouleverser toute notre espèce : la marée se renverse. Au lieu de monter, « ça » descend — et ça veut rentrer dans ce vieux tuyau corporel pour aller rejoindre la mystérieuse tanière là-dessous, dans la terre. Mais alors c'est une tout autre histoire ! Cette formidable densité de là-haut (formidable pour un petit corps), vient re-traverser le corps pour aller cogner- cogner contre l'extrémité d'en bas, sous les pieds, qui, alors, semble plus dure que du roc et aussi vaste que la nuit de la Terre.

Et le « tuyau » résiste — mais allez donc résister à cette espèce de foudre dense qui descend ! Nous pouvons dire « foudre » (c'est d'ailleurs ce que disaient les Rishis védiques) parce que c'est d'une vélocité incroyable, et aussi net, exact et puissamment énergétique que le

phénomène céleste que nous connaissons, mais d'*une autre qualité*. Et alors, quand ça entre dans cette vieille matière, on commence à tout comprendre, et les millions d'années et les espèces disparues et le Phénomène terrestre. Et ce Donjon de roc qui enveloppe toute la Terre, comme une gangue noire encerclée d'une Immensité.

Une Immensité d'Énergie.

Et cette autre Matière — car comment appeler cela ? — qui veut entrer là-dedans... Notre matière est cassante et inflexible, comme crispée sur elle-même, à côté de cette Matière souple et pourtant puissamment dense. Dans une rare conversation avec un révolutionnaire bengali de Chandernagor, Sri Aurobindo, pourtant peu enclin à dire le Phénomène, dit ceci :

« À partir de 1910, mais plus particulièrement entre 1914 et 1921 c'est en 1914 que Sri Aurobindo a rencontré Mère pour la première fois », une vaste puissance est descendue presser sur moi et entrer en moi ; c'était une ruée continue de conscience universelle, de force formidable et de lumière venues des plans supramentaux...

Et en effet, cela n'a plus rien à voir avec le monde Mental que nous connaissons, ni avec les cieux du Mental, ni avec les instruments qui nous permettent de mesurer les forces physiques du monde que nous connaissons, et qui sont simplement les forces mesurées par les outils du Mental — c'est un autre monde, et nous comprenons bien pourquoi Sri Aurobindo dit « Supra-mental ». Et Sri Aurobindo continue de décrire le Phénomène :

« À cette époque, il semblait que le corps aurait pu être écrasé ou consumé. La vie semblait se mouvoir sur un fil ténu. Un tout petit manque d'attention, un léger manque d'équilibre aurait suffi à mettre le corps en pièces ou à détraquer son mécanisme 2. »

Les Rishis védiques l'ont dit d'innombrables fois dans leurs hymnes, sans craindre de se répéter, comme une incantation (mais il fallait l'avoir vécu, comme Sri Aurobindo, pour comprendre ce que cela voulait dire) :

*Toi, en pure vérité, “ maître de l'énergie,
ils t'ont appelé celui qui est de substance pleine et
compacte,
le donneur qui ne disperse pas sa lumière³.
Pleine de puissance solide est leur énergie
étincelante,
tranchante est la lumière de foudre
des seigneurs de la plénitude.
Pleine aussi de terrible intensité...
et de vitesse
Ceux-là sont les pouvoirs
de la Vie-qui-est-puissante,
ils attendent leurs rapidités et ils volent de tous les
côtés.*

Et nous répétons ce dernier hymne qui a tout son sens actuel :

*Indra, par la force de sa Flamme
a creusé la terre pour y faire sa fondation...
Il a mis en pièces les choses
qui étaient fermement établies.*

LA CELLULE

Une Immensité d'Énergie.

Mais quand cette Énergie-là, formidable Énergie, commence à descendre, c'est comme un cataclysme dans le corps. C'est l'Énergie même qui a fait valser toutes les étoiles et propulsé toutes les espèces. « Une Énergie qui peut tout briser », disaient les Rishis. Tout de suite, c'est comme la mort pour ce vieux corps enfermé dans sa routine et son système millénaire — il est projeté dans un autre milieu ou envahi par un autre milieu... insupportable. Alors on commence à comprendre la Prison physique dans laquelle on est — tant que l'on est dedans, on ne se rend pas du tout compte de ce que c'est ni de quoi c'est fait. Les savants peuvent nous dire tout ce qu'ils veulent mais ils ne savent rien, parce qu'ils sont dedans — quand on traverse le Mur, c'est autre chose, mais généralement on ne le traverse que mort. Et c'est cette mort-là qui instantanément nous saute à la figure, si l'on peut dire, ou bouillonne partout dans le corps comme s'il allait éclater, dès que les premières gouttes de ce fabuleux torrent d'Énergie ont l'audace d'entrer là-dedans. « *C'est dosé* », disait Mère, et heureusement ! Alors, lentement-lentement, douloureusement, le corps doit apprendre que ce n'est pas la mort mais que c'est sa propre mort qui meurt. Et tout se soulève ! Tout est contre ! furieusement contre. C'est un assaut de toutes les « lois », prétendues lois, qui organisent notre système, c'est un assaut de toutes les forces qui ont constitué notre prison à travers les millénaires, toutes les petites bêtes sont là, et les grosses, et des serpents parfaitement venimeux et des suggestions et des impulsions maléfiques : tout ce que l'on voit grouiller maintenant au grand jour de la Terre comme dans notre propre corps — « ça » jette tout dehors, ou ça extirpe, expulse tout ce qui était tapi là et qui gardait jalousement les portes de sortie. Car les Ténèbres sont les « gardiennes de la Félicité¹ », ce Nectar, comme le savaient les Rishis, et *qui* a osé descendre là-dedans empoigner toute cette faune et ces prêtres de la nuit ? Il est plus facile de s'évader là-haut. On commence à voir tout à nu, sur le vif. On revit toute l'histoire des espèces et sa paléontologie, toute la naissance des espèces — parce qu'on est une autre espèce qui naît... malgré elle-même, comme c'était toujours le cas dans l'Évolution. Mais là, on naît les yeux tout ouverts, ou on meurt les yeux tout ouverts, et on peut voir comment ça se passe. Le ce-qui-fait-que... Et on s'aperçoit de la formidable Illusion, terrible Illusion, cruelle Illusion qui garde les portes fermées — nos portes de la mort. Et surtout — surtout — on s'aperçoit du formidable pouvoir hypnotique de notre « science ». S'il y a quelque chose, décidément, qui sait parfaitement démêler l'illusion de la réalité, c'est la cellule. Tout le reste de nos « superstructures » est fantomatique pour elle, douloureusement fantomatique. Alors on ouvre de grands yeux — peut-être des yeux innombrables.

Mais contre tout ce Négatif qui se jette à l'assaut pour nous faire « croire que », il y a un extraordinaire Positif, un merveilleux Positif. Alors on dé-couvre tout : le ressort, le levier, le Pouvoir qui a fait que toutes les espèces, en dépit de leurs morts successives, ont continué et continué — à travers les glaces et les déserts et les asphyxies et les eaux du commencement. C'est la cellule. On ne sait pas du tout ce qu'est la cellule — elle est *toujours* revêtue, emmurée. Là, on la voit sur le champ, on la vit sur le champ, en train de se débattre ou de s'accommoder de cette Énergie « insupportable » qui serait comme sa mort. Mais il n'y a pas de « mort » pour elle ! ça n'existe pas ! La mort, c'est notre invention, c'est ce qui enveloppe « ça ». Pour elle, cette cellule, c'est un phénomène à assimiler, à adapter, à organiser dans sa substance — il n'y a *pas* d'impossibilité ! L'impossibilité, c'est ce qui recouvre « ça ». Alors on voit, ou on vit jour après jour et année après année, et heure après heure (Sri Aurobindo a fait cela pendant quarante

ans) comment cette cellule, ce corps de cellules, se « débrouille » sous cette écrasante invasion d'une Énergie toute-puissante qui semble vouloir la mort de tout ce qu'on est — mais qu'elle RECONNAÎT. C'est son Vin de Délice depuis toujours ! c'est ce qu'elle a cherché partout, tout le temps, sous cette carapace ou cette autre, sous cette désolation ou cette autre, sous cette misère ou cette autre — cette même vieille Misère. Et c'est ce qui est arrivé à toutes les espèces sur cette planète : elles ont RECONNU. C'est la *même* chose, le *même* fonctionnement cellulaire, la même Évidence rayonnante. Le corps, c'est celui-qui-cherche-les-solutions, et qui les trouve et les a toujours trouvées à travers les millions d'années d'adversité. On le voit, jour après jour, essayer une façon, une autre façon, mille façons, OBSTINÉMENT — c'est cette obstination qui est tout simplement miraculeuse ! comme si cette petite cellule-là vivait dans un autre monde où tout est possible ! comme si cette petite cellule connaissait son propre Soleil merveilleux qui la tire à jamais — où est la difficulté ! c'est « ça » qui est « ça » et qui va à ça !... Et maintenant, elle va à « ça », pleinement, radieusement, après avoir été dans tant de prisons. Il y a des mots que l'on n'ose plus employer tant ils ont été corrompus et falsifiés, mais « Dieu » est pour la cellule — c'est tout vivant, c'est sa propre substance ! C'est l'Évidence et le Pouvoir même qui l'habite, comme celui de toutes les galaxies et tous les soleils. L'Immortalité, elle est toute là, et c'est comme un Vin de délice qui la porte.

Mais il y a tout ce qui recouvre « ça ».

Alors, pour une fois dans ces millions d'années d'Évolution, il y a une cellule consciente qui a été bouleversée par l'invasion de son propre Soleil et qui essaye de trouver la solution, de se bâtir un nouveau corps — envers et contre tout.

Dans son simple langage direct, Mère disait : « *Ce ne sont plus les lois qui font tenir les corps debout.* » Et encore :

« *La vieille routine est finie.* »

C'est la routine terrestre qui est finie. C'est la routine de la vieille Évolution qui est finie — et tout le monde est bouleversé parce qu'il n'y a qu'un corps de monde. Et tous les vieux « châteaux souillés » s'écroulent sous le poids de ce vrai ciel qu'ils voulaient mettre ailleurs, toutes les vieilles structures s'écroulent sous le poids de leur propre Mensonge, partout les vieilles petites bêtes tapies dans l'ombre sont extirpées, expulsées sous la pression de cette formidable Énergie Divine, et elles font leur danse de protestation. a grouille et ça grouille. Mais c'est fini, notre vieux Donjon est en ruine. Une petite cellule solaire est en train de bâtir un nouveau corps de monde.

LA MÉTAPHYSIQUE DU CORPS

Le fait de mourir n'a rien de particulièrement désolant, ce qui est désolant, c'est l'inhumanité récurrente — l'absurdité presque cruelle de cette espèce hybride entre la bête et... quoi ?

Nous ne sommes pas en quête de philosophie mais de réalité. Quand on regarde une pile de polypiers et ce dernier vivant qui pousse sur son tas de morts, c'est un tableau saisissant — et d'une certaine façon plus saisissant, sous son aspect cosmique, que les horreurs des siècles d'Inquisition ecclésiastique (cinq siècles, c'est long) qui n'avaient rien à envier à l'art des supplices de la gestapo. La bête est toujours parfaitement là. Mais cette « pile- là »... d'il y a combien de millénaires ? Ce dernier vivant qui pousse sur le dernier mort.

De toutes les expériences qu'un être humain peut collectionner, en cruel comme en sublime, il ne nous a paru rien de plus saisissant, ni de plus extraordinaire, que de voir sur le vif les opérations d'une petite cellule qui se débat avec une calamité — ça, c'est un tableau cosmique. C'est comme toute notre Histoire à nu, polypiers compris. C'est le premier et l'ultime Mystère — pas du tout ce qui se passe sur Vénus ou sur Jupiter (mais Vénus et Jupiter sont là-dedans aussi). Là, on ne marche pas « autour » des choses comme les péripatéticiens d'Aristote : on est dedans. Et on est dedans pendant des jours et des années (si longues) et des heures (très longues aussi) à être en train de mourir, au bout de la « vie » sous la Pression incompréhensible d'une Puissance qui peut tout casser : ce sont toutes les vieilles calamités qui sont là d'un coup, et pendant des années, seconde après seconde. Mère disait : « *On croirait que l'on ne peut pas supporter ça pendant plus de quelques minutes, et ça dure, et ça dure* ¹... » Alors c'est un « tableau » continu, détaillé. On vit quand même. Mais c'est un autre genre de vie. C'est sans aucun doute ce qu'ont dû vivre d'autres espèces lorsqu'elles ont été projetées dans un milieu... irrespirable, ou invivable — et elles ont vécu quand même puisque nous sommes là trois milliards d'années après. Ce Miracle, si souriant, si obstiné, au fond d'une Matière idiote — ou en tout cas suffisamment mécanique et inconsciente pour aussitôt attraper son Miracle et l'enrober d'une nouvelle croûte protectrice qu'elle roule et enroule indéfiniment, comme les polypiers... jusqu'à la prochaine calamité... féconde. C'est le « paradoxe des Enfers », dont nous sommes le produit, après beaucoup d'autres Enfers empilés sous notre croûte d'homme. Mais cette croûte-là, elle est plus épaisse et plus résistante de toute la « science » qu'elle a accumulée et de tous les commandements de Dieu qu'elle a mis dans sa poche de béton. Ce sont les Enfers parfaits, infaillibles et organisés. Et pourtant, en chacun de nous, comme dans ce polypier du bout de la pile, il y a un dernier bout de vivant qui se débat sur son tas de morts, mais complètement « drogué » par son milieu nocturne — on pourrait dire « maléfique », mais ce maléfique porte peut-être en lui-même son ultime cri de salut comme Œdipe aveugle et ruiné : « C'est donc quand je ne suis plus rien que je deviens vraiment un homme ! » — ou son ultime auto- explosion, sa « calamité » sauveuse. Car ce paradoxe des Enfers a *toujours* été un Paradoxe Divin.

Alors, quand on voit, ou quand on vit cette cellule miraculeuse, si imperturbable, si radieusement sûre de trouver la solution, en dépit de la douleur que vous inflige ce squelette tissé autour d'elle, en dépit de la vieille invention de mort encroûtée autour d'elle, et surtout quand on la voit si dénuée du sens d'aucune « impossibilité » — il n'y a *pas* d'impossibilité ! elle a vécu des milliards d'années pour le crier, et d'ailleurs elle ne « crie » pas : elle sourit imperturbablement, elle SAIT, et elle essaye et essaye encore de nous convaincre de son propre Miracle. Pour le bigorneau accroché à son rocher, s'il voyait clair, la jolie mouette sur la plage serait de la « métaphysique » absolue ! ce serait « surnaturel ». La cellule, elle, *vit* la métaphysique, elle est en pleine méta-physique constante, sans philosophie et sans évangile, et sans « lois » — elle cherche même à trouver la solution de notre imbécillité provisoire, elle SAIT que notre habitude humaine est comme tant d'autres habitudes avant notre apparition, et que, là-bas, sur une jolie plage, il y a... une autre espèce qui sera comme le bout de ses peines et de ses longues nuits sous une croûte ou une autre : le *commencement* enfin de sa vraie vie sous ce Soleil qui la tirait et la tirait et qu'elle reconnaît dedans, en elle-même, comme son propre soleil, son propre tout-possible.

Nous sommes, nous les hommes, la métaphysique d'un certain nombre d'obscurités précédentes — et de quelle Physique divine, inconnue, sommes-nous les fantômes obscurs ? Allons-nous rester figés, crispés dans notre « Physique » provisoire et prétentieuse ? Ou bien, comme dit *Savitri*...

*Innombrables sont les visages de l'Âme cosmique,
Un choc léger peut changer l'inflexible façade du Destin
Un tournant soudain peut venir, une route apparaître...*

*Et peut-être trouverons-nous, quand tout le reste aura
failli,
Cachée en nous-mêmes, la clef du changement parfait 2.*

LA CONTAGION CELLULAIRE

Cette Matière...

Le lieu du plus grand obstacle est certainement le lieu de la plus grande découverte — comme toujours l'obstacle est une porte sur un pouvoir plus grand, c'est une vieille manière ou une vieille habitude

qui se défait pour livrer passage à... autre chose. Nous n'avons pas cessé de le vivre à travers toute l'Évolution. La cellule ne cesse pas de nous dire son immortalité, son sens cosmique, sous la formidable Pression de cette invasion d'Énergie qui semble être la mort de notre manière d'être « vivant ».

Mais l'immortalité dans cette Prison ? dans cette armature de calcaire, avec tous les besoins résiduels de la vieille évolution animale ? Quand le vieux reptile est devenu oiseau, c'était certainement une « aération » dans son système (!) Mais combien de millénaires, et de douleurs, a-t-il fallu pour changer ces nageoires en pattes et en ailes... ça fait très mal à un vieux squelette — on peut aussi s'en apercevoir lorsque cette Énergie vient écraser les murs de sa vieille prison. Mais ici, dans le cas du spécimen évolutif en cours, il ne s'agit pas de se mettre à pousser des ailes ni quelque autre organe qui serait encore un prolongement de la vieille mécanique, avec d'autres limitations, il ne s'agit pas d'élargir ou d'amplifier les pouvoirs de la même vieille chose — et certainement pas de devenir plus « saint » (quelle horreur !) ni plus « intelligent » (quoique ce ne serait pas si mal étant donné l'aveuglement qui court), et le corps a toute l'intelligence cosmique que nous n'avons pas sous nos vêtements divers. C'est la *substance* même de cette Matière, l'organisation même de cette Matière, sa rigidité cassante et usante qui doit changer. On meurt, non seulement de notre propre bêtise et de notre propre obscurité animale — et c'est un bienfait, car que serait l'épouvantable horreur de l'immortalité des faussaires et des saltimbanques qui règnent —, mais on meurt de cette Prison matérielle même : un esprit un peu éclairé, raffiné, purifié a soif de sortir de là, et c'est ce qu'il a toujours fait ; dès qu'il touche un peu ce ciel de là-haut, il a envie de s'étendre là, de fondre dans ce grand Rythme de toujours, dans cette Lumière sans murs. Mais cette espèce de camp de concentration là-dessous... Et cette « libération-là » n'est pas faite pour un esprit tout seul. Cet esprit-là revient — il revient encore et encore parce que ce n'est pas la vraie Loi de ce monde d'être pour toujours ce camp de concentration jamais amélioré. Il y a un Esprit du monde, un Esprit cosmique qui *veut* Sa Loi. Et pas du tout toutes ces fausses lois illusoires ou provisoires, et cruelles. Dans l'un de ses Aphorismes, avec cette pointe d'humour toujours, Sri Aurobindo disait : « *Quant à moi, je pense que j'ai le droit d'insister pour que Dieu se dévoile et se donne dans ce monde autant qu'en dehors. Pourquoi donc l'a-t-Il fait s'Il voulait s'échapper de cette obligation' ?* »

Alors, évidemment, dans cette perspective cosmique, Il veut non seulement que les consciences changent, mais que cette Matière change — cet abominable camp de concentration, qui pouvait être très harmonieux et ordonné du temps des oiseaux et même des reptiles, enfin de toutes les petites bêtes qui nous ont précédés, mais qui ne l'est plus du tout, et qui en meurt tout entier en entraînant toutes les vieilles espèces dans sa folie dévorante.

Notre malheur est peut-être aussi notre chance — notre dernière chance de sortir de cette espèce hybride et folle, au lieu de tourner en rond.

Donc cette Prison même, cette Matière même — ou ce qu'elle paraît — doit changer. Il y a eu des tentatives passées, les Rishis védiques parlaient d'un « corps de lumière », *vyotirmaya déha* ; plus tard il y a eu de grands êtres comme Ramakrishna dont le corps était enveloppé de lumière, et certaines traditions ont parlé d'un « corps glorieux », mais tout cela se situe en des régions incertaines de la vie et d'une façon générale le corps était considéré comme un instrument qu'on laisse tomber une fois que la « réalisation » spirituelle est atteinte — tel n'est pas l'avis de Sri Aurobindo :

« Cette conception du rôle du corps suffit peut-être à une sadhana discipline yogique qui voit la terre simplement comme un champ d'ignorance et la vie terrestre comme une préparation à un départ sauveur de la vie... mais cela ne suffit pas à une sadhana qui conçoit une vie divine sur la terre et la délivrance de la nature terrestre même comme faisant partie du dessein total de l'incarnation de l'esprit ici-bas. Si une transformation totale de l'être est notre but, la transformation du corps en est une indispensable partie, sinon aucune vie divine complète sur la terre n'est possible. »

C'est ce que Sri Aurobindo écrivait au bout de son exploration corporelle, en 1950, après quarante ans de travail.

Cela semble tout à fait fou ou impossible, mais si vous dites cela à la cellule, elle sourit — elle cherche la solution. Comme toujours. Dans un autre de ses Aphorismes, Sri Aurobindo disait :

« La Loi la plus obligatoire de la Nature est seulement un processus fixe que le Seigneur de la Nature a façonné et dont Il se sert constamment ; l'Esprit l'a faite et Il peut la dépasser, mais nous devons d'abord ouvrir les portes de notre prison domiciliaire et apprendre à vivre moins dans la Nature que dans l'Esprit. »

C'est ce qui s'est produit lorsque, sous la ruée incoercible de cette Énergie-là, les cellules d'un spécimen terrestre ont ouvert leurs portes et pris conscience de La Loi — qui peut changer toutes les autres. Et la cellule, c'est ce qu'il y a de moins sophistiqué au monde. Elle n'est pas « droguée » comme le reste de nos superstructures (bien que *tout* notre système mensonger cherche à la droguer d'innombrables façons, et de cruelle façon). Et par-dessus le marché — et surtout — elle est parfaitement cosmique dans sa simplicité (toutes les bêtes et toutes les plantes savent cela), elle communique partout immédiatement, sans aucune de nos parois illusoire. Et maintenant, elle est en train d'envoyer partout ses signaux ou sa vibration extraordinaire à tous nos petits pantins de corps qui s'agitent à la surface. Avec son humour aussi, Mère disait : *« Je vais bientôt avoir une contagion dangereuse ! »* C'est toute la Terre, souterrainement, invisiblement pour nos yeux de nyctalopes, qui est en train d'avoir la contagion de la Vie nouvelle — celle-là même qui désorganise « dangereusement » les ombres dont nous sommes peuplés. Quand le moment arrive, toutes les plantes de la même espèce se donnent le mot, et elles fleurissent ensemble. Quand elles sont seules, elles sèchent. Et tous les migrateurs des pôles se mettent en route vers leur destination exacte. Nous arrivons peut-être au Moment de notre destination après des millénaires de route, et à la floraison de la grande Loi. C'est la contagion du Nouveau Monde et de la Nouvelle Terre qui est en train de nous saisir malgré nous. Même les volcans là-dessous semblent accélérer leurs spasmes.

En 1918, lorsqu'il était encore sous l'effet de cette « ruée continue de force formidable », Sri Aurobindo regardait cet après-guerre, qui n'a jamais cessé d'être avant, et il voyait ou sentait dans son corps :

« ... *Un éclatement de l'âme de désir des hommes et des nations, l'écroulement de trénes de toutes sortes et d'institutions hautement bâties, et de puissants soulèvements et déchirements de la vieille terre des coutumes formées par l'homme comme une couche sur les impatientes forces en fusion de la Nature évolutive 5.* »

ENTRE DEUX IMMENSITÉS

Quand un élève studieux, enfantin, va à l'école, il s'efforce de comprendre ce grand monde — c'est plein d'Inconnu — mais il y a *quelque chose à comprendre*, et ça pousse en lui pour saisir. C'est le fait de l'Homme, son fait extraordinaire parmi toutes les espèces. Tout ce qui se passe après ces sept premières années d'une vie est connu, tristement connu, englouti — engrené. Pour l'écolier du corps en cours, cet extraordinaire corps d'un nouvel univers, pour ce nouveau-né d'aucune espèce ou d'une espèce inconnue, c'est pareil : jour après jour il regarde son « phénomène » et il voudrait comprendre, mais c'est tout le Phénomène terrestre qui est là, qui regarde, et qui n'a plus le vieux Mental pour comprendre, cet outil-là est dépassé par la nouveauté, si l'on peut dire : il enregistre, il observe, il note des résultats ou des effets, mais c'est comme du dehors : le Phénomène, lui, se déroule tout seul comme un océan ou comme une tempête, et on n'est plus dessus, maître à bord, sur le pont, on est DANS « quelque chose », et aussi, et surtout, on n'est plus une petite coque « à moi » qui navigue. C'est une inexplicable totalité qui navigue, et qui ne sait pas très bien comment ça navigue. Oui, ce sont comme « des millions d'années » qui naviguent — « *J'ai des millions d'années et j'attends* », disait Mère — et puis c'est là, ce qu'elles ont tant attendu. Alors c'est plein d'une sublime « compréhension » qui n'y comprend rien, mais qui vit cet extraordinaire océan, ce terrible océan — les Grecs avaient ce même mot pour désigner Merveilleux et Terrible. Et c'est si vrai ! Pour une fois, on est dans le Vrai — et il n'y a que le *corps*, ce bébé de corps pour éprouver-vivre cette nouvelle sorte de Divin tout vivant. C'est seulement dans le corps que le Divin se comprend — il se reconnaît.

Alors le vieil enregistreur Mental essaye de regarder et de saisir, comme si « tout ça » qui avait été si longuement dans la nuit des âges, voulait voir le pourquoi et le comment de toutes ses peines, et le dire peut-être parce qu'il y a tant de peines dans tous ces petits humains nocturnes, on voudrait qu'il n'y ait plus ces peines — et au fond, on s'aperçoit que toutes ces peines étaient de l'amour qui attendait, un Feu qui attendait, qui se cognait ici et se cognait là, qui se cherchait par tous les mauvais chemins et tous les bons (et les bons ne valent pas mieux que les mauvais — ils vous emprisonnent davantage). On comprend le Paradoxe des Ténèbres absolument. Et on comprend que c'était pour arriver à ce Divin-là dans un corps, dans cette Prison même. Si l'on avait touché cela trop tôt, on se serait évadé de cette chrysalide noire, comme le papillon, pour laisser à jamais cette noirceur de terre et ces lentes espèces insensées à leur Fatalité insensée. Il fallait que « tout ça » touche sa propre Divinité dans ce vieux corps de la terre : ce But des millions d'années. Il fallait une *Terre Divine* — les cieux ont toujours été célestes.

Encore une fois, les yeux du corps regardent leur Phénomène, avec leur amour pour toutes ces peines qu'il comprend infiniment.

Donc, il y avait ce vieil être qui s'était beaucoup cogné, qui avait beaucoup brûlé, qui regardait sa montagne de polypiers entassés avec un Appel si terrible et désespéré, comme si l'on était au bout de son feu et de sa mèche de vie, et puis cette Densité de Substance a commencé à monter de

là-dessous, irrésistiblement, comme du fond de la terre, comme d'une immense tanière noire sous les pieds ; lentement-lentement, péniblement, cette espèce de Feu lourd a traversé et martelé ce corps pour sortir à l'autre bout et émerger dans cette autre immensité dense, de plus en plus dense à mesure qu'il montait, irrésistiblement aussi, comme aspiré par « quelque chose » qui serait sa Source de feu, son propre semblable, comme son Soleil — pendant des jours et des jours. Puis cette interminable, inépuisable coulée de Substance dense s'est retournée (on ne sait pas pourquoi — ou plutôt si ! on le sait, mais plus tard) pour redescendre dans cette espèce de « tuyau » corporel et aller marteler l'autre bout, sous les pieds, cette tanière d'où elle était sortie. Alors, vu en coupe (mais une coupe terrestre), ce tuyau traverserait une espèce de milieu réfractaire situé entre deux Immensités.

Cet entre-deux, c'est nous, c'est la Terre.

C'est ce que nous appelons « la Matière ».

C'est le sol de nos millions d'années.

Et cela a toute la dureté de nos millions d'années d'habitudes empilées, comme les polypiers l'un sur l'autre — c'est tout ce que nous connaissons immémorialement. Et pourtant, il y a une autre Mémoire là-dedans qui poussait-poussait-tirait, comme une assoiffée jamais étanchée, jamais sortie de son désert — un inexorable Désir de... de joie, d'amour, de plein enfin, de vaste dans cette carapace inexorable.

LES ATOMES

Et un jour, cet entre-deux s'est soudain trouvé soumis à cette incoercible « ruée » d'en haut.

L'exactitude des mots nous manque, parce que tout notre vocabulaire est inextricablement lié ou associé aux lois et aux phénomènes physiques que nous connaissons. C'est évidemment une autre Physique. Et c'est ce qui fait toute la difficulté première de ce vieux corps lorsque sa physique habituelle lui échappe, est submergée et envahie par « ça ».

D'abord, c'est la continuité du Phénomène qui est remarquable. Lorsque le premier choc du chaos est admis, accepté et reconnu par ce merveilleux fond cellulaire, le chaos continue — c'est un perpétuel chaos —, mais certaines lignes ou sillons de cette implacable « ruée » se dégagent, le corps s'aperçoit que cette coulée dense est liée au mouvement respiratoire : c'est exactement comme une autre respiration qui se servirait du support mécanique de ces vieilles bronches — on inspire et on expire, mais au lieu de s'arrêter et se limiter au sac pulmonaire, cette respiration-là envahit tout le corps d'un seul coup ; en une fraction de seconde elle descend jusqu'au bout des pieds et vient cogner là, comme sous le sol, et rebondir vers le haut en une autre fraction de seconde (c'est l'« expiration »), et ça recommence... indéfiniment, comme le mouvement respiratoire : ça descend et ça remonte, ça descend et ça remonte, comme un marteau-pilon sans fin. C'est DÉCLENCHÉ.

Le Phénomène est déclenché et on ne peut pas plus l'arrêter que l'on ne peut s'arrêter de respirer. a descend indéfiniment d'en haut comme d'une formidable écluse (pour nous, notre oxygène est l'écluse inaltérable). Mais c'est une autre sorte d'oxygène, et c'est là où les mots nous manquent : c'est fluide, mais c'est d'une écrasante densité, comme un air qui serait solide, et aussi rapide et instantané que le mouvement de la foudre. Sri Aurobindo disait : « *le Supramental est plus fluide qu'un gaz et plus dur que du diamant* ¹. » C'est UN AUTRE PRINCIPE DE VIE . Peut-être (mais les comparaisons sont fausses car elles s'appliquent à d'autres modèles du même physique), peut-être comme un poisson qui passerait à l'« air libre

». Mais c'est totalement un autre « air », inconnu de la terre ou jamais respiré directement par les vieilles espèces. Et le corps apprend que c'est la Vie même, comme si la vie n'avait jamais eu lieu mais seulement de la Mort-qui-vit. Malheureusement, le vieux mort- vivant que nous sommes continue à avoir la même substance physique et il ne sait pas du tout comment assimiler « ça » ou supporter ça. Il voit bien qu'il n'en meurt pas ! mais c'est « tout comme », c'est à chaque seconde comme une mort à surmonter ou à traverser, parce que tout son système est contre (sauf ces merveilleuses cellules). Et en vérité on traverse la Mort : cet air-là traverse les murs qui font notre mort — comment le Poisson respirerait-il l'air libre tout en restant poisson ? ou comment l'astronaute respirerait-il sans son scaphandre ! Nos comparaisons sont fausses car elles s'appliquent toujours à un milieu physique connu — c'est un autre « milieu », suprême et divin, qui sait ce qu'il fait et qui n'a pas la brutalité inconsciente des phénomènes mécaniques que nous connaissons. Mais la difficulté reste, de ce vieux scaphandre physiologique qui a l'habitude de respirer son vieil air mortel et sous sa pression habituelle. Cet « air- là » veut extirper toute la mort de notre système — autant extirper toute notre substance millénaire... Et il le veut impérieusement, impitoyablement pourrait-on dire — comme Athéna ! « Et moi, de pousser l'homme au fond de son filet de mort », disait-elle à ce pauvre Ajax. Et en effet, « ça » pousse jusqu'au fond de ce qui n'est pas un « filet » mais un donjon — et pour trouver notre propre Secret.

Mais alors, on commence à toucher un Mystère. Ou une illusion peut-être, mais une féroce Illusion.

Pour le spécimen en cours, voilà plus d'une décade que le Phénomène s'est déclenché, et il le vit jour après jour, heure après heure et seconde après seconde — sans en mourir. Mais le fait le plus étonnant, le plus mystérieux, est que cette Énergie-là (« une puissance qui peut tout briser », disaient les Rishis védiques) n'a pas cessé de croître en densité !... comme si, à mesure que le spécimen la supportait, elle s'enfonçait dans une Résistance de plus en plus irréductible, ou dans une Mort de plus en plus essentielle, ou dans un Mur de plus en plus solide, fondamental — là, sous les pieds et tout autour du corps. Mère disait : « *Une puissance à écraser un éléphant* ². » Et on sent bien que « ça » pourrait écraser n'importe quoi — Dieu sait qu'on le sent ! C'est un terrible miracle perpétuel qui ne se supporte que par l'inaltérable obstination ou certitude des cellules qui, perpétuellement aussi, cherchent la solution. Pour elles, elles sont dans l'invariable tout-possible de leur Soleil même.

Alors, que de fois le vieux spécimen corporel qui voit ça, subit ça jour après jour, se dit : « Mais ce n'est pas possible ! il y a une illusion quelque part. » Mais une illusion comme du béton, ou du basalte plutôt. Seulement le vieux corps se sent très précaire là-dedans. Qu'est-ce que c'est que cette « Matière » ?... Cette Énergie-là pourrait faire sauter toutes les matières — et Elle ne le fait pas parce qu'elle ne veut pas détruire son spécimen en même temps que sa mort ! Mère disait en 1971, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, de plus en plus haletante et indomptable : « *Je cherche la plasticité de la Matière* ³ »... le corps, les cellules ne cessent pas de chercher la solution. Mais ce Mur ? Elle disait encore, tandis que la Brute et les disciples attendaient sa mort : « *La vision est très claire de cette plasticité si particulière, cette souplesse si extraordinaire que, si elle était réalisée... une fois qu'elle est réalisée, c'est évidemment l'abolition de la nécessité de la mort* ⁴. »

Car cette Densité-là (à écraser un éléphant) est d'une fluidité aussi extraordinaire que son écrasement. C'est comme une brise impalpable (et dansante pourrait-on dire !) et qui ne se « palpe » que quand elle rencontre un obstacle — mais alors, subitement, elle devient aussi dure qu'un coup de hache. On comprend très bien, le corps comprend très bien, que cette Substance-là pourrait faire un autre genre de corps — mais ce Mur ? mais ce passage d'une substance à l'autre ou cette lente substitution d'une substance à l'autre ?

Il y a une Illusion quelque part. Qu'est-ce que c'est que cette incroyable Résistance à un incroyable Pouvoir ?

Les Rishis védiques disaient « le Roc ».

Les atomes ?

Mais Sri Aurobindo disait bien, dès 1918 lorsque cette « ruée » pilonnait déjà son corps depuis huit ans :

*« Dans chaque particule, CHAQUE ATOME,
chaque molécule, chaque cellule de la Matière
vivent et œuvrent, inconnues,
toute l'omniscience de l'Éternel et
toute l'omnipotence de l'Infini. »*

Pour les cellules, nous les avons bien vues travailler radieusement et obstinément. Mais ces atomes ?

S'agit-il bien des « atomes » ou d'autre chose ?

Ces atomes, comme ces cellules, *doivent* avoir cette même Conscience radieuse, et certainement ils ne sont pas ce que nous les croyons au bout de nos microscopes, pas plus que les cellules ne sont ce que nous les voyons sous notre scalpel.

« Je cherche la souplesse de la Matière... »

Ou bien, ces atomes, comme ces cellules autrefois, sont-ils enveloppés d'une autre couche qui fait leur imperméabilité de roc ? Et c'est peut-être la vraie question. Autrefois, lorsque nous les vivions encore du dehors, sous notre couche habituelle, ces cellules aussi semblaient mécaniques et mortelles — cette couche enlevée, nous avons vu leur Merveille de conscience.

L'INCONSCIENT ORIGINEL

Toujours, dès qu'il y a conscience, il y a pouvoir.

C'est le *fait* le plus élémentaire.

L'inconscience, c'est la mort.

On peine beaucoup pour apprendre ce fait, ou pour dé-couvrir ce fait. Il faut beaucoup de « malheurs ». Toute l'évolution est pleine de « malheurs », et pourtant, toujours, il y a eu une joie de l'existence, irréprouvable. C'est un autre fait. Sur cette Contradiction sublime, nous avons bâti toutes nos tragédies et des chants qui ont dit le meilleur de notre cœur, et cette Beauté toujours, irréprouvable aussi, comme si et cette Beauté et cette Joie étaient la substance vraie de notre être. C'est un fait aussi. Et puis, au centre de tout, ce Feu qui cherche et la Joie et la Beauté — perpétuellement contredites. C'est le premier et le dernier Fait. Ce sont les données et les outils de notre existence.

Cette Contradiction fondamentale, c'est le meilleur de notre levier évolutif ou de notre ressort — c'est notre clef de feu. « En plein désastre, je crois bon de plier les voiles », disait la sœur d'Électre, mais ce n'est pas le cas de tous les héros de Sophocle qui se sont saisis de leur désastre pour... dé-couvrir quelque autre cri en eux-mêmes. Et ce cri-là a toujours raison, même s'il meurt ou si on l'emmure tout-vivant, comme Antigone. Et finalement, ce cri de Feu est tout-puissant — c'est la dernière dé-couverte qu'il nous reste à faire. Car cette Trinité — joie-beauté-feu — est le suprême Pouvoir et la suprême clef de notre évolution.

Nous avons déraillé en cours de route, et plus particulièrement en l'an 399 avant notre ère sombre, lorsqu'on a assassiné Socrate. Au lieu de nous dé-couvrir nous-mêmes, nous avons tout découvert, sauf nous-mêmes, sauf notre joie, sauf notre pouvoir. Un jour, une enfant de l'Inde qui n'avait jamais fait de philosophie, mais qui était fille de l'Inde, cette terre bénie pleine de richesses enfouies (et bafouées) se trouvait devant un homme intelligent de l'Occident qui lui expliquait Descartes... Cette fille de l'Inde écoutait sagement, les yeux ronds, et tout d'un coup, elle a ri : « Monsieur, je ne comprends rien à votre Descartes ! “ je pense donc je suis”... quelle idée ! moi, je dirais plutôt : je suis, donc je pense. »

Il n'y a pas de « je suis », alors nous avons pensé toutes sortes de maléfices qui se sont obligeamment modelés comme nous les pensions.

En vérité, ce « je suis »-là, on ne le dé-couvre que dans le cœur, puis vraiment et totalement dans le corps. Alors on découvre que ce « je » est tout le monde et contient tous les pouvoirs du monde — mais il faut avoir beaucoup brûlé pour le savoir et avoir cassé beaucoup de murs pensants. Et aussi avoir subi un certain nombre de démolitions du je grammatical.

Ce corps, donc, après s'être laissé envahir et marteler par cette Énergie impensable — marteler pendant des années et presque sauvagement par cette Athéna qui était tout de même fille de Zeus et la Déesse de la Sagesse — se heurtait toujours au même Roc sous les pieds, et peut-être tout autour de lui. Comme la suprême Prison. Et ce « je » cellulaire et innombrable persistait à vivre dans ce « milieu » brûlant et de plus en plus dense — comme s'il pouvait éclater à n'importe quelle seconde. Mais ce Roc-là n'éclatait pas.

Sri Aurobindo disait « *le roc du fond* ». Et il a creusé là-dedans, ou pilonné là-dedans pendant quarante ans, impensablement. Il n'a jamais dit ce qui s'était passé. Mais il est évident qu'il y a une solution — il y a *toujours* eu des solutions aux situations impossibles de l'Évolution. Et c'est peut-être, enfin, notre Solution.

« Sous les pieds », c'est évidemment le sol d'où nous sommes sortis. C'est de là qu'est sorti cet extraordinaire Feu dense ou substance dense qui est montée à travers le corps pour rejoindre sa source, puis redescendue pour pilonner sa base — c'est comme tout le cercle de l'Évolution animale qui se referme : le Sans- Commencement qui re- joint le Commencement. Ce n'est évidemment pas pour mourir une fois de plus au bout de trois milliards et demi d'années. C'est pour être ce que c'est. Et pour que tout le monde soit ce qu'il est. La « *grande solution* » de cette énigme, disait Sri Aurobindo — cette sublime Contradiction qui s'est servie de tous nos désastres pour arriver là où Elle voulait. Et ce qu'Elle veut, ce n'est évidemment pas un désastre de plus, total cette fois.

Nous sommes partis de l'Inconscient, ou apparemment inconscient : ce bouillon de plasma et de vapeurs, ce rocher... qui tout de même a produit un certain nombre de petites bêtes, dont nous. Mais tout cela contenait une semence. Il y a un célèbre Hymne du Rig-Véda, « l'hymne de la création », et l'on ne cessera pas de s'étonner de l'extraordinaire connaissance de ces Rishis d'il y a quelque sept ou dix mille ans — certainement cinq mille ans avant Sophocle et le Bouddha. Comment pouvaient-ils savoir tout cela ? Avec quel « je » ?

*Alors, l'existence n'était point ni la non-existence
le monde intermédiaire n'était point ni l'Éther
ni ce qui est au-delà.
Qu'est-ce qui couvrirait tout ? où était-ce ?
dans quel refuge ?
Qu'était cet océan dense et profond ?
La mort n'était point ni l'immortalité,
ni la connaissance du jour ni de la nuit.
CET UN vivait sans souffle par sa propre loi,
il n'y avait rien ni nul par-delà...
Puis ce Commencement a eu lieu, notre commencement.*

*Au commencement, les Ténèbres étaient
enveloppées
dans les Ténèbres, tout ceci était un océan
d'inconscience.
Quand l'être universel fut caché par la fragmentation,
alors, par la grandeur de Son énergie,
CET UN est né.
Il s'est mû tout d'abord comme désir dedans
et ce fut la semence première du mental...*

Et les Rishis d'antan, d'avant même ceux qui, plus tard, ont laissé leurs Hymnes, disent leur propre découverte :

*Les Maîtres de la Sagesse découvrirent dans le non-
existant
ce qui bâtit l'existant.
Dans le coeur, ils trouvèrent Cela
par une impulsion volontaire
et par le mental pensant.
Leur rayon s'est étendu horizontalement :
il y avait quelque chose au-dessus
il y avait quelque chose au-dessous.*

Tel est notre point de départ : l'Inconscient, avec une semence de Cet UN — *Tad Ékam*. Et... « quelque chose au-dessus, quelque chose au-dessous ». Nous sommes dans ce monde horizontal. C'est notre terrain d'expérience. Ou de dé-couverte.

LES TÉNÈBRES MOISIES

Homère aussi avait de l'humour. Il avait aussi fait son exploration humaine, et dans un hymne à Déméter, la Grande Déesse, il célèbre ainsi les Mystères d'Éleusis : « Heureux celui qui a eu la vision des mystères ; il recevra la richesse dans sa demeure... » (cette « richesse », c'est la Semence, le je-suis — ou plutôt le « c'est »). Et il ajoute : « Celui qui n'a pas participé aux saints rites n'aura pas une destinée égale, même mort et descendu vers les Ténèbres moisies » (!)

Il y a évidemment plusieurs sortes de « ténèbres » ! Sophocle, lui, plus respectueux, et plus profond, parlait de « l'assise ténébreuse ». Peut-être même était-il plus profond que les Égyptiens qui avaient exploré si merveilleusement cette « nécropole » de la « maison des morts » — et nous croyons bien que Dostoïevski aussi, d'une autre façon, sentait plus profondément cette « assise-là » dans ses *Souvenirs de la maison des morts*. Tous avaient bien vu cette vie d'après la mort et ce passage de l'âme à une autre vie sur la terre, notre terre — mais on recommence indéfiniment. Sans solution vraie, même si l'âme et le pouvoir de l'âme grandissent — si lentement. Nos « explorateurs » modernes, eux, sont restés dans le « je » qui n'est pas et ils ont fait le tour de leur propre château, comme les chevaliers en armure que l'on voit debout et raides contre les murs d'Amboise. Ils ont sondé les mystères de l'« inconscient ». C'est ce que nous appelons « psy »... quelque chose avec diverses conjectures et mystérieux « complexes », moins bienfaisants que les Mystères d'Éleusis. Avec son humour

aussi, Sri Aurobindo disait : ils font « *la pathologie du Moi cosmique*¹ ». Mais en vérité, il n'y a pas loin à explorer : toute la pathologie est sortie dans les rues. Les « ténèbres moisies » dégorgeront leurs moisissures. C'est toute la conscience de la Terre qui descend dans les rues et commence à se révolter contre le château-fort insensé dans lequel nos savants, nos Églises et nos psy... quelque chose veulent l'enfermer à triple-tour.

Peut-être nos paléontologues sont-ils plus proches de la réalité, bien qu'ils n'aient vu que son squelette.

Il y a cet Inconscient primordial, il y a toutes ces petites bêtes et ces grosses qui, chacune, enroulait sa croûte de calcaire pour se protéger d'une immensité inconnue et se défendre contre les adversités du moment ; et quand les conditions sont devenues assez stables elles continuaient à enrouler leur croûte — c'était la « loi », jusqu'à la prochaine adversité. Et d'adversités en adversités nous sommes arrivés à cette espèce homme, qui n'a pas fait autre chose que les polypiers et les singes : elle a enroulé son système stable, et c'est la « loi », d'autant plus indubitable et inébranlable qu'elle est armée d'outils théologiques et électroniques assez terrifiants — mais cette « loi » des hommes n'est pas plus réelle que celle des espèces précédentes, ni plus réelle que celle des guerriers en cote de mailles contre les murs de nos châteaux — nous ferons des fossiles tout pareils dès la prochaine adversité. Seulement, notre outil Mental nous a permis d'observer la récurrence de certaines habitudes de la Nature et de les organiser en système, de les « prendre au piège » si l'on peut dire et de les exploiter — et ce piège est devenu notre piège. L'Inconscient primordial et mécanique s'est fossilisé tout vivant dans un Inconscient encore plus solide et plus « efficace » — car où est la conscience là-dedans ? Un singe malin n'aurait pas fait mieux.

*Les habitudes solides et invariables de la Nature qui singent la Loi,
L'empire d'un habile artifice inconscient*

dit Savitri.

Nous sommes en plein dans cette « couche horizontale », avec « quelque chose au-dessus » et « quelque chose au-dessous » que nous ne connaissons pas, mais que nous avons mécanisé ou évangélisé avec notre outil mental. Et notre univers, vu au bout de nos lunettes mentales et si bien exploré par nos techniciens est devenu...

*Ce tourbillon insensé
Enfanté tout rond et morne sur une immense
machine*

Ce n'est pas un univers, c'est une maison de fous.
Ou un produit de nos propres ténèbres moisies.
Mais la réalité *physique*, où est-elle ?

LE MYSTÈRE

Depuis ce jour de 1982 où nous avons tenté de suivre les pas de Sri Aurobindo et de Mère, nous sommes devant un Mystère. Comme il n'y en a certainement pas eu depuis des Âges. Souvent, nous pensons à ce petit phoque sur sa plage blanche, avec ses yeux si étrangement muets et pleins. Mais nous sommes à l'autre bout de ce long temps. Et tout est

aussi mystérieux et plein... de « quelque chose », comme si l'on n'avait jamais rien appris, sauf un très vieux long temps qui palpète dans un corps, et une question, une immense question. L'Histoire, nous la connaissons, elle a bâti ce corps. La philosophie, nous la connaissons, elle a additionné nos misères et nos espoirs. La vie, nous la connaissons. Mais on est tout au bout de tout cela, comme des yeux qui se referment sur eux-mêmes, avec ce même battement, comme si toute l'espèce vivait là, muette et pleine, et soudain basculée dans un corps incompréhensible, dans une loi incompréhensible, et c'est comme tout l'avenir de cette espèce qui se regarde et se questionne sur une grande plage dangereuse et inconnue. Toutes les habitudes de vivre sont défaites, même l'habitude de mourir. C'est autre chose — puissamment autre chose, incompréhensiblement autre chose. Et pourtant, notre vieux métier d'homme veut comprendre, c'est comme son ultime devoir. Il n'a rien à transmettre, sauf ce qui est là dans ce corps d'un million de peines et qu'il sent aveuglément comme l'Espoir, comme l'Avenir — comme la Possibilité suprême. C'est si impossiblement possible que ce doit être une autre porte. Mais ça s'ouvre tout juste et où ça va ?

Une si étrange chose, on ne se lasse pas de l'interroger. On ne se lasse pas de respirer tant que l'on vit, mais cette autre respiration ? Il n'y a pas de chimie pour vous la dire, ni de physique — il faut la vivre, ou la survivre. Et que nous importent toutes les lois du monde puisque ça se vit. Oui, c'est comme un impossible qui devient possible chaque jour un peu plus — mais ce « plus-là » est si précaire. Et on sent bien que ce n'est pas l'affaire d'un spécimen particulier, c'est l'affaire de tout le monde, c'est une porte pour tout le monde, c'est un nouveau possible pour tout le monde, et même si ce spécimen particulier ne tient pas le coup de ce grand bouleversement, c'est déclenché, ça ira chercher d'autres corps — peut-être que ça les cherche déjà.

En fait, c'est une nouvelle histoire de l'Évolution qui commence.

Pour ce spécimen particulier voilà plus de dix ans que cette autre respiration incroyablement dense a commencé, et cette Écluse ouverte d'en haut n'a pas cessé de déverser sa substance — et comment l'appeler ? — ce formidable souffle écrasant, et pourtant fluide. Écrasant, probablement parce que le récipient est trop étroit, trop rigide. Et pourtant ça l'emplit totalement, comme une éponge pourrait s'emplier de liquide dans sa moindre alvéole — mais cette « éponge » est très coriace, du moins dans son ossature et dans ce qui fait

une « forme » séparée des autres formes. a ne se volatilise pas, et c'est un miracle, pourtant c'est constamment « au bord de » ou « à la limite ». Mais on dirait que chaque jour la limite du possible

est dépassée un peu plus — on ne sait pas où ça

va s'arrêter, mais ça ne peut pas s'arrêter ! sauf

si on éclate. Et cette Énergie-là est *consciente*, suprêmement consciente, ce n'est pas comme nos « trucs » mécaniques et cassants, Elle sait la « dose » supportable — et ce « supportable-là » est chaque jour un peu plus dépassé. Qu'est-ce qui va se passer ?

Le Mystère commence avec cette espèce d'obstacle ou de Roc sous les pieds (et peut-être tout autour) contre lequel, infatigablement, impérieusement, presque sauvagement, cette Énergie-là vient buter et marteler sans trêve. Non point que « ça » ne traverse pas ce Roc, cet obstacle là-dessous, mais ça s'enfonce de plus en plus durement, et la Puissance ou la Densité grandit avec la Résistance — ça ne supporte pas de résistance ! mais ça dose l'opération. Et où ça va ? Alors on met des mots : on dit le « Roc », on dit l'« assise ténébreuse », on dit le « donjon » — on dit les atomes. On dit aussi l'« Inconscient », et c'est sans doute le mot le plus juste, parce que tout ce qui est conscient s'ouvre instantanément, même ces cellules « mortelles » laissent tomber leur vieux manteau de mort comme si ce n'était pas. Et comme toute cette « opération », si impossiblement possible, dure jour après jour, et ne cesse pas de grandir en compression et en densité, on se dit : il doit y avoir une illusion quelque part — il y a une illusion dans ce « physique » même, dans cette matérialité même. Mais une

illusion beaucoup plus puissante que celle qui sépare un spécimen aquatique d'un spécimen terrien. Et en effet, c'est « quelque-chose-qui-sépare » d'un *tout* inconnu.

Mère s'est beaucoup interrogée sur cette « séparation », ou sur la nature de cette séparation — Elle la vivait douloureusement dans son corps. Et un jour, vers le début de cette « opération », en 1958, lorsqu'Elle sortait encore et venait au « Terrain de Jeux » où Elle donnait, le soir, une méditation aux disciples assemblés, Elle s'est mise à regarder cette espèce d'inertie collective et méditante, si obscure, et Elle s'est demandé : « Mais enfin ! qu'est-ce qu'il y a dans tous ces gens ? » Et Elle a vu l'Inconscience :

« C'était l'Inconscience MENTALE... Une Inconscience spéciale — rigide, dure, résistante — de tout ce que le mental a apporté dans notre conscience. C'est bien pire ! C'est bien pire qu'une Inconscience purement matérielle : une Inconscience "mentalised", si l'on peut dire. Toute cette rigidité, cette dureté, cette étroitesse, cette fixité — une FIXITÉ —, cela provient de la présence mentale dans la création. Quand le Mental n'était pas manifesté, l'Inconscient n'était pas comme cela ! il était sans forme et il avait la plasticité de quelque chose qui est sans forme — la plasticité est partie.

C'est une image terrible de l'action mentale dans l'Inconscient.

Cela a rendu l'Inconscient agressif — il ne l'était pas avant. Agressif, résistant, OBSTINÉ. Ce n'était pas là avant.

Ce n'est pas un Inconscient "originel", pourrait-on dire : c'est un Inconscient mentalisé. Avec tout ce que le Mental a apporté d'OPPOSITION — de résistance, de dureté, de rigidité.

C'est intéressant. Parce que le point de départ, c'était justement de regarder dans l'Inconscience mentale de ces gens. C'était l'Inconscience MENTALE. Et alors l'Inconscience mentale REFUSE de changer — ce que l'autre n'a pas ; l'autre n'a rien, n'existe pas, n'est organisé d'aucune façon, n'a pas de manière d'être, tandis que ça, c'est un Inconscient ORGANISÉ — organisé par un commencement d'influence mentale. Cent fois pire !

Ce n'est pas l'expérience que j'ai eue autrefois de l'Inconscient originel. L'expérience que j'ai eue cette fois-ci, c'est l'Inconscient ayant subi l'influence du Mental dans la création. C'est devenu... C'est devenu un obstacle BEAUCOUP plus grand qu'avant. Avant, cela n'avait même pas le pouvoir de résister, ça n'avait rien, c'était vraiment inconscient. Maintenant, c'est un Inconscient qui est organisé dans son refus de changer ! »

Oui, mais... Il reste un inexplicable « mais ».

Un peu comme le Poisson qui aurait débarqué dans un inexplicable « milieu » et qui se dirait : mais tout de même, il faut que j'aie des pattes pour marcher là-dedans !

On peut dire « l'inconscience- ceci », « l'inconscience- cela », et le Roc et les atomes — on peut dire tout ce que l'on veut —, mais le corps dit : je veux marcher. Il est là, sur sa plage indubitable, à respirer cet air indubitable, mais difficile, et il cherche la solution — « chercher », cela veut dire faire un pas et encore un autre et chaque jour un peu plus, et cela fait mal naturellement ! les vieilles nageoires ont des névralgies, mais les pattes à venir, ou à faire, sont inévitables, on pourrait presque dire « elles sont déjà accomplies », puisque le Fait accompli est que le corps a débarqué sur cette plage-là. Il n'y a pas de « manuel », il n'y a jamais eu de manuel pour un premier pingouin ! Il n'y a pas de « moyen » : le moyen se crée en marchant. Et il n'y a pas de « passé », sauf dans nos têtes savantes, il n'y a pas de « lois », sauf pour les gens qui viennent après — le « passé », il est sous l'eau et les lois aquatiques ne

valent plus rien ! il faut faire des pattes, c'est tout. Le monde du doute et des questions ne se pose pas, n'existe pas pour un corps qui agonise de sa vieille mort et vit quand même de sa vie nouvelle : ou bien il fait ce pas d'aujourd'hui et de cette minute, ou bien il ne le fait pas. Et il est porté par l'évidence radieuse, et douloureuse, de cet air qu'il respire et de ces millions de cellules « spongieuses » qui savent, sans rien savoir. Le « Mystère », elles le vivent — et c'est totalement Divin. La théologie et Newton, c'est pour le « fils des Brumes ». Lui, ce corps, il n'est le fils de personne, sauf de cette Suprême Évidence. C'est le « fils du Délice », qui arrive au bout de ses millions de peines.

Les questions et le point d'interrogation, il est pour ce moi mental qui a accompagné ce vieux corps pendant tant d'années et qui regarde avec un peu d'ahurissement le Phénomène qui se déroule. Il regarde cela du dehors et il aimerait beaucoup comprendre, parce que c'est son vieux métier. Et il y a d'ailleurs un fait très curieux qui s'est produit des milliers de fois : il est là à étudier, observer son chaos corporel minute par minute et seconde par seconde, et dès qu'il remarque : tiens, ce mouvement-là est meilleur (« meilleur », cela veut dire que ça fait moins mal, « ça » passe plus facilement) ou cette position-là est plus favorable... la seconde d'après, tout se fausse, et s'il essaye de « recopier » ce qu'il avait observé, alors tout le corps se coagule et non seulement le « chaos » devient plus chaotique mais quelquefois même le corps ne sait plus comment on fait pour respirer ! C'est instantanément dangereux. Toute intervention mentale est instantanément mortelle — mais *physiquement* mortelle, c'est-à-dire que l'on pourrait très bien s'écrouler. On retombe dans le vieux système. On est vraiment comme un bébé fragile, et si puissant, entouré d'un monde mortel. Et c'est ce qui s'est produit au début de l'opération il y a quelque dix ans lorsque cette formidable « ruée » a commencé à descendre goutte à goutte dans ce vieux corps mental : c'était un assaut ! une levée de boucliers de toutes les « lois » du monde qui venaient étrangler son cœur comme si c'était une « attaque cardiaque », faire bouillir son cerveau comme si c'était l'« apoplexie imminente », etc. Tout était contre ! tout était là pour lui faire croire que... C'était vraiment un assaut de cette « Inconscience mentale » dont parlait Mère. Et puis... ces cellules miraculeuses, radieuses, qui obstinément défaisaient la vieille mort — illusoire. Alors on est comme un ressuscité. Et on comprend aussi pourquoi de pauvres gens « condamnés » sur leur lit de mort, tout défaits de leur croûte mentale, touchent soudain ce Miracle- là, ces cellules pures et simples, et se remettent « miraculeusement » — ils sont guéris de leur mort naturelle qui est la vie illusoire de tout le monde ! Le « miracle », voilà des millions d'années qu'il cherche à traverser notre croûte et nos peines. C'est lui qui a poussé ces millions d'espèces contre vents et marées pour qu'on s'aperçoive de Lui. Et parce que nous sommes tous dans la nuit agonisante de notre espèce, dans le chaos sordide de nos vieux châteaux, il faudra bien que nous nous apercevions de ce qui est là, sous nos défroques mensongères, ou que nous suivions la loi des morts.

Alors, il nous semble bien que ce Roc sous les pieds contre lequel vient buter cette Énergie formidable, et qu'elle pilonne et pilonne à travers ce vieux spécimen, c'est l'Inconscience *collective*, mentale, mondiale — il n'y a qu'un corps, n'est-ce pas ! et il n'y a qu'une solution : mondiale. Et toutes les forces agressives et coagulées du monde résistent comme du fer. Nous disons « les atomes » parce que notre vieille éducation nous a appris l'implacable « constitution de la Matière », mais cette « constitution-là », c'est ce que nous en pensons, ou ce qu'en pensent nos microscopes ; et c'est comme nos merveilleuses cellules : on leur enlève ce manteau de ténèbres, et elles fonctionnent radieusement — les *mêmes* cellules. Ainsi, ces mêmes atomes sont peut-être enveloppés d'un autre manteau de ténèbres, et ils peuvent se révéler aussi perméables, fluides et radieux que ces cellules ressuscitées. Il y a une « *fausse Matière* ² », disait Mère — ce n'est pas *la* Matière qui est « illusoire », c'est une Matière vue et vécue à travers un milieu déformant : une Inconscience. Un manteau de plomb.

Mais le plomb, ça peut fondre.
Et ça ne peut fondre que sous son propre Soleil radieux.

*« Cette inconscience de la Matière est une conscience
sommnambule, voilée, emprisonnée, qui contient tous les pouvoirs latents de l'Esprit. »*

dit Sri Aurobindo dans *L'Heure de Dieu*.

Le tournant capital de l'Évolution a eu lieu. Et il s'est produit ce jour de 1910 où Sri Aurobindo, sous le coup de cette « ruée » d'en haut, a commencé à ouvrir le passage à travers sa propre matière et à pilonner ces ténèbres de Roc d'en bas, cette « couche horizontale », afin que le Sans-commencement immortel rejoigne son commencement immortel et RÉVEILLE cette conscience sommnambule dans la Matière et dans les racines mêmes de la vie. Les deux extrémités de l'existence se sont jointes, le cercle de l'Évolution s'est refermé sur son commencement éternel et nulle force au monde ne pourra arrêter ce jaillissement, cette éclosion de l'Immortel dans ces millions de corps de Lui-même et ces myriades d'atomes. Le début de l'Évolution contenait sa propre fin radieuse, et c'est son vrai commencement.

*L'Impérissable brûlera à travers l'écran de la Matière
Et ce corps mortel deviendra la robe d'un dieu ¹*

Sri Aurobindo, *Savitri*

VII

Le Tournant du Destin

Sophocle, comme toujours, pose les vraies questions, celles qui sortent d'un long regard silencieux.

*Notre père, alors, nous aurait engendrés
pour être des esclaves et non des hommes libres ?*

Ainsi parle Philoctète.

On pourrait regarder longtemps, si longtemps derrière soi dans l'Histoire de ce monde. Des révolutions, des métaphysiques, des systèmes, tant de systèmes, qui se referment bientôt comme les portes d'une nouvelle prison — mais ce regard silencieux, si loin, si long, qui n'est même pas une question, comme un infini qui regarde son propre infini, a, c'est l'Homme, sublime et douloureux.

Les douleurs de la Terre sont la rançon de son délice emprisonné ²

Et ce regard-là, si simple, si poignant au loin,
sent bien tout cet Amour qui n'est pas dit, tout ce Vaste qui s'écoute, tout ce « quelque chose » qui a si perpétuellement battu dans nos poitrines humaines, sous tant d'horizons, et qui se flétrit et se referme sur lui-même parce qu'il n'a jamais pu jaillir. Alors on laisse jaillir, parfois, de grandes Musiques, des Hymnes qui voudraient nous emporter dans ce grand ciel de nous-mêmes, jamais atteint.

Et cette longue Histoire de notre regard sans trêve ni réponse fait un long feu qui a allumé tant de révolutions et poussé tant de portes, du diable ou d'autre chose. Et finalement, comme Sophocle, on regarde son Impuissance, ou comme le Bouddha, on s'évade — et nos derniers siècles ont inventé toutes sortes de faux pouvoirs pour remplacer cette Puissance inatteinte, toutes sortes d'évasions pour remplacer la grande Évasion, ou de tristes Églises qui gardent saufs les enfers pour mieux assurer leur salut spécieux. Et toujours la Prison se referme un peu plus, l'esclave devient un peu plus esclave, et cet enfant au regard lointain reste avec sa peine. On meurt d'un manque de joie.

Et pourtant, et c'est vrai :

La Félicité est la substance secrète de tout ce qui est 3

Savitri dit encore :

*Le Ciel, dans son extase, rêve d'une terre parfaite
La Terre, dans sa douleur, rêve d'un Ciel parfait...
Des peurs enchantées les séparent de leur unité.*

Où est-elle, cette substance secrète, cette Félicité ? Ce Pouvoir enfin ? Qui nous délivrerait de tous nos faux pouvoirs impuissants, sauf à détruire, de toutes nos morts vaines et nos Prisons. Ces millions d'années, tout de même, n'ont pas servi à faire :

*Un petit moi nain...
Dans ce logis où le souffle est barricadé.*

à moins d'un Dieu idiot, ou barbare.

Mais le Barbare, c'est peut-être nous.

Alors, il faudrait peut-être faire la méta-physique de cette Substance, de ce physique, au lieu de faire celle des théologiens ou des savants.

*Ô Arbre qui garde le Délice
ouvre-toi en deux comme le ventre d'une mère
qui enfante, écoute mon cri 6...
et délivre-moi qui suis frappé des sept peines...
Ô Aurore, puissè-je jouir d'une félicité
victorieuse et énergique.*

Pas une félicité aux yeux clos : une « félicité énergétique », et victorieuse, chantaient les Rishis védiques, et dans un « ventre » qui est celui de notre terre même.

Et ils disaient encore : « Les Maîtres de la Sagesse découvrirent dans le non-existant ce qui bâtit l'existant 8 », et ils disaient simplement CET UN, qui est tout ce qui est — pas

un « Dieu créateur », mais UN qui *est* sa propre création. Et s'il *est* cette création, il ne peut vouloir que lui-même, innombrablement, son propre Délice innombrablement — pas au ciel ! mais *dans* ce qu'il est. Et finalement, s'il est le suprême moteur de lui-même, il doit avoir le Pouvoir de lui-même, innombrablement, *dans* ce qu'il est : dans nous, les petits bonshommes faits de sa Substance et mûs par son Pouvoir. Seulement, il faut le dé-couvrir. Cette Évolution-là fait un sens. Si l'on comprend le commencement, on comprend la fin, et tout le parcours :

*Le sans-corps Sans-Nom qui vit naître Dieu
Et qui tente d'obtenir du mental et de l'âme des mortels
Un corps qui ne meurt pas et un nom divin.*

Alors où est l'« esclave » là-dedans et où l'« impuissance » ? et où est le « ciel » et où est le manque de joie ?

Il y a une colossale fausseté dans tout notre regard sur l'existence et sur nous-mêmes, et dans tout notre schéma mécanique de l'Évolution. C'est l'abyssal Mensonge de notre Dichotomie entre « Dieu » et « ses créatures », qui doivent retourner presto au Surnaturel d'où elles sont venues, à condition qu'elles ne commettent pas trop de péchés en route. Et pour retourner à ce Surnaturel, elles n'ont qu'une vie et une seule pour déterminer tout leur avenir éternel, qu'elles soient nées d'un universitaire parisien ou des bas-fonds de Shanghai. On ne peut pas imaginer un monde plus sot. Alors on comprend parfaitement tous les déraillements de notre monde actuel — il fallait absolument qu'il déraile de cette colossale sottise.

NOTRE PROCHAINE MATIÈRE

Ici, nous ne tentons pas d'énoncer une « théorie » — quand un homme sort d'un camp de concentration nazi, il ne fait pas la théorie de la liberté. C'est plutôt ce « camp » qui est une douleur impensable, c'est plutôt cette non-humanité qui est une blessure profonde. Cette blessure-là, elle est restée plus de cinquante ans dans notre cœur, ces Ténèbres elles ont été vécues, et elles n'étaient pas « moisis » — c'est tout « l'Homme » qui était un terrible point d'interrogation. Et il *est* un point d'interrogation. Mourir n'est rien, même dans une chambre à gaz, mais cela qu'on est ? Où sont « les autres » ? Où est le sens ?

Toutes les portes de « sortie », elles ont été explorées — on n'en sort pas, voilà des milliers d'années que nous n'en sommes pas sortis. On a écrit de sublimes tragédies, comme Sophocle — mais c'est toute la Terre qui est *dans* la Tragédie. Nous sommes seulement mis de plus en plus brutalement devant le fait de cette Tragédie, devant notre propre point d'interrogation.

*Je déchire l'homme dans son étroite vie satisfaite
J'oblige ses yeux chagrinés à regarder le soleil !*

dit Dourga, la formidable Mère de l'Inde, qui est comme l'Athéna des Grecs, en plus vaste.

On n'en sort pas parce que la « sortie » est à chercher dans cette Matière même, dans ce Corps même, bafoué et misérable et mortel. Une vraie sortie pour l'espèce Homme, qui est de moins en moins humaine parce qu'elle n'est pas ce qu'elle est, ni bête ni dieu — dans le camp, derrière d'innombrables barbelés chatoyants et hypnotiques, ou terrifiants.

Une espèce en transition, qui ne connaît pas les moyens de sa transition. Et les gardiens du Camp l'empêchent *par tous les moyens* de trouver sa clef.

Alors, nous n'avons pas de « théorie » à faire, ce serait trop affreux. Mais nous pouvons dire ce qu'un mort a touché, ce qu'un spécimen concentrationnaire a respiré, les ressorts humains qu'il a découverts, ou dé-couverts dans ce corps de matière comme toutes les autres matières. Et nous n'avons personne à « convertir » à une idée — l'Idée, elle est dans la Matière même, et si nous ne la trouvons pas, c'est non seulement notre tragédie, mais c'est notre désastre une fois de plus, pour laisser à une autre interminable Évolution le soin de trouver ce que nous n'avons pas trouvé. Car IL FAUT que ce soit trouvé, enfin.

Dans un passage de *Savitri*, qui fait écho, ou répond au triste Chœur d'*Œdipe roi* : « Pauvres générations humaines, je ne vois en vous qu'un néant ! », Sri Aurobindo dit ceci :

*Ici, même les plus hauts enchantements que le Temps
peut offrir
Sont une mimique des béatitudes inatteintes...
Un bonheur blessé qui ne peut pas vivre
Une courte félicité de la pensée ou des sens
Jetée par le Pouvoir cosmique à son esclave de corps,
Ou un simulacre de délices forcés
Dans les sérails de l'Ignorance...
L'inconséquence poursuit tous nos efforts
Et le chaos attend chaque cosmos enfanté,
Dans chaque succès guette une semence d'échec.
Il voyait l'ambiguïté de toutes choses ici,
L'incertitude de la fière assurance mentale de l'homme
L'impermanence des accomplissements de sa force :
Être pensant dans un monde irréfléchi,
Une île dans les mers de l'Inconnu,
Il est la petitesse qui voudrait être grande,
Un animal avec quelques instincts de dieu,
Sa vie, une histoire trop répétée pour être dite,
Ses actes, un certain nombre dont la somme est nulle,
Sa conscience, un flambeau qui s'allume pour s'éteindre,
Son espoir, une étoile au-dessus d'un berceau, et la
tombe.
ET POURTANT, une destinée plus grande pourrait être
sienne
Car l'Esprit éternel est sa vérité.
Il peut se re-crée lui-même et tout ce qui l'entoure
Et façonner à neuf le monde où il vit...*

« Façonner », cela veut dire pétrir cette Matière, comme le potier, de nos propres mains, ou en tout cas avec notre consentement et dans notre propre corps — mais non pas comme les autres espèces sous l'effet d'un pétrissage mécanique et inconscient ou d'une calamité (nous sommes notre propre calamité) : avec notre propre collaboration consciente

et sous l'effet de cette Énergie de Vie divine, et pour « re-crée » cette espèce de mort que nous sommes dans un air de plus en plus asphyxiant.

C'est ce *fait* que nous tentons de dire.

C'est cette « matière » qui est notre point d'interrogation et notre champ de travail.

Dès les premiers instants où le spécimen corporel que nous sommes a été en contact avec cet autre « air », cette Énergie formidable qui se « ruait » (à petite dose) dans son corps, il s'est écrié : mais ce n'est pas possible ! il y a une illusion quelque part. Comment est-ce possible ?

Voilà plus de dix ans que nous sommes devant (ou dans) cette Illusion récalcitrante et le corps persiste à sentir qu'il y a une Illusion, en ce sens que l'on ne meurt pas, que l'on n'éclate pas en mille morceaux sous l'effet de cette insupportable Densité qui se supporte tout de même. Il y a une Illusion dans cette Matière même telle que nous la connaissons, il y a « quelque chose » qui *enveloppe* la réalité de la Matière. Nous avons fini par dire : « un manteau de plomb » — c'est notre traduction sensorielle, mais très douloureusement éprouvée par nos sens, parce que ce plomb-là, c'est notre propre corps qui est pilonné par cette Énergie impensable. Si ce « plomb » — cette enveloppe de plomb — n'était pas une Illusion, nous serions mort il y a longtemps, dès les premières gouttes de cette « ruée ». Mais la ruée continue. Et c'est pourquoi nous disons, nous pouvons dire avec toute l'exactitude d'une expérience physique vécue : il y a une autre Matière là- dessous, une vraie Matière... inconnue, et peut-être malléable, comme celle du potier.

Sri Aurobindo a caché ses découvertes (que personne ne comprenait) sous le voile de la « fiction poétique » (!) et il fait dire au Roi dans *Savitri* :

*Aux sommets immobiles et aux abîmes tourmentés
Son esprit égal donnait un vaste assentiment :
La force tranquille d'une sérénité stable,
Un immense regard imperturbé par les tumultes du
Temps
Affrontaient toutes les expériences avec une paix
inaltérable...
Sa force pouvait alors œuvrer à un nouvel art lumineux
Sur ce matériau grossier dont tout est fait :
Ce refus de la masse d'Inertie
Cette grise façade de l'Ignorance du monde
Et cette Matière inconsciente et l'énorme erreur de la vie.
Comme le sculpteur taille un dieu dans la pierre,
Lentement, il burinait la noire enveloppe,
Cette dernière ligne de défense de la Nature ignorante,
L'illusion et le mystère de l'Inconscient,
La draperie funèbre dont l'Éternel couvre sa face
Afin de mieux agir, inconnu, dans le Temps cosmique.*

Il « burinait la noire enveloppe »...

C'est cela même qui est pilonné jour après jour dans ce corps, et sans aucun doute dans tout le corps de la Terre, par cette formidable Énergie qui est un nouveau principe de vie terrestre.

Et Sri Aurobindo dit bien « le mystère *et* l'illusion ».

Ce que ce corps humain SAIT et VIT, c'est qu'il y a une Illusion et que, là-dessous, il y a une vraie Matière. Notre prochaine Matière. Sri Aurobindo aussi parlait d'un « *nouveau principe de Matière* ». C'est l'opération en cours. Et c'est toute la Terre qui est dans l'opération — c'est son chaos. Et son mystère. Le mystère de ces millions d'années pour lesquelles elle a vécu — et peiné.

Cette fois-ci, sortirons-nous de notre camp de concentration ?

LE Puits DE MIEL

Il y a cinq mille ans, c'est-à-dire quelque trois mille ans avant notre ère, un Sage étonnant, qui écrivait comme un déluge et qui avait composé aussi (!) le *Mahabharata*, s'est décidé à graver sur des écorces de bouleau ce que les Rishis védiques chantaient depuis plusieurs millénaires avant lui. Il s'appelait Vyasa — un fils illégitime, mais certainement légitime des dieux de l'inspiration. (Incidemment, les Grecs avaient appelé *Mnémosyne* la Mère des Muses : la Mémoire, cette prodigieuse mémoire de l'âme qui se souvient... de tout, même de l'avenir — encore l'une de nos explorations manquantes.) Ce sont les premiers textes écrits de ces chantres qui écoutaient le Grand Rythme des mondes et disaient comme un charme ce qui palpitait partout, ce qui chantait partout, dans les bêtes comme dans les pierres, comme dans les cieux — cette grande Mémoire du monde qui se déroule et va vers son But déjà là. Ces Hymnes rythmaient leurs découvertes de cette vie immense qui cachait tant de merveilles, ils se répétaient comme une incantation pour prendre au piège, si l'on peut dire, ou humaniser, matérialiser à notre manière humaine, ces grandes forces créatrices, ces pouvoirs qui façonnent nos propres pouvoirs. C'était une grande Marche de découvertes et de conquêtes de ce que nous sommes. Les mots n'étaient pas encore la prison qu'ils sont devenus, desséchés, et fossilisés dans un dictionnaire, ils avaient un pouvoir créateur dans notre matière et sur notre propre matière — et c'est peut-être la prochaine Musique de notre espèce lorsqu'elle aura retrouvé ses propres pouvoirs... “ divine Musique. Sri Aurobindo avait beaucoup entendu vibrer ces Hymnes où il retrouvait ce que vivait son corps, ce que vivront peut-être nos prochains corps délivrés de leur esclavage, et il disait dans son *Secret du Véda* : « *Pour les Rishis védiques, le mot est encore une chose vivante, douée de pouvoir, une chose créatrice, formatrice. Ce n'est pas encore un symbole conventionnel pour une idée, mais le parent et le formeur des idées... Au premier stade du langage, le mot est une force, même plus vivante que son idée : le son détermine le sens. Au dernier stade, les positions se sont renversées : l'idée devient suprêmement importante et le son, secondaire¹.* » C'était encore un Âge du Verbe créateur, d'une Musique créatrice de ses propres formes.

Un son qui pétrit la Matière.

La musique qui naît dans les silences de la Matière

Faisait jaillir des abîmes nus de l'Ineffable

Le sens qu'ils avaient gardé mais ne pouvaient pas

dire.

Ainsi les mots et les images se répètent-ils dans les Védas, comme une incantation — qui nous est malheureusement fermée, mais qui laissent un sens, une « idée » à notre mesure rétrécie, si l'on est capable de sauter par-dessus quelques murs intellectuels. Et l'on est frappé par leur constante préoccupation du pouvoir humain sur la vie, et d'abord ce Feu, Agni :

*Il a allumé la Flamme et il conquiert.
Pour lui, le chemin humain et le chemin divin
se rencontrent en un
et tous deux sont conquis 3...
Tel un dieu établi au-dedans,
immortel dans les mortels
en possession de la Vérité,
il est l'énergie qui fait grandir
 nos pouvoirs divins.
Et toujours ce But qui est la joie, la Félicité :
Ô Flamme, tu fondes le mortel
dans une suprême immortalité...
Tu crées la Félicité divine et la joie humaine.*

*Les Rishis disaient même :
Il voyage par la masse de sa force.*

Et surtout, cette préoccupation du mystère de la Matière, comme s'il savaient déjà que, là, était le secret final de ce long voyage humain. Car ils savaient que l'UN, le créateur, le père des hommes, était la semence qui devait produire son propre arbre et délivrer son propre miracle créateur dans tout ce qui est :

*Délivre ton père,
ton père qui devient ton fils et qui te porte,
“ fils de l'énergie
Ce « ciel » que nous cherchons, ils le savaient là, dans la Matière :
Le trésor du ciel caché dans la caverne secrète
comme le petit de l'oiseau
dans le Roc infini.*

Et nous arrivons à leur ultime secret, qui est notre mystère :

*Nos pères, par leur mot,
brisèrent les places fortes et obstinées.
Les voyants, par leur cri,
mirent en pièces le Roc de la montagne.*

Cette dé-couverte revient encore et encore dans leurs Hymnes :

*Et tu as ouvert le Roc même à la lumière
par ton Énergie foudroyante
et tu as trouvé l'immensité.*

Alors nous pensons à cette solidité dense qui a envahi ce corps, ce « tuyau », mais sans être encore arrivé au bout de l'exploration védique :

*Les rivières (de la vie immortelle) sont devenues
des torrents qui se ruent.
Elles ont creusé ici un canal
pour leurs eaux.
Le ciel est devenu ferme
comme un pilier bien formé...
La montagne matérielle
s'est fendue en deux
le ciel s'est accompli.
Les rivières immortelles sont logées maintenant
ici, dans tout l'être physique,
et elles prodiguent la vastitude.*

Puis ce Soleil mystérieux... là, peut-être sous notre manteau de plomb :

*Ils trouvèrent cette Vérité,
le Soleil même qui demeure dans les Ténèbres.*

Et toujours ce But de joie, ce Nectar immortalisant :

*Ô vous, dieux de la Vie, vous nourrissez une félicité
pleine d'énergies désirables...
Ô vous, qui instantanément faites croître notre être
je vous demande
cette substance par laquelle nous bâtissons
comme le monde de lumière dans les dieux...
Ce puits de miel couvert par le Roc.*

LA SEPTIÈME TERRE

Jusqu'où sont allés ces extraordinaires Rishis ? nous ne le savons pas. Mais on sent tellement une autre manière d'être, un sens si merveilleux du tout-possible humain — une autre conscience qui veut bâtir une terre divine, un homme divin, par ses propres pouvoirs

divins. Et leur exploration si profonde et si haute en même temps de cet Homme qui est là, mystérieusement sous les étoiles, comme s'il était le lieu d'une suprême métamorphose où se rejoignent les deux extrêmes de l'existence et où se joignent toutes les existences terrestres dans UN grand Rythme qui est tous les cœurs de la terre, comme une symphonie. Alors, ton humanité deviendra comme le mouvement de ces dieux. Comme si, visiblement, les cieux de lumière étaient fondés en toi.

Ils étaient vraiment de grands matérialistes du Divin, ou matérialisateurs. Des conquérants de la Divine Matière. On se sent tout grimaçants à côté d'eux et si petits, comme des gnomes casqués de fer.

Mais ce qui est très étonnant, Sri Aurobindo le note :

L'invariable formulation de la pensée védique, jointe à sa profondeur, à sa richesse et à sa subtilité, donne lieu à d'intéressantes spéculations... Une telle forme et une telle substance invariables n'auraient guère été possibles aux premiers débuts de la pensée et de l'expérience psychologique, ni même dans leurs premiers progrès et leur premier développement. On peut donc supposer que les hymnes qui nous restent maintenant représentent la fin et non le commencement d'une période... Il est même possible que les hymnes les plus anciens soient le développement ou la version relativement moderne d'un évangile lyrique plus ancien encore, couché dans les formes plus libres et plus souples d'un langage humain encore plus primordial — constamment, le Véda lui-même parle de Rishis « anciens » et de Rishis « modernes », pourvaha et noutanah, ces « anciens » étant assez lointains pour être considérés comme des sortes de demi-dieux, les premiers fondateurs de la connaissance. Ou bien il est possible que toute la volumineuse masse de ces litanies soit seulement une sélection faite par Vyasa... le grand Sage traditionnel, le prodigieux compilateur, dont le regard est déjà tourné vers le commencement de l'Âge de Fer, vers les siècles d'un crépuscule grandissant et d'une obscurité finale. C'est peut-être seulement le dernier testament des Âges de l'Intuition, les aurores lumineuses des Ancêtres qui s'adressent à leurs descendants, à une race humaine dont l'esprit se tourne déjà vers les niveaux plus bas et les gains plus sûrs — plus sûrs, peut-être seulement en apparence — de la vie physique, de l'intellect et de la raison logique.

« *Que les dieux nourrissent une humanité divine* »

psalmodiaient les Rishis.

En simplicité, on peut se demander pourquoi, ou par quel tournant du Destin, Sri Aurobindo est venu tant de millénaires après redécouvrir le Secret du Véda ? et tenter de l'incarner, de le mettre dans notre Matière, en cette fin de notre Âge de Fer, cette heure de « l'obscurité finale » ?

Savons-nous seulement que nous sommes dans l'obscurité finale ?

Tant d'efforts, tant de quêtes, tant de morts... pour quoi ?

Au début du siècle, juste en 1900, Sri Aurobindo voyait, annonçait « la fin de l'Âge de Fer », comme s'il savait qu'il était venu pour cette fin-là. Mais tout est si sombre, cette tragédie de la Terre si profonde.

« Et le chaos attend chaque cosmos enfanté... » Vraiment ? encore une fois ?

La tradition indienne dit que chaque univers « enfanté » s'achève par un *pralaya*, la dissolution, puis recommence, avec des Âges déclinants de la Vérité, puis de la demi-vérité, puis l'obscurité et le chaos final, et on recommence... Qu'aurait-il à dire celui qui resterait seul survivant sur quelque cime de la Terre ?... Il aurait à dire encore l'Amour et la Beauté et le Délice des mondes, et cet UN qui chante toujours — et quoi d'autre ? Que reste-t-il au bout, ou au commencement, quelle Vérité, quel chant ? On meurt parce que ça ne chante pas — on revient pour que ça chante, ça coule comme une grande vague de Délice enfin, et pour toujours. Et qu'auraient-ils à dire ces hommes d'aujourd'hui, au bout, sur une dernière « cime » d'avant le chaos ?

On meurt parce qu'on ne trouve pas ce qu'on *est*, ce qui *est*, et comment ce qui est serait-il destructible, ou malheureux ? C'est plein, ça coule, et pour toujours. Et les univers meurent de même, parce qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils sont.

Mère, qui avait une vaste connaissance occulte, disait qu'il y avait eu six univers, six terres avant la nôtre — six terres... toutes détruites. C'est un peu terrifiant. Six terres avec tous ces êtres inconnus qui promenaient les mêmes peines, les mêmes douleurs, les mêmes espoirs. Puis quelque Rishi venait à nouveau dire l'Espoir, le chemin, la découverte à faire... Mère disait que le septième univers, le nôtre, ne serait *pas* détruit — « *mais il y aura quelques bouleversements.* » C'est toute la question.

C'est sans doute pour cela que Sri Aurobindo est revenu au bout comme au commencement, comme un dernier Rishi, là, sur cette crête fragile. Pour dénouer enfin ce terrible Sortilège. Mais on ne peut pas être tout seul à dénouer le Malheur, il faut que des hommes, quelques hommes prennent conscience — dès qu'il y a conscience, il y a pouvoir.

Il y a pouvoir.

Selon des traditions, les êtres de la dernière terre avant la nôtre avaient de grands pouvoirs, ils habitaient l'Atlantide légendaire — même Platon parle de cette Atlantide, il savait beaucoup de choses, ce Platon (!) avant de rêver d'aller fonder « ailleurs » sa cité idéale. Ces êtres avaient de grands pouvoirs occultes qui échappent à notre Science (et heureusement). Ils savaient manipuler les ressorts secrets de la Nature, ceux que nous ne connaissons pas (et heureusement), et au lieu de les attraper au piège de nos artifices mécaniques, ils les faisaient peser et jouer sur la matière de leur corps — ils pouvaient déjouer les lois de la gravitation, les lois des distances, les ici-là-bas, toutes nos savantes lois. Et ils ont fait un univers terrible, peut-être plus terrible que le nôtre parce qu'ils ne savaient pas ou ne voulaient pas savoir la seule Loi, et ils étaient seulement des petits ego comme le nôtre, en plus grand, avec les mêmes instincts que les nôtres, en plus puissant, et la même Séparation profonde qui fait un « toi » et un « moi » — surtout un « moi » un peu formidable : et quel serait le moi qui domine, qui prend, quel serait le tyran le plus efficace avec le plus de pouvoir sur le « toi » et « les autres ». Ils avaient peut-être réalisé occultement, et par des moyens moins toxiques, ce que nous avons réalisé mécaniquement. Et la destruction fut totale, et heureusement.

Et on meurt, et toutes les terres meurent de n'avoir pas trouvé ce qui fait vivre — le dernier secret est celui de la mort et de ce qui peut changer la mort, « *Il faut vaincre la mort, qu'il n'y ait plus de mort* », disait Mère, non pas pour devenir « immortel » selon nos conceptions enfantines, mais parce que la mort contient l'essence même du Mensonge, contient le... ce-qui-fait qu'on n'a pas trouvé — le Délice, la Joie, l'Amour, le grand large, cette Musique de l'univers, enfin ce qui *est*. Et ce- qui-est a naturellement le pouvoir de ce qu'il est, sans mécanisme et sans « occultisme », tout naturellement, parce qu'il n'y a rien de plus naturel au monde — seulement il faut le dé-couvrir. Il y a UNE chose à découvrir, et tout le reste est découvert, même la victoire sur la mort. Seulement il faut aller chercher cette chose très profond dans notre propre substance et « peler », si l'on peut dire, les nombreuses couches

millénaires qui la recouvrent — comme les couches de calcaire des polypiers empilés. Peut-être faudrait-il dire « trouser » plutôt que « peler » parce que nos dernières couches sont aussi dures que du béton — ce sont des couches de « connaissance » qui ont un pouvoir hypnotique sur la Matière, notre matière, et l'ont coagulée dans un refus hermétique d'autant plus récalcitrant qu'il « sait ». C'est une sorte de Non sacro-saint, et tous les saints s'en mêlent avec tous les diables.

Sri Aurobindo est venu faire ce trou-là.

Déterrer cette Mort-là, enfin.

Ce Mensonge.

Cette muraille de mort qui nous sépare d'un moi plus vaste

Seulement, il faut des hommes qui suivent, quelques hommes, il faut un chaînon entre une espèce et une autre — le Passage est ouvert, mais à quoi sert-il si nul spécimen de notre espèce n'a le courage de suivre ? Il fallait bien, un jour, qu'un premier terrien ose sortir de son monde aquatique. Sinon Dieu tout-puissant peut se manifester tout seul et glorieusement, mais à quoi sert toute cette Évolution et toutes ces petites bêtes si elles ne trouvent pas le dieu qu'elles contiennent ? leur propre Moyen. Leur propre Pouvoir — ce qu'elles *sont* enfin.

Le Dieu secret demeure sous le seuil

dit Savitri.

LA DERNIÈRE LAMPE

Encore une fois, ce Chœur poignant d'*Antigone* revient à nous :

*Ils remontent loins les maux que je vois
sous le toit des Labdacides,
toujours après les morts
s'abattre sur les vivants,
sans qu'aucun père,
jamais délivre les enfants...*

Nous avons fait une longue route, nous, les hommes, sous bien des toits, et nous ne savons pas qu'aujourd'hui chaque cœur a battu bien des fois et chaque geste, tout petit, contient bien des gestes oubliés, bien des hommes disparus et toujours là — en chacun le Destin se répète et toute l'espèce revit ses maux, ou ses espoirs. Nous sommes des milliers d'hommes, tout là, et chacun porte la grâce de tous ces malheurs, comme une fleur d'âme qui a tant attendu. Ces millions d'années et ces terres disparues ne vont pas se répéter. Il y a des Moments du Destin, et chaque homme porte ce Moment, est responsable de ce Moment où tant de maux et de méfaits ou de bienfaits ambigus viennent se ramasser en une « féroce question », ou un cri d'âme. Nous ne savons pas tout notre pouvoir d'homme muet et qui va par ses vains boulevards, nous ne savons pas que nous sommes ces millions d'hommes avec tant de pas derrière nous, et qu'il suffit d'un Instant — « *un rapide moment d'âme* » — pour que tout éclore ou tout se ruine. Nous ne connaissons pas notre propre miracle, et il fallait — il

fallait — que nous arrivions à ce point des ténèbres, à ce point du non-sens, à ce point du bout de tout, pour que jaillisse enfin cet Homme.

Une splendeur brûlante sous un manteau de Ténèbres

Il fallait que nous arrivions non seulement au bout de nos maux et de nos méfaits mais au bout de nos vertus et de nos bienfaits — c'est autre chose qui doit naître par-delà toutes nos singeries, par-delà toutes nos connaissances, par-delà tous nos systèmes. Et comment naître à ce que nous ne connaissons pas ? et qui pourtant était toujours là. Si nous avions réussi en tant qu'« homme idéal », déjà nous serions emmurés dans une cage de cristal comme tant d'autres fossiles avant nous :

*Les obscurités de la terre sont plus sages
que ses petites lumières*

disait Sri Aurobindo dans l'un de ses brefs poèmes.

Nous avons une trop petite idée de ce qu'est l'homme, de ce qu'il peut — des forces qu'il peut incarner, pour le meilleur ou pour le pire. Nous ne savons pas notre Destinée sublime, ce pour quoi tant de Terres ont sombré avant nous « sans qu'aucun père, jamais, délivre les enfants »... Et pourtant, il y a dix mille ans peut-être, les Sages védiques disaient à leurs descendants de notre âge, à nous, là, dans notre misérable peau : « Délivre ton père — ton père qui devient ton fils et qui te porte. »

Nous avons « délivré » les atomes pour en faire des maléficaes, nous avons délivré mille pensées qui s'entretuent, et des Pontifes ou des Imams d'une langue ou d'une autre qui vous promettent des paradis d'anthropoïdes — et nous sommes parfaitement esclaves, de tout, comme un énorme paralytique de cent machines pour remplacer notre propre moteur.

« Les hommes font la chasse à de petits succès et à de futiles maîtrises, d'où ils retombent dans l'épuisement et la faiblesse. Pendant ce temps-là, toutes les forces infinies de Dieu dans l'univers attendent en vain de se mettre à leur disposition. »

dit un Aphorisme de Sri Aurobindo.

Nous avons une idée pygméenne de l'Homme.

Et c'est vrai, il est pygmée et barbare tant qu'il n'a pas pris conscience de ce qu'il est. Aurions-nous marché tant de siècles et traversé tant d'espèces pour arriver là ? De quelle hallucination sommes-nous victimes ? À quoi sert notre intellect, est-il si obscurci, si subjugué par sa propre trame ?

Des forces monstrueuses essayent de s'emparer de la Terre, comme elles se sont emparées de l'Atlantide avant — mais ce sont des fantômes, un cri d'enfant suffirait à les faire tomber. Mais il faut ce « cri », justement, ce cri tout-puissant. Notre monde mécanique et irréfutable est en ruine, un souffle suffirait à faire crouler sa façade. Et ce Souffle est là — nouveau, formidable —, il attend seulement que les hommes aient pris parti de ce qu'ils sont et des forces qu'ils incarnent : de la Mort qui est en train de les avaler, ou de la Vie qui cherche à naître. Mais que tout ce Système artificiel sera englouti, il n'y a pas de doute. « ça » attend les survivants.

Les ténèbres portaient un matin dans leur cœur

Et où est notre cœur ?

Sri Aurobindo voyait bien cette dernière Heure de l'Homme, ce « dernier crépuscule », et il disait que c'est le dernier, mais singulièrement il disait aussi :

*Quand l'obscurité se fera profonde, étranglant la
poitrine de la terre,
Quand le mental CORPOREL de l'homme sera la seule lampe,
Comme un voleur dans la nuit viendront les pas cachés
De l'Un qui entre inaperçu dans sa maison.*

Ce corps, oui, le lieu du dernier Mystère, la seule lampe au milieu de cette Tour de Babel nocturne. « *C'est le mental des cellules qui trouvera la clef 7* », disait Mère. Ces mystérieuses cellules qui écoutent, qui communiquent partout, qui savent leur propre miracle et le tout-possible merveilleux... Celles-là écoutent déjà ce Souffle, veulent ce Souffle — la délivrance du Dieu qu'elles contiennent et rebâtir la Terre et refaçonner notre boue à l'image de ce qu'elles sont. Déjà, il y a des millénaires, dans leur premier Hymne aux *Marouts*, les forces du « vent », qui est le Souffle, les Rishis disaient :

*Elles sont les énergies de l'âme
elles deviennent expertes de la conquête,
parfaites dans leur force d'accomplissement
pas des demi-vigueurs de lumière...
Elles augmentent les puissances de notre argile...
D'elles-mêmes, alors, ces énergies de l'âme
s'attèlent et vont à la charge dans notre marche en
avant
vers la lumière et la félicité
Et dans les torrents de cette inondation au large
Elles se purifient et se VÉTENT DE SES DENSITÉS
et ici, avec les roues de leur chariot,
elles brisent et ouvrent la montagne de la matière.*

Ces « densités-là », elles existent. Elles sont en train de pilonner notre Matière et elles seront notre prochain vêtement. Alors la Vie pourra progresser indéfiniment en donnant des formes toujours nouvelles à sa substance. Alors tous les moyens nécessaires se façonneront par le pouvoir de la conscience.

ÉVEILLE-TOI ET VEUX

disait Mère. Et ce vouloir est celui de notre corps, cette dernière « lampe » allumée au milieu de nos ténèbres mentales.

Et ce sera la fin des machines, la fin de notre « incurable barbarie », la fin de cette tragédie de la terre.

Et...

*Cette félicité pour laquelle crie
le cœur de la terre.*

Alors Sophocle viendra peut-être encore une fois avec Sri Aurobindo, avec Antigone et Mère délivrée, écouter le grand ressac bleu d'une Musique qui façonne dans la joie des corps de beauté et des découvertes à l'infini dans l'inépuisable Mystère de l'Inconnu.

9 décembre 1994

Épilogue

à mon ami
Robert Laffont
qui a inspiré cet Épilogue

*Le monde est autre que nous le pensons et le voyons maintenant
Nos vies sont un mystère plus profond que nous l'avons rêvé*

Savitri, II.5.169

LES cosmos roulent et se déroulent à l'infini. Ils s'effondrent pour recommencer encore dans une expansion et une explosion pareilles, avec des petites algues et des lichens et des petites bêtes pareilles, et une espèce privilégiée, réfléchissante, au bout, qui finit dans une auto-destruction pareille au nom des dieux ou des diables, ou d'un égoïsme sordide qui exploite sa terre, sa jolie terre, et la dévaste une fois de plus au nom d'une finance ou d'une autre et d'une nation supérieure ou d'une autre, et d'une bête toujours pareille sous des catéchismes divers ou des slogans sacrés qui glorifient un type d'homme ou un autre et le détruisent finalement — et on recommence. Dans quel But tout cela ? Dans quelle Illusion désastreuse tournent ces univers, l'un après l'autre, ou dans quelle Réalité insaisie par « l'espèce du bout », nous, les hommes, ces intelligences égotistes ou sordides et religieuses ou matérialistes, également ineptes, également tyranniques ou fanatiques et dévoreuses de la terre, et d'elles-mêmes finalement. Jamais la joie, jamais l'amour, jamais la paix, sauf dans un autre Ciel là-bas, après la mort, ou dans un autre enfer qui annule tout — mais en attendant, « profitons-en », et on profite et on profite, au nom des dieux, au nom des diables, au nom du dollar ou du « salut » parfait ou de la malédiction parfaite de la vieille bête toujours là, sous un masque ou un autre. « Pauvres générations humaines, je ne vois en vous qu'un néant ! » s'écriait Sophocle. Et le Bouddha voyait ces « insensés » qui courent, qui courent — et qui courent encore deux mille cinq cents ans après, ou cinq mille ans si on leur laissait le temps de proliférer et de dévorer toute la terre jusqu'au dernier trou de souris. Il n'y a pas de « remède » — nous sommes tous malades... de n'être pas ce que nous sommes.

Et qui sommes-nous ?

Socrate n'a pas dit autrement : « Connais-toi toi-même. » Mais ce « toi-même », c'est ce qu'en dit le voisin, ou la science ou le pape, ou le cinéma ou la tribu dominante à l'Est ou à l'Ouest et au Nord et au Sud, les mille tribus de la Terre dévorée et si pleine de connaissances magistrales qu'elle en crève.

Et on recommence : le petit poisson, le petit lézard, la libellule et le compte en banque ou d'autre banques célestes et infaillibles, et le totem toujours là et le « roi du monde » — le

camp de concentration parfait pour une espèce irrémédiablement supérieure et imbécile ou cruelle.

C'est notre tragédie.

Et là-dessous, des hommes qui peinent, qui aiment, et qui ne savent pas quoi ni qui ni qu'est-ce.

Ou bien il n'y a pas de remède, ou bien il y en a un que nous ne connaissons pas — ni notre science ni nos morales ni nos religions.

Les évasions et les néants, c'est très facile, c'est bien exploré, et cette Matière ? que nous croyons si bien connaître... à travers les murs de notre donjon pensant — comme les autres espèces, à travers les murs de leur carapace particulière. Mais la nôtre est particulièrement coriace et d'autant plus qu'elle envoie des télescopes et des microscopes à travers ses murs... sans se rendre compte que c'est son œil humain qui regarde et que ses instruments mirifiques et mathématiques lui livrent son propre regard, autant que l'antenne du crustacé lui livre son regard de crustacé et son monde de crustacé. Nous n'échappons pas à notre propre fabrication, nous pouvons seulement faire un monde démesuré de ce que nous sommes.

Et qui sommes-nous ? C'est la vieille question de Socrate, et de tous les millénaires de cette « Sagesse préhistorique » qui était socratique bien avant Socrate puisqu'ils n'avaient qu'un instrument sous la main : eux-mêmes. a commence là et ça finit là. Tout ce qui est entre deux est nul et non avvenu — irréel ou d'une réalité provisoire selon l'espèce considérée.

Et si l'on ne trouve pas ce qui est là, on meurt et on recommence, les cosmos comme les hommes provisoires.

Il nous manque une réalité première.

La première des choses, c'est évidemment notre matière : pas celle de nos microscopes et de notre ingéniosité, pas celle de nos propres yeux grossis des millions de fois — celle qui *est*. Celle qu'un autre regard, non-emprisonné, peut découvrir.

C'est le fondement même de l'univers qu'il faut découvrir ! si l'on comprend le début, on comprend la fin et le parcours, si l'on comprend une cellule, une seule, on comprend toute la destinée humaine, pré-humaine et post-humaine.

Les Voyants védiques d'il y a quelque dix mille ans sur leurs Himalayas, lorsque les hommes ouvraient à peine leurs yeux d'enfant, avaient vu et chanté ce premier fondement des univers et d'eux-mêmes, car il n'y a qu'une chose au monde, dans cette Matière comme dans les espèces : une Semence, innombrable et unique. Et pour eux, cette Semence de tout était divine, immortelle, et le But de tout était divin, immortel, mais un Divin qui veut être Lui-même dans cette Matière et dans ces corps et sur cette Terre même.

Et naturellement, ils voyaient bien ce qui recouvre cette Semence merveilleuse — notre prochaine Merveille sous la main. Ils voyaient les sédiments évolutifs de ce Feu originel qui avait dû se recouvrir lentement, si lentement, d'une carapace ou d'une autre, d'une peau de bête ou d'une autre, d'un milieu ou d'un autre. D'une couche ou d'une autre, dont la dernière, scientifique et religieuse, est certainement la plus coriace parce qu'elle croit tout savoir — les dieux, les dieux et les atomes, et les diables en quantité.

Comment cette bestialité répétée peut-elle jamais être Divine ! Il y a un Ciel là-haut et des Enfers là- dessous, et de pauvres hommes entre deux qui meurent... avec leur propre Secret tout-puissant sous la main. « Dieu », c'est pour là-haut, et ici c'est le purgatoire — un gouffre sur lequel toutes les religions du monde ont proliféré fructueusement tandis que la pauvre terre était laissée à ses démons, ses papes et ses péchés. Un gouffre sur lequel toutes nos sciences ont proliféré désastreusement : une « Évolution » des squelettes, dont la destination est évidemment squelettique avec autant de plaisirs que l'on peut entre deux.

Le Mal, nous le connaissons, et il est si épais, si profond, si millénairement enraciné que l'on ne voit guère qu'un cataclysme ou un déluge pour nous délivrer de ce cauchemar « humain ».

Et on recommence. C'est un trou sans fond, le « puits de l'abîme », disaient les Écritures. Mais au

fond, IL Y A cette Semence Divine et immortelle — pas au ciel : au fond. Ou bien nous sommes voués au Néant à perpétuité (ou au Ciel à perpétuité, ou aux Enfers, comme l'on veut), ou bien IL Y A une Terre Divine qui exprime sa Divinité et son *pouvoir* Divin sur un corps et sur cette Matière et sur cette Terre : sans mécanique, du fait même de ce qu'elle *est*.

C'est un miracle impensable !

Mais toute cette Terre jusqu'au moindre atome, jusqu'à la moindre petite bête et à la moindre graminée, est miraculeuse — sauf pour notre mental dans son Donjon terrestre.

Et ce Donjon est en train d'éclater partout...
justement.

Sri Aurobindo, quelque dix mille ans après les Voyants védiques, et après être sorti de sa cellule de condamné, a voulu faire un trou dans cette Prison — ou à quoi bon vivre ? Il a creusé dans ce « puits de l'abîme », il a voulu retrouver, dé-couvrir cette Semence Divine et toute-puissante — et à quoi bon faire cette découverte si c'est pour un petit bonhomme tout seul, et pour faire une Religion de plus ? Nous avons eu assez de « sauveurs » qui n'ont rien sauvé. Ou *tout* est sauvé et divin, ou tout est perdu et diabolique.

Le « diabolique » a l'air d'être parfaitement là... et justement !

Sri Aurobindo a creusé dans son propre corps — le « puits de l'abîme » est parfaitement là et les millénaires sont parfaitement là dans un seul corps comme dans tout le reste des corps terrestres — c'est tout PAREIL. Si l'on déniche un seul démon, il est déniché partout. Si l'on fait un seul trou dans cette gangue noire, c'est toute la noirceur du monde qui est « trouée ».

C'est le Phénomène en cours.

a grouille partout.

Mais au fond de ce Trou, il y a cette Semence Divine, matérielle, corporelle, qui, elle aussi, est « dénichée », dé-couverte. Et c'est parce qu'elle est dé-couverte — parce qu'il y a ce premier trou d'air vrai dans notre Donjon —, que tous les petits diables et les vieux sédiments évolutifs sont expulsés, jetés dehors au grand jour, exorcisés de leurs souterrains millénaires où ils étaient tapis.

Nous débarquons dans un autre Air, dans un autre Milieu. Dans une autre évolution. Un premier souffle d'une autre espèce sur la terre.

À nous de faire le Choix — chacun peut choisir, à sa mesure, quelle qu'elle soit — entre l'Évolution nouvelle ou l'évolution des squelettes. Car en chacun cette Semence est là, toute-puissante et merveilleuse — si nous le voulons.

ÉVEILLE-TOI ET VEUX

Il suffit d'une seconde d'intensité pure, et simple.

Un cri, comme quand on meurt. Comme le vieil Œdipe dépossédé.

Et le Nouveau se précipite soudain par ce seul trou dans nos murs.

Et nous disons, après Sri Aurobindo, après Mère, et au bout d'une expérience physique longuement vécue : IL Y A une Illusion dans cette Matière telle que nous croyons la connaître, IL Y A un autre Rythme et un autre Pouvoir dans ces silences ténébreux, et une autre respiration de l'autre côté de cette gangue noire, et ce souffle-là, si puissant, formidablement puissant, peut remodeler nos corps et notre monde et notre manière d'être au monde d'une façon plus radicale et plus extraordinaire que le passage d'une première bête aquatique à une première bête terrienne — c'est un autre

air, inconnu, c'est une autre terre, nouvelle, à
dé-couvrir et à bâtir en nous-mêmes, avec notre seul outil sous la main.

Ou bien la sempiternelle faillite humaine.

« Cette fois-ci, quelque chose sera fait », a dit Sri Aurobindo.

Et c'est FAIT, le trou est FAIT.

Et quels que soient les derniers soubresauts du Mensonge, c'est l'Aurore d'une vie
nouvelle qui éclate, enfin.

Et la Vie sera.

29 juin 1995